
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1866

LIVRES POPULAIRES

DE TROYES.



LIVRES POPULAIRES.

NOËLS ET CANTIQUES

IMPRIMÉS A TROYES

DEPUIS LE XVII[e] SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC DES

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES ET BIOGRAPHIQUES SUR LES IMPRIMEURS TROYENS,

OUVRAGE ORNÉ DE VINGT GRAVURES ORIGINALES,

avec la Musique de plusieurs airs;

Par ALEXIS SOCARD.



A PARIS,

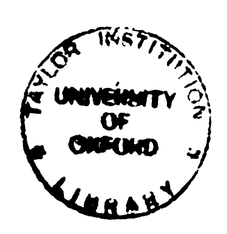
CHEZ AUGUSTE AUBRY, ÉDITEUR,

L'un des Libraires de la Société des Bibliophiles françois,

Rue Dauphine, n° 16.

TROYES, CHEZ DUFEY-ROBERT. | REIMS, CHEZ BRISSART-BINET.

MDCCCLXV.



Tiré à 192 exemplaires numérotés, sur papier vergé de fil dit de Hollande.

Et 8 exemplaires sur papier de couleur.

N° 138.







Ils sont donc réunis ces Noëls anciens, ces naïfs et vieux chants populaires qui charmèrent jadis nos aïeux.

J'ai oublié les fatigues que j'ai éprouvées, et je ne me souviens plus de mes nombreuses démarches pour arriver à joindre la collection que je présente ici.

Tantôt je les recouvrais par lambeaux incomplets du commencement ou de la fin, tantôt en fragments salis ou maculés de graisse ou de fumée.

Dieu sait quelle joie, quand le volume avait tous ses membres, et qu'il n'était que taché!

Quelle joie plus grande encore, quand une édition inconnue, ou non encore vue, me tombait sous la main!

De toute nécessité il les fallait trouver pour les connaître, et il les fallait connaître pour les décrire et les analyser. C'était justement là que gisait la difficulté: car, chercher des renseignements, ou simplement des titres, dans les Recueils bibliographiques, il n'y fallait pas songer. Le *Manuel du Libraire* reste muet à l'endroit de nos *Bibles de Noëls*, aucune édition de Troyes n'y est citée.

M. Charles Nisard n'a pas connu tous les Noëls Troyens, et les eût-il connu, il ne pouvait grossir son ouvrage outre mesure, en analysant toutes nos éditions.

M. Champfleury, qui déjà a abordé la littérature populaire par plusieurs endroits, n'est pas encore arrivé, que je sache, à parler de nos Noëls de Troyes. Il a délaissé, dit-on, la Bibliothèque de Colportage, pour se rejeter sur les faïences de Nevers et de Rouen, ces autres produits populaires d'un genre différent.

En son *Romancero de Champagne*, d'ailleurs si amplement rempli, M. P. Tarbé n'a cité des Noëls et Cantiques Troyens, que les derniers arrivés, et partant les plus connus.

Pour son beau travail sur les *Progrès de la Langue Française en Champagne*, M. l'abbé Etienne Georges a complétement dédaigné nos recueils de Troyes. Cet auteur n'a pas voulu y chercher des modèles à suivre, cependant il y aurait trouvé de nombreux exemples de la façon de parler de nos pères.

La Bibliothèque Impériale ne possède que trois éditions de *Bibles de Noëls*, et notre Bibliothèque communale n'a que le même nombre à offrir à ses rares visiteurs.

C'est pour suppléer à ces lacunes que j'ai mis cet opuscule au jour.

Je l'ai dit quelque part, et je ne m'en dédis point, les Noëls troyens, par leur qualité et par la quantité des exemplaires répandus, absolvent tous les méfaits bibliographiques qu'on pourrait reprocher aux imprimeurs de Troyes.

Qui dit *Noëls troyens*, dit *Noëls français*, et je le prouve en affirmant qu'eux seuls avaient droit de bourgeoisie, etaient seuls admis dans nos provinces où le français se parle sans patois.

La Beauce, l'Orléanais, le Gâtinais, la Brie, la Champagne et une grande partie de la Bourgogne n'en chantèrent jamais d'autres.

Les *Noëls mâconnais* ne sont guère connus au-delà des murs qui les virent éclore.

Les *Noëls bourguignons de Gui Barôzai*, eurent un succès de localité, et s'ils sont admis dans les bibliothèques et chez les savants, c'est au nom et au talent de l'auteur qu'ils doivent cet honneur. Malgré cela, ou peut-être même à cause de cela, les volumes d'*Abrantyron de Modène* n'atteignirent jamais à la popularité que Pierre Garnier de Troyes donna aux Noëls de Françoise Paschal de Lyon.

Peut-être ai-je involontairement omis une ou deux éditions des *Bibles de Noëls*, des premiers Oudot, imprimées de 1600 à 1650? Cette omission n'est pas impossible; car on peut croire que Nicolas Oudot 1er du nom, l'inventeur de tant d'éditions nouvelles, n'a pas dû rester indifférent en face d'une vente assurée, comme devait l'être en son temps la *Grande Bible des Noëls*.

Si donc, comme il n'en faut point douter, Nicolas Oudot a donné quelques éditions de Noëls, leur état de rareté actuelle, en rendant les exemplaires introuvables, m'excuse de ne les avoir ni connus ni décrits.

En publiant ceci, je n'ai d'autre désir ni d'autre but que de mettre en évidence nos livrets troyens si délaissés, de faire ressortir autant que possible les naïves et vieilles poésies qu'ils contiennent, et surtout pendant qu'il en est temps encore, de provoquer le sauvetage des derniers exemplaires près de disparaître.

Mais qu'on ne les cherche point, ces vieux Noëls, sur les rayons des riches bibliothèques, ils n'y sont pas encore arrivés. Il faut, pour les trouver, qu'on fasse une visite domiciliaire chez les paysans, qu'on furette dans les chaumières, qu'on mette la main sur les tablettes des cheminées, sur les dressoirs ou *achelles* des vignerons de l'Aube ou de l'Yonne. On les trouvera là, souvent graisseux, toujours jaunis et enfumés, attendant qu'une main amie les lave, les nettoie et les habille à neuf. Et pour en finir à leur sujet, je dirai : c'est ce que je leur souhaite, car c'est ce qu'ils méritent.

Troyes, Mars 1865.



Au Moyen-Age le peuple criait *Noël* en signe d'allégresse.

Aux entrées des rois dans leurs bonnes villes, aux naissances et aux baptêmes des princes, c'était par ce cri que les populations manifestaient leur joie et leur enthousiasme. Enfin, dans toutes les occasions solennelles, comme dans toutes les fêtes publiques, *Noël* était le cri populaire.

Martial de Paris, raconte ainsi l'entrée du roi Charles VII à Paris (1) :

> Les ungs aux fenestres estoient
> A veoir ledit feu Roy passer
> Puis les enfans sagenoilloient
> En criant *Noel* sans cesser.

Et ailleurs :

> Ce iour vint le Roy à Verueil
> Ou il fut receu a grant ioye
> Du peuple ioyeux a merueil
> Et criant *Noel* par la voye.

Théodore Godefroy, en son *Cérémonial François*,

(1) *Les Vigilles de la mort du roi Charles septiesme, a neuf pseaulmes et neuf leçons. Paris, Robert Bouchier*, in-fol.

décrit tout au long l'entrée de Charles VIII, en la ville de Troyes, au mois de mai 1486.

Citons ce passage :

« Ainsi que cette noble compagnie vint à passer
» deuant l'Hostellerie dite des trois Visages, il y auoit
» deux cens ieunes garçons tous âgez d'enuiron six ans
» au plus, et tous vestus de mesme couleur, scauoir de
» rouge auec vn chapeau blanc, assis en bel ordre et
» apparence sur diuers estages d'echaffauts, quy se
» mirent à crier *Noël, Noël,* lors du passage du Roy. »

Nicolas Le Bé, poëte local, l'un des principaux papetiers de la ville de Troyes au XVIe siècle, a célébré en vers ce que Théodore Godefroy, son copiste, a raconté en prose, c'est-à-dire l'Episode de l'entrée de Charles VIII dans la vieille capitale de la Champagne.

Voici le passage où l'auteur troyen relate le cri joyeux qui nous occupe (1) :

« A chascun coin avoit un Eschevin
» De la Ville, qui iceluy portoient,
» Et belles robes d'escarlate ou satin,
» Pour honorer la Ville si avoient
» Tout gentiment ainsi qu'ils s'en venoient
» Devant l'Hostel nommé les trois Visages,
» Deux cens enfans masles qui crioient :
» *Noel, Noel,* d'environ six ans d'aage
» Assis estoient sur ung ou deux estages,
» Trestous vestus de rouge et Chappel blanc
» De tous Troyens esmeurent les courages
» A faire honneur au Roi très-excellent. »

Pasquier, en ses *Recherches de la France,* raconte ainsi ce qu'il sait au sujet de *Noël* comme cri joyeux :

« En ma jeunesse c'estoit une coustume que l'on
» avoit tournée en ceremonie, de chanter tous les soirs
» presque en chaque famille des Noüels, qui estoient
» chansons spirituelles faites en l'honneur de nostre
» Seigneur. Lesquelles on chante encores en plusieurs

(1) Cité par Grosley, Ephémérides troyennes, année 1763, page 89.

» Eglises pendant que l'on celebre la grand Messe le
» jour de Noüel, lorsque le Prestre reçoit les offrandes.
» Or cette allegresse se manifesta encore hors les Eglises,
» parce que le peuple n'avoit moyen plus ouvert pour
» denoter sa joye que de crier en lieu public *Noüel,*
» quand il vouloit congratuler a un Prince. »

Le mot Noël est donc resté pour exprimer ces cantiques pieux et naïfs que nos aïeux chantaient en l'honneur du fils de Marie.

Du Verdier en parle ainsi en sa *Bibliothèque :*

« Il y en a eu plusieurs liures imprimez et de maintes
» sortes et infinis autres qui ne fevrent oncques impri-
» mez et desquels les auteurs sont en grand nombre;
» car il n'y a en France presque Paroisse ou l'on n'en
» face pour les chanter tous les ans aux festes de Noël. »

Les plus anciens Noëls imprimés que nous connaissions, datent du commencement du XVIe siècle.

Le *Manuel du Libraire* cite comme très-rares ceux d'un musicien nommé Daniel, intitulés :

Noels ioyeulx plain de plaisir
A chanter sans nul deplaisir.

Puis, les Noëls de Lemoygne (1), imprimés à Paris en 1520, remarquables par une excessive naïveté de style, qui en notre temps de pruderie outrée, et de dehors menteurs, nous ferait nous voiler la face en criant à l'obscénité.

Après ces chants de Lemoygne, et par ordre de date, on en retrouve encore quelques-uns de Daniel l'organiste, cité plus haut : *Chansons joyeuses de Noel tres doulces et recreatiues,* viennent ensuite : *Noels nouuellement composez a l'honneur de la Natiuite de nostre Saul-*

(1) La Société des Bibliophiles Français fit, en 1859, réimprimer les Noëls de Lucas Lemoygne, curé de Saint-George-du-Puy-la-Garde, en Poitou.

ueur et redẽpteur iesus christ, d'un auteur inconnu, imprimés à Lyon vers 1520.

C'est à cette même époque qu'apparaît la première mention du Noël latin : *Conditor alme syderum,* reproduit tant de fois depuis par les imprimeurs troyens dans leurs nombreuses éditions de la *Grande Bible des Noëls,* et qui n'est autre chose que l'hymne si connue de l'Avent, chantée encore aujourd'hui dans toute l'Eglise catholique.

Ce Noël se rencontre dans un Recueil imprimé à Paris, chez Jehan Olivier, avec le titre suivant : *Sensuyuent plusieurs beaulx noelz nouueaulx composez sur le chant de plusieurs chansons nouuelles dont les noms sensuyuent et* 1er *Conditor, sur ce mignon qui va de nuyt.*

Du Verdier mentionne l'ouvrage suivant, qui est bien certainement le thême sur lequel ont brodé tous les auteurs de noëls venus depuis : *Chant natal contenant sept noels, vn chant pastoral et vn chant royal, auec un mistere de la natiuite par personnages : compose en imitation verbale et musicale de diverses chansons, recueilly sur lescriture saincte et dicelle illustre par Barthelmy Anneau.*

Lyon, Sebastien Gryphius 1539, in-8o.

Citons encore ceux-ci : *Les Grãs Noelz nouueaulz composez sur plusieurs chansons, tant vieilles que nouuelles en francoys, en poiteuin, et en escossais,* volume sortant des presses de Jacques Nivert. Puis les *Grandz noelz nouueaulx composez nouuellement en plusieurs langages sur le chant de plusieurs chansons,* imprimés sans date, par Jehan Bonfons.

A la fin du XVIe siècle, vers 1582, l'imprimeur Hénault, d'Angers, donna plusieurs éditions d'une *Bible des Noels nouveaux, faits en l'honneur de la Nativité de N. S. J.-C.,* format in-8o, et un *Recueil de vieulx noëls,* format in-16; puis imprima : *les vieux noëls* de Laurent Roux,

organiste à Angers, in-8o. Enfin, en 1602, le même imprimeur donna, sous format in-8o, *la Grande Bible des Noëls nouveaux.*

Vers 1600, parut à Pont-à-Mousson un volume in-8o avec ce titre : *Les nouveaux Noelz composez à l'honneur de Nostre-Seigneur J.-C.*

En 1605, Toussaint Leroy, chanoine au Mans, fit imprimer un livre de *Cantiques de noels nouveaux.*

On trouve encore de la même année, également imprimé au Mans : *un Recueil de Cantiques de Noels anciens les mieux faits et les plus requis du commun peuple : composez par plusieurs anciens autheurs a lhonneur de la Nativite de nostre Salueur I. S. Christ et de la Vierge Marie.*

Plus près de nous encore on rencontre de curieux volumes, avec musique notée :

1o. *Noels et Cantiqves spiritvels,*
Sur les mystères de la Naissance de Nostre Seigneur
et sur les principales festes de la Vierge.
Dédiez à Madame Madame Molé, Abbesse de S. Antoine
des Champs lez Paris. Par Artvs Avx-covsteavs.

Paris, Robert Ballard, seul imprimeur du Roy pour la musique.

In-8o sans date, frontispice orné.

Ce livre eut une deuxième partie en 1655, sous le même titre et dédiée à Monsieur de Refuge, Conseiller en la Cour de Parlement.

2o. *Airs svr les Hymnes sacrez, Odes et Noels, povr chanter au catéchisme.*

Paris, Robert Ballard, M.DC.LV, in-8o.

3o. *Livre de Noels sur divers airs des operas et autres.*
Dédié a Madame la Dvchesse doüairiere de Nouailles,
par Madame La Grille la mere, 1686.

Paris, Christophe Ballard, seul imprimeur du Roy pour la musique.

In-8o, frontispice orné d'un entourage.

Mais tous ces *Noëls*, et bien d'autres encore, passèrent sans que l'on vît rien d'analogue sortir des presses troyennes, lesquelles pourtant, quelques années plus tard, devaient en fournir de si notables quantités. Il nous faut par conséquent remonter vers le dernier quart du XVIIe siècle pour trouver les Oudot d'abord, puis, plus tard encore, Edme Prevost, et enfin les Garnier, en pleine production de ces chants populaires.

Le premier, le plus rare et en même temps le plus local des Recueils de Noëls troyens que nous citerons porte ce titre :

Poësie spirituelle divisée en plusieurs odes, noels et hymnes sur la Naissance de Nostre Seigneur et autres festes, depuis le commencement de l'Aduent iusques à la feste des Roys.

Nouuellement composée par le père Gvillavme Godeav, Hermite de l'ordre S. Hilarion.

Dédiée a Messieurs les Habitans de la ville de Troyes.



A Troyes, chez Nicolas Ovdot, demeurant en la ruë

Nostre-Dame, au chapon d'or couronné. 1623 (1).

In-8° de 104 ff. chiffrés jusqu'au 72e inclus, titre et texte encadrés. Lettres grises, capitales historiées et ornementées. Figures sur bois, dont l'une au frontispice et l'autre au verso du titre.

La dédicace de ce livre commence ainsi :

A Messievrs Mrs les Maire, Eschevins, Bovrgeois et habitans de la ville de Troyes.

Après cette dédicace remplissant deux pages, vient un avis adressé au Bien-weillant *(sic)* lecteur.

Le livre s'ouvre ensuite par un noël que nous nous empressons de donner intégralement :

Sur l'air : *Pourroit on bien trouuer vn messager en France.*

Fidèls Bergers Troyens, deuotieuse bande,
Ores voicy le temps que la raison demande
Nos cœurs enflammer de ferueur
A la gloire du grand Sauueur.

Les hauts cieux qui benins vont desployant la grace
Aux mortels habitans de la campagne basse,
Nous somment de nous apprester
Pour deuots la venir chanter.

Plusieurs siecles couloient qui la tenoient cachée :
La haut au firmament sans en estre arrachée
Mais enfin le grand redempteur
S'est voué nostre protecteur.

Les chantres glorieux des voûtes estoillées,
Divins embassadeurs, sainctes troupes aillées,
Ore l'annoncent aux humains
La mettant comme entre leurs mains.

(1) Ce Nicolas II remplaça sa mère en 1640; elle-même avait tenu l'imprimerie depuis 1636, époque de la mort de Nicolas I, son mari.

On accuse Nicolas II d'avoir omis son nom sur les livres qu'il imprimait, ou de l'avoir placé en caractères microscopiques, afin de se rendre à lui-même la justice qu'il méritait par la mauvaise qualité de ses impressions. C'est là une erreur grave qu'il importe de détruire.

Comment penser que des éditeurs de Paris, tels que Gervais Clouzier, Billaine, Courbé, etc., auraient choisi cet imprimeur de préférence à tant d'autres, s'il n'avait eu à leur service que des caractères défectueux ? Il est donc plus rationnel de croire que Nicolas Oudot n'en agissait ainsi que pour satisfaire aux exigences de ses clients, qui voulaient voir leur propre nom briller en gros caractères et dans l'endroit le plus apparent du frontispice des volumes.

En écrivant ceci, j'ai sous les yeux deux ouvrages de l'imprimerie de Nicolas Oudot : *Le Fidèle Condvctevr pour le Voyage d'Espagne*, et *le Fidèle Condvctevr pour le Voyage de France, par le sieur Covlon.*

A Troyes, chez Nicolas Oudot, et se vendent
A Paris, chez Gervais Clouzier. M. DC. LIV.

Ces ouvrages peuvent servir de preuve à l'appui de ma proposition. Ils sont tels, qu'ils ne feraient aucun tort à une imprimerie parisienne de cette époque.

Espandus par les airs en célestes Archanges
Du Dieu de Sabaoth resonnent les loüanges,
Et de son cher fils incarné
En Bethleem auiourd'huy né.

Une pucelle saincte, une vierge feconde
Grosse de l'Eternel fabricateur du monde,
Nous produisant un si sainct fruict
Tout notre mal'heur a destruict.

Or sus donc il est temps, troupe vray'ment chrestienne
Que chascun de nous deuotement s'en vienne
Salüer ce grand Iesus christ
De voix, et de cœur, et d'esprit.

Accourez, abordez, par nombreuse assemblée
De ioye, de soulas, de liesse comblée,
Race lauée par le sang
Ruissellé de son diuin flanc.

Le délay me desplaist de si iuste entreprise
N'vsons ie vous supply desormais de remise,
Bergers, hastons noüs il est iour,

C'est trop faire icy de seiour.
Bien deuots salüons et l'enfant et la mere,
Chacun auec présent leur vienne faire chère,
Portant en main vn blanc agneau
Le plus gras de tout le troupeau.

Les fleustes et hauts bois, les musettes plus douces,
Et tous les instruments, les iouets de nos pouces,
Bergers ne les oublions pas
En vn si salutaire cas.

Voicy les Grands Pasteurs de l'Eglise Sainct Pierre (1)
Qui pour guider nos pas foulent la terre,
Nous adressans dans le sentier
Qui conduit en l'heureux quartier.

Ceux qui vont honorant le grand martyr Etienne (2)
Tous fidèles Bergers a la robe chrestienne
Se vont apprestant comme nous
De visiter l'Enfant très doux.

Les Bergers de Sainct Loup (3) dont la voix glorieuse
Destruisant des fiers loups la bande vicieuse
Paissoit luy-mesme les brebis
Au sein de ces humains herbis.

(1) Il était naturel autant que convenable de placer en tête de la procession le clergé de l'église cathédrale de Troyes.

(2) L'église de Saint-Etienne devait sa fondation et sa splendeur au comte Henri Ier le Libéral, qui, d'une simple chapelle dédiée à saint André, en fit au XIIe siècle une église collégiale et royale. Elle fut démolie pendant les premières années de la Révolution.

(3) Ce fut dans l'origine une chapelle dédiée à Notre-Dame; elle devint ensuite l'abbaye dite de Saint-Loup, par la translation qu'on y fit des reliques de ce saint, et par la transmigration des Religieux de cet ordre à la fin du IXe siècle. Cette abbaye devait la plus grande partie de ses revenus aux libéralités du comte Hugues, qui lui furent continuées et confirmées par Henri Ier. C'est dans le cloître de cette abbaye qu'est placée aujourd'hui la bibliothèque communale riche de 120 mille volumes et de 3 mille manuscrits.

Ceux la dis-ie qui vont cultivant son Eglise
Deuots Religieux d'une saincte soubmise
Voüent leur cœur comme leur voix
A ce grand fils le Roy des Roys.

Les Bergers de Sainct Iean (1) et toute la Paroisse
Ne permettront iamais qu'aucun y apparoisse
Plus touché de la piété
Qui loge dans leur volonté.

De Sainct Pantaleon (2) la pastoralle bande
Meüe d'un sainct désir, s'enquiert et nous demande
Le chemin pour guider son train
Vers le Messie souuerain.

Voicy venir aussi les Bergers de Sainct Iacque (3)
Portez de piété, dont chacun soigneux vacque
Au deuoir qui va requérant
Le suiect d'vn œuvre si grand.

Ioignons ie vous supply a nostre compagnie
Ces Bergers tous pieux, qui en douce harmonie
De chanter ne sont iamais las
Les Bergers de Sainct Nicolas (4).

Les Pasteurs bien deuots de la Grand Madelaine (5)
Sçauent aussi chanter d'vne pieuse haleine,
Ie voudrois bien vous supplier
De ne les vouloir oublier.

Sainct Remy (6) se présente, et d'vne voix bénine
Nous vient faire une instance, affin qu'il s'achemine
Pour chanter auecques les chœurs
De nos catholiques Pasteurs.

(1) La fondation de cette paroisse remonte au VIII[e] siècle. La construction de l'église actuelle a commencé vers la fin du XIV[e] siècle; c'est en cette église que fut célébré, en 1420, le mariage de Henri V, roi d'Angleterre, avec Catherine, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, de sinistre mémoire.

(2) La fondation de l'église primitive de Saint-Pantaléon remonte au XIII[e] siècle; elle resta long-temps succursale de Saint-Jean-au-Marché. Cette église fut complétement détruite par le fameux incendie de 1524. Les dons volontaires des habitants du quartier contribuèrent à la reconstruction telle qu'on la voit aujourd'hui.

(3) Vers le commencement du VIII[e] siècle, le nombre des habitants de ce quartier, hors des murs, s'augmentant tous les jours, on y établit une église partagée en deux pour servir d'un côté aux religieuses de l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains, et de l'autre aux fidèles de la nouvelle paroisse. Cette église fut supprimée vers la fin du siècle dernier; la halle au blé actuelle a été construite sur l'emplacement de cette ancienne église.

(4) La première pierre de l'église actuelle de Saint-Nicolas fut posée en avril 1526, c'est-à-dire deux ans après l'incendie qui détruisit l'ancienne, dont on ne connaît pas la date de fondation. Comme l'église Saint-Pantaléon, elle était succursale de Saint-Jean-au-Marché. Elle fut érigée cure en 1722.

(5) La Grand-Madelaine, ainsi nommée par l'auteur du Noël, parce qu'aux siècles derniers, cette paroisse était l'une des plus considérables de la ville. Les magistrats et les gens de robe y avaient leur résidence. On sait que cette église subsistait dès le XI[e] siècle; elle était première succursale de Saint-Remi, et Saint-Frobert était la deuxième. On admire encore aujourd'hui, dans l'église de la Madeleine, le célèbre jubé de Jean Gualdo, tailleur d'imaiges du XVI[e] siècle.

(6) L'église Saint-Remi, construite sur l'emplacement d'un monastère de Religieux de Saint-Claude, était érigée en paroisse dès le X[e] siècle. C'est derrière le chœur de cette église que se trouvait en 1621 le Gros-Dieu, statue en pierre qui occasionna, par la ruse d'un cabaretier, une plaisanterie dont rirent tous les Troyens d'alors, et que Grosley rapporte *in extenso* dans ses *Ephémérides Troyennes* de 1757.

Quand aux fidels Bergers de l'heureux Sainct Nicie (1)
Chacun d'vn cœur deuot le grand Dieu remercie
De s'estre trouué à propos
Pour chanter son nom et son los.

Sainct Denis (2) s'auançant nous faict voir et son geste
Qu'il ne veut estre exempt de la chose céleste,
Il se haste afin de happer
Le suiest de nous attraper.

Quant à Sainct Auentin (3) d'vne pieuse mode
Tout ainsi comme nous au chemin s'accommode
Car il ne veut perdre sa part
D'vn si sainct et heureux départ.

Les Bergers Sainct Vrbain (4) d'une saincte allegresse
Se iettans au chemin, s'en vont fendant la presse,
Et bien soudainement legers,
Vont suyuant les autres bergers.

Sainct Martin (5) se hastant nous attrape a la course,
Puisant vn cœur deuot dedans la mesme source,
Il se faict aussi aoûeur
Pour auecques nous Dieu loûer.

Saincte Sabine (6) après, de ioye toute pleine,
Mesprisant le labeur, le trauail et la peine,
S'efforce de tout son pouuoir
De ne manquer a son deuoir.

Sainct Gille (7) qui la suit, et toute son église,
La saincte piété ne farde ny desguise,
Non moins conuoiteux que nous tous
Veut aussi cherir son espoux.

(1) Saint-Nizier fut érigé en paroisse dans le VIIIe siècle, alors que de toutes parts la ville tendait à s'agrandir. L'auteur de notre Noël appelle Saint-Nizier l'*Heureux*, heureux sans doute sous le rapport du nombre de fidèles; car Courtalon dit que de son temps on comptait encore en cette paroisse six mille communiants.

(2) Saint-Denis est une des églises détruites pendant la révolution de 1793 ; il n'en reste aucune trace aujourd'hui. En 1151, Henri Ier ayant attenté aux droits des chanoines de Saint-Pierre qui avoient droit sur la cure de Saint-Denis, fut condamné par saint Bernard à faire amende honorable, ce qu'il fit, et laissa son chapeau en mémoire de ce fait.

(3) L'église Saint-Aventin a été démolie en 1835. C'était un monument dont la fondation remontait au VIIIe siècle.

(4) Eglise collégiale et papale fondée en 1262, par le pape Urbain IV, fils d'un cordonnier troyen, sur l'emplacement même de l'échope de son père.

(5) Ils avaient raison de se hâter pour arriver à temps, vu la longue course qu'ils avaient à faire pour se trouver au centre de la ville en même temps que les autres bergers.

L'église actuelle de Saint-Martin, fondée en 1591, est située à l'extrémité nord de la paroisse de ce nom; elle était destinée à remplacer la chapelle Sainte-Jule, qui, elle-même, remplaçait l'église primitive démolie l'année précédente par le comte de Saint-Pol, pour en employer les matériaux à la construction du fort Chevreuse.

(6) L'église actuelle de Sainte-Savine date de la fin du XVe siècle. Les cultivateurs de ce quartier champêtre, habitués de bonne heure aux travaux des champs, ne craignaient point le travail et la peine, ainsi que le remarque notre auteur troyen.

(7) Saint-Gilles est une petite église en bois, de la fin du XVe siècle, située au faubourg Croncels. C'était anciennement une dépendance de la commune de Saint-André, où était le siége de la Confrérie des tisserands en draps. Nous ignorons pour quelle cause, l'auteur, en sa Revue des Paroisses de Troyes, ne dit rien de Saint-Frobert, qui était d'une importance aussi considérable que Saint-Gilles.

Or il est question qu'en si heureuse feste
Chacun deuotement a son pouuoir s'appreste,
Nettoyant son ame et son cœur
Deuant que paroistre au Seigneur.

Cheminons a ce coup allons a la bonne heure,
Marchons pieusement vers la saincte demeure
De cet enfant si gracieux
Que Dieu nous envoie des cieux.

Vn chacun bien appris offre a ce petit sire
Le plus riche présent qu'il aura peu eslire
Parmy tout son plus cher avoir,
Le priant de le receuoir.

Ou bien si nous voulons luy offrir quelque chose,
Chacun a son pouvoir charitable en dispose
La donnant aux pauures humains
Qui sont ses membres et ses mains.

Il agrée ces dons plus que chose du monde,
Promettant dans le ciel récompense seconde
A qui s'en sera acquitté
D'vne pieuse charité.

O grand Emmanuel, faictes nous ceste grace
Qv'un chacun d'entre nous le cours de ses ans passe
Dans le sentier de vostre amour,
Sans en desuoyer nuict ny iour.

Ainsi soit-il.

A quoi faut-il attribuer le silence fait autour de l'œuvre de Godeau, et l'indifférence gardée par ses contemporains à l'égard de l'auteur? nous l'ignorons. Mais on ne voit pas qu'on ait conservé ici aucun souvenir du livre précité, dédié pourtant aux habitants de Troyes, ni qu'on ait fait sur le noël qu'on vient de lire les modifications ou les changements qu'éprouvent ordinairement les œuvres de cette nature, quand elles sont réellement populaires.

Il est même présumable que ce Recueil de noëls n'obtint pas, lors de son apparition, la sanction du peuple troyen, car il ne fit point écho, et ne fut pas réimprimé dans les nombreuses Bibles que donnèrent depuis les Oudot et les Garnier. Ce livre est aussi inconnu aux Troyens d'aujourd'hui que le nom de l'auteur lui-même, sur lequel on ne sait rien.

La pièce ci-dessus est-elle, comme elle en a le sem-

blant, une réminiscence contemporaine de la fameuse *Pastourelle des Paroisses d'Orléans,* dont il sera parlé plus loin, ou bien le noël orléanais est-il copié sur le troyen? Il nous serait, quant à présent, difficile de répondre à cette question; mais ce qui est de toute évidence, c'est que le noël d'Orléans, aussi bien que le noël des *Paroisses de Tours,* ainsi que celui des *Bourgeois de Chartres,* sont restés populaires et se trouvent dans toutes les Bibles de noëls, publiées depuis la fin du XVII[e] siècle jusqu'à 1800.

Encore que ce Recueil de noëls troyens n'ait pas conquis, en son temps, la popularité tant vantée de ceux dont il sera question plus loin, ce n'est pas une raison péremptoire pour n'en plus parler, ou pour jeter légèrement sur l'auteur un jugement défavorable : aussi pensons-nous qu'un autre noël, pris au hasard, aidera mieux que tout ce que nous pourrions ajouter, à asseoir le jugement du lecteur sur l'œuvre ignorée de Guillaume Godeau.

CANTIQUE DE NOEL.

SUR L'AIR : *Au iardin de mon pere un oranger y a.*

D'une saincte naissance,
Du sainct aduenement,
Nous auons asseurance
Indubitablement
Sus chrétiens ie vous prie
Chantons tous doucement.

Nous auons tesmoignage
Des princes d'Orient,
Qui viennent faire hommage
Au fils de Dieu viuant.
Sus chrétiens, etc.

Vne Vierge fidelle
Après l'enfantement,
Est encore pucelle
Tout ainsi que deuant.
Sus chrétiens, etc.

La chose est bien secrette
Faicte diuinement
La raison est muette
D'vn tel accouchement.
Sus chrétiens, etc.

Ceste Vierge si chère
Promise auparauant
Est seule (haut mistère)
La mère d'vn enfant.
Sus chrétiens, etc.

O saincte pucelette
Hé qui dira comment?
Puissiez être merette
Ainsi pudiquement.
Sus chrétiens, etc.

De nostre Dieu céleste
Le faict est tout puissant,
Il n'en faut faire enqueste
Mais croire seulement.
Sus chrétiens, etc.

Au travers une porte
Le Seigneur va passant,
Du sépulcre en la sorte
La pierre trauersant.
Sus chrétiens, etc.

Ou bien par sa puissance
Retient diuinement
Deux corps en la séance
D'vn seul lieu joinctement.
Sus chrétiens, etc.

D'vne mesme maniere,
Miraculeusement,
Il est né de sa mere
Vierge en l'enfantement.
Sus chrétiens, etc.

De sa toute puissance
Ne doutons nullement,
Car c'est nostre asseurance,
Et nostre fondement.
Sus chrétiens, etc.
Honorans donc la feste
Accordons en chantant
Au son de la musette
Vn Noël plaisamment.
Sus chrétiens ie vous prie
Chantons tout doucement.

Le volume se termine par une énigme en vers, que nous reproduisons ici, ne serait-ce que pour laisser aux lecteurs le soin d'en chercher le mot :

La muse me donnoit
Ces vers quelle sonnoit
D'une veine tranquile,
L'année que i'estois
Ou les Bretons Renois
Ont estably leur ville.

et par une permission donnée par le Vicaire-Général de l'Evêque de Troyes, en date du 8 mai 1623, signée de Moraynes.

Un autre Recueil de noëls admis dans l'imprimerie troyenne, se présente à nous avec un nom d'auteur sur lequel nous ne connaissons rien. Il n'est mentionné ni dans Moreri, ni dans Feller, et les autres biographes se taisent également sur son compte. Pibrac, Tristan l'Hermite, d'Aubignac et Pierre Corneille lui-même, ont été imprimés à Troyes pour la librairie de colportage. Cependant on sait quelque chose d'eux tous, et leur nom n'est pas pour cela, qu'on sache, resté inconnu.

Quoi qu'il en soit, voici le titre du livre :

Noels ov Cantiqves novveavx
sur la Natiuité de Nostre Seigneur Iesus Christ,
composez par P. Binard, Parisien.
Artibus Prvdens, cantate Domino canticum novum. Psal 67.
A Troyes, chez Nicolas Ovdot, rue Nostre Dame,
au chapon d'or couronné, 1678.

In-8° de 112 pages.

— Les mêmes, *à Troyes, et se vendent à Paris, chez la vève de Jacques Oudot, rue Vieille-Bouclerie. 1718.*

In-8°, 112 pages.

— Les mêmes, *à Troyes, chez la veuve de Jacques Oudot et Jean Oudot fils, imprimeurs libraires, ruë du Temple. 1728.*

In-8°, 112 pages.

Ces Noëls sont dédiés à Messire Claude de Bullion, chevalier Garde des Sceaux des Ordres du Roy, conseiller en ses conseils, et sur-intendant des finances, etc.

Il y a en ce recueil trente Noëls, qui, sans être des poésies hors ligne, possèdent néanmoins les qualités du genre, c'est-à-dire la naïveté et la simplicité, sans les ornements de l'art, ce qui en fait des chants vraiment religieux à l'usage du peuple.

Les trois différentes éditions troyennes des *Noëls* que nous venons de citer (sans préjudice de celles que nous ne connaissons pas), témoignent suffisamment que, si le public chantant avait oublié le nom de l'auteur, il avait apprécié à leur valeur les vers de P. Binard.

Le lecteur jugera par l'extrait suivant, pris au hasard et sans choix dans le recueil, si les compatriotes de l'auteur ont eu tort ou raison de ne point placer son nom sur la liste de leurs poètes, et si ce ne serait point le cas, à nous les vivants d'aujourd'hui, de tirer ce nom de l'oubli dans lequel il est tombé.

NOEL D'VN BERGER QUI RÉCITE CE QU'IL A VEU ET ENTENDU.

SUR LE CHANT : *Souffrez belle Caliste qu'aux yeux de tous.*

Tandis que le silence
Sur tout tenoit
Et que la nuit nous dominoit
Ce grand Messie prit sa naissance
Dans ces bas lieux
Pour nous acquérir les cieux.

Cette nuict fort sombre
Jusqu'à minuit,
Car soleil ni lune ne luit
Mais au même instant d'icy cet ombre
S'est escarté,
Chassé d'vne grande clarté.

De près ceste merueille
L'autre a suiuy
C'est vn doux chant qui m'a rauy
Et m'a tellement charmé l'oreille
Par ses appas
Que vous ne le croiriez pas.

Mon esprit lors contemple
Ces nouueautez
Transportez de tant de beautez
Et ramassant mes raisons ensemble
Alors ie dis
Hé ! quoy ? suis-je en Paradis.

Puis en rabaissant l'aisle
De mon penser,
Je dis alors peur d'offenser,
Il faut que ce soit quelque nouvelle,
Dedans ce lieu
Venant de la part de Dieu.

De faict encore i'escoute
Ce doux concert
Qui d'vn sainct oracle me sert
Et qui m'ostant de l'ame tout doute
M'a certené
Que le Messie estoit né.

En parole distincte
Ces bons chanteurs
Nous disoient allez tost pasteurs
Allez tous voir une vierge sainte
Sans vous fascher
Qui d'vn fils vient d'accoucher.

Ce fils c'est le Messie
De Dieu donné,
Qui dans Bethléem est né
Pour vous donner l'éternelle vie,
Si bas s'est mis
Comme il vous estoit promis.

Soudain dans les campagnes
Nous nous mettons
Laissant nos brebis et moutons
Et traversant les bois et montagnes,
Vismes le lieu
Où est né ce fils de Dieu.

Nous fusmes sans mot dire
En approchant
Tout dans ce logis estoit meschant
Ne croyant pas ce grand sire
L'eust tel choisi
Caduc, viel et moisi.

Entrez dedans la grotte
Vismes l'enfant
Qui est le fils de Dieu triomphant
Dessus le bras de sa mère accorte
Qui l'allaictoit
Et cherement le traictoit.

En posture rustique
Nous mismes tous,
Les vns penchez, d'autres a genoux,
Pour adorer cet enfant mystique
Notre Sauveur
Et luy rendre tout honneur.

Apres la saluade
Par tous ces lieux
Nous allons promenant nos yeux
Fort estonnez qu'en ce lieu maussade
Et de mespris
S'estoit mis ce Roy de prix.

Nostre esprit considere
L'enfant très beau
Emmaillotté dans vn drappeau
La mere qui touiours le reuere
A l'œil dessus
Le nommant son chere Iesus.

Aupres de ceste mere
Un homme estoit
Qui du tout en tout l'assistoit
Et luy faisoit office de pere
Ayant le soin
De ce qu'il avoit besoin.

Parfois sur l'herbe seiche
Vient l'exposer
Puis pour le faire reposer,
Le remet doucement dedans la creiche
Seruant de bers
A ce Roy de l'univers.

Ce bon pere deslie
D'vn cordeau neuf
Vn petit asne et vn gros beuf,
Affin que leur haleine saillie
Dessus l'enfant
Seruent d'un air échauffant.

Voilà donc l'équipage
Qu'ont veu nos yeux
Préparé pour le Roy des cieux,
Ayant ainsi son petit bagage
Si limité
Pous prescher l'humilité.

Enfin la vierge eslite
Pour son accueil,
Nous voyoit touiours de bon œil
Monstrant par là que nostre visite
Luy agréoit
Puis quelle s'en recréoit.

Nous prismes congé d'elle
En luy disant
Quelle nous allast excusant :
Alors nous respond la vierge belle
Mes bons amis
De Dieu soyez tous bénis.
Amen, Noël.

Un remords me vient! avant de terminer la note touchant le P. Binard et ses cantiques, pourquoi ne redirais-je pas les vers qu'un de ses contemporains lui avait adressés en remercîment? Ce serait, il semble, augmenter dignement le mince dossier de renseignements obtenus sur le poète parisien.

Sainctes chansons, divins cantiques,
Doux meslanges de si beaux vers,
Vous faites voir à l'vnivers
Combien de poetes sont iniques,
Ces foux enchantez d'vn abus
Nous viennent dire que Phœbus
N'a qu'une rime languissante
Hors de leurs prophanes discours,
Et que l'amorce plus puissante
Se trouue en leurs sales amours.
Mais vous destruisez le caprice
De tous ces impudents rimeurs
Qui fournissent à nos humeurs
Des mortels appas pour le vice,
Car sur les Autels démolis
De Celadon ou de Philis
Vous posez les vertus conjointes,
Et pour dire la vérité
Vous n'auez n'y phrases ni pointes
Qui ne sentent la piété.
Lisant ce celeste Hyménée
Qui nous a charmé si souuent,
Nous souhaitterions que l'Aduent
Durast tout le long de l'année,
Au lieu de causer de l'ennuy
Il n'y a personne aujourd'huy
Qui n'approuue ce doux eschange,
Et qui ne confesse en ce lieu,
Que (Binard) estoit le seul Ange
Pour chanter la gloire de Dieu.

I. B.

Que dirai-je encore sur le compte de P. Binard? Il me faudrait un ouvrage assez important pour raviver la mémoire de ses œuvres. Mais je ne trouve que le titre d'un volume de controverse religieuse : *Le tableau de l'hérésie, ou l'impiété de Calvin découverte, avec les preuves des veritez catholiques. Paris, Sébastien Huré. 1643.*

Après ces œuvres particulières, et en suivant l'ordre des dates, nous arrivons enfin à des Noëls qui, pour être d'auteurs oubliés ou inconnus, n'en sont ni moins curieux ni moins populaires. Plusieurs d'entre eux sont restés dans la mémoire de nos pères, et la vogue dont ils jouissaient, il y a deux siècles, s'est maintenue longtemps, et n'a été interrompue que par la Révolution française (époque où, comme chacun sait, le peuple redisait des chants moins naïfs). Il n'est pas rare encore aujourd'hui d'entendre, dans certains villages, des vieillards en fredonner airs et paroles.

La grande Bible des Noels, tant vieils qve novveaux, composez à la loüange de Dieu, et de la Vierge Marie, sur le chant de plusieurs belles prières et chansons de cette année.



A Troyes, chez Nicolas Odot, et se vendent à Paris, chez la vefve Nicolas Ovdot, rüe Vieille Bouclerie, près le pont sainct Michel. 1681.

In-8° de 128 pages et 51 noëls.

— La même, *à Troyes, chez Jacques Oudot, rue du Temple. Sans date.*

Nous sommes ici dans le domaine public, ces Noëls sont l'œuvre de tous et ne sont dédiés à personne; les bergers Beaucerons du XVIe siècle ont peut-être autant travaillé à leur confection que les vignerons de la Bourgogne du XVIIe siècle. Toutefois, après la lecture du noël qui suit, personne ne voudra en attribuer la façon qu'à quelque sonneur de cloches, moitié lansquenet, moitié homme d'église, retiré en ses foyers après une blessure reçue en quelque chaude affaire de maraude. Quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, on n'en chargera jamais la mémoire d'un Normand ou d'un Flamand,

L'auteur devait avoir la trogne rougie par d'autres boissons que la bière ou le cidre.

Le sergent Cotter, dont parle Grosley dans sa lettre au *journal Encyclopédique* du 15 janvier 1764, qui représentait si dignement le rôle d'Hérode dans une fête de l'Epiphanie donnée au bourg de Ricey, ne s'emble-t-il point le grivois petit-fils de notre auteur de noëls.

Or voila Noel passé
Graces à Dieu,
Et à la Vierge Marie :
Voicy le temps compassé
Que dans ce lieu,
Faut mener ioyeuse vie;
Et chanter tantirelilonfa,
Pour chasser melancolie,
Commencer,
Je veux pour m'oster d'émoy
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit; ie le voy,
Or crions donc le Roy boit.

Du terme de la maison
Qu'il faut payer,
Notre hoste aura patience
S'il nous fait contre raison
Exécuter,
Ce ne sera pas science,
Quelque jour tantirelilonfa
Nous luy baillerons finance
Sans séjour
Je paye quand i'ay de quoy
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Dieu nous donne à ce souper
Un gentil Roy,
Joyeux et de bonne grace,
Gardons bien de l'offencer,
Ny le fascher,
Que ne perdions nostre place
Mais plustôt tantirelilonfa,
Beuvons à luy pleine tasse,
Sus donc tost,
Je vais boire quant à moy,
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Noé la vigne planta
Et beut du vin,
Mais ce fut outre mesure
Il en beut et rebeut tant
Qu'au mesme instant,
Dormant monstroit sa nature
Mais de nous tantirelilonfa.
Nous beuuons sans forfaicture
De grands coups,
Pour l'amour de nostre Roy,
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Le bonhomme Loth beut tant
De ce vin clairet,
Qu'il en perdit connaissance,
Puisque sans mal y pensa
Il engrossa,
Ses deux filles en ignorance,
De façon tantirelilonfa
Qu'elles eurent pleine pance,
Le bonhomme
Je croy qu'il n'auoit pas soif,
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy
Crions donc le Roy boit.

Holofernes ce meschant
Fier et cruel,
Lorsqu'il assiégeoit Bethulie,
Beut du vin tant et rebut
En vn banquet,
Qu'il luy cousta la vie,
Par Judith tantirelilonfa,
Mais moy ie n'ay pas enuie
De mourir,
Je boiray quand i'auray soif
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Sus c'est assez caqueté
Verse du vin,
Chambriere qu'on se haste
Là voyez à ce pasté,
Il est gasté ?
Et plus froid que n'est la glace
Despeschons tantirelilonfa
Garçon empty moy ma tasse,
Rebeuuons,
Voicy ie vais boire a toy
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Ce vin n'est pas trop piret
Veu la saison,
Il est d'assez bonne sêue,
Sire Roy, beuuez à nous
Deux ou trois coups,
Afin de tremper la fève
Ce chapon tantirelitonfa
Crie après qu'on l'acheue
Sus garçon,
Verse moy à boire vn doigt,
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Il faut auoir du dessert,
Ça des marrons,
Des poires et du fromage,
N'y a t'il point d'hypocras
Mon petit gars,
Ha! que c'est vn doux breuuage
Ça du pain tantirelilonfa,
Que ie fasse des rosties ;
Car enfin
Ie suis mort si ie ne boy,
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Nous auons tres-bien soupé
Sans mener bruit,
Ny sans faire aucune noise,
Et auons beu de bon vin
Clairet et fin.
Il est tard chacun s'en voise
Mes amis tantirelilonfa
De bon cœur ie vous supplie,
Que permis
Me soit d'estancher ma soif,
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Ce n'est pas tout il nous faut
De cœur parfait,
A ce bon Dieu rendre graces
Du grand bien que sans défaut
Il nous fait,
Nous préseruant des fallaces,
Du malin tantirelilonfa
Qui nous suit en toutes places
Pour soudain
Nous surprendre en desarroy,
Le Roy boit, le Roy boit,
Le Roy boit, ie le voy,
Crions donc le Roy boit.

Ce noël, ou plutôt cette chanson de table, se chantait sur l'air : *Bedindin, bedindon, etc.* C'est comme on voit une pièce d'une gaieté un peu grivoise, qui ne se retrouve pas plus que la suivante dans les recueils du XVIIIe siècle, revus et épurés par l'imprimeur Pierre Garnier. Mais si elles ne sont ni l'une ni l'autre composées par les poëtes de la pléïade dont Ronsard était le chef, elles possèdent un haut parfum de rusticité et de simplicité qui devait faire les délices des villageois d'alors.

J'ai nommé tout à l'heure la pléiade, j'y reviens à propos d'un poète champenois qui en approchait les membres de bien près, et que s'il n'est pas compté au nombre de ces brillants météores, n'en a pas moins produit de charmantes et délicieuses poésies, remarquables même parmi celles du XVIe siècle.

On voit que je veux parler d'Amadis Jamyn, de Chaource, et de la jolie chanson du *Roi boit,* qu'il composa sans doute en un moment de joyeuse humeur.

Cette *Ode,* plus philosophique, plus rangée, moins tapageuse, et surtout plus savante que le cantique précédent, n'a d'autre lien de parenté avec lui, que le motif du *Roi boit.*

Cependant la rareté des ouvrages de notre compatriote est si grande, et sa chanson si pleine d'entrain, que mes lecteurs (si j'en ai), y trouveront, je l'espère, en même temps plaisir et satisfaction.

ODE (1).

Crions tous, le Roy boit :
De forte haleine
Vuider ores on doibt
La Tasse pleine.

Elisons quelque Roy
Qui aime à boire,
Le vin chasse l'esmoy
De la memoire.

Amis en ce repas
Beuuons sans treue :
Nous n'elirons là bas
Vn Roy de feue.

Aux Louures aussi bien
Qu'aux maisonnettes
La mort n'épargne rien
De ses sagettes.

Il ne nous faut nourrir
Longue esperance :
On voit souuent mourir
Qui sain n'y pense.

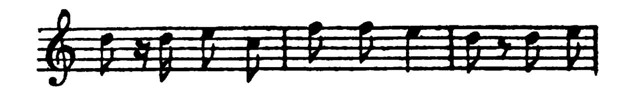
Revenons au Noël promis :

(1) Les Œvvres Poetiqves d'Amadis Iamyn, av Roy de France et de Pologne. A Paris, de l'imprimerie de Robert Estienne, par Mamert Patisson. M.D. LXXV. In-4°.

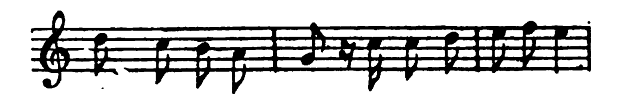
NOEL sur le chant ; *Où est-il mon bel amy allé, reviendra-t-il encore?*



Ou s'envont ces gais Ber-



-gers, ensem-ble coste à cos-te? Nous al-



lons voir Jésus Christ né dedans u-ne grot-



-te Où est - il le pe-tit nou-veau-



-né, le-ver-rons-nous en-co- re

Nous allons voir Jesus-Christ
Né dedans vne grotte,
Pour venir auecques nous
Margote se descrotte :
Où est-il le petit nouueau né,
Le verrons-nous encore?

Pour venir auecques nous
Margote se descrotte ;
Aussi fait la belle Alix
Qui a troussé sa cotte :
Où est-il le petit nouuéau né,
Le verrons-nous encore

Aussi fait la belle Alix
Qui a troussé sa cotte :
De peur du mauvais chemin
Craignant qu'on ne la crotte :
Où est-il le petit nouueau né,
Le verrons-nous encore ?

De peur du mauvais chemin
Craignant qu'on ne la crotte,
Jeanneton n'y veut venir
Elle fait de la sotte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Jeanneton n'y veut venir
Elle fait de la sotte,
Disant quelle a mal au pied
Et veut que l'on la porte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Disant quelle a mal au pied
Et veut que l'on la porte,
Robin en ayant pitié
A appresté sa hotte,
Ou est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Robin en ayant pitié
A apresté sa hotte,
Jeanneton n'y veut entrer
Voyant bien qu'on se mocque :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Jeanneton n'y veut entrer
Voyant bien qu'on se mocque,
Ayme mieux aller a pied
Que de courir la poste :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Ayme mieux aller à pied
Que de courir la poste,
Tant ont fait les bons Bergers
Qu'ils ont veu cette grotte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Tant ont fait les bons bergers
Qu'ils ont veu cette grotte,
En l'estable ou n'y avoit
Ny fenestre ny porte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

En l'estable ou n'y avoit
Ny fenestre ny porte,
Ils sont tous entrés dedans
D'vne ame tres-deuoté,
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Ils sont tous entrés dedans
D'vne ame tres-deuote,
Là ils ont veu le Sauueur
Dessus la chenevote,
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Là ils ont veu le Sauueur
Dessus la chenevote,
Marie est auprès pleurant,
Joseph la reconforte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Marie est auprès pleurant,
Joseph la reconforte,
L'asne et le beuf aspirant
Chacun d'eux le réchauffe,
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

L'asne et le beuf aspirant
Chacun d'eux le réchauffe,
Contre le vent froid cuisant
Lequel souffle de coste :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Contre le vent froid cuisant
Lequel souffle de coste
Les Pasteurs s'agenoüillant
Vn chacun d'eux l'adore :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Les Pasteurs s'agenoüillant
Vn chacun d'eux l'adore
Puis s'en vont rians dansans
La courante et la volte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Puis s'en vont rians dansans
La courante et la volte,
Prions le doux Iesus Christ
Qu'enfin il nous conforte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Prions le doux Iesus Christ
Qu'enfin il nous conforte,
Et nostre ame au dernier iour
Dans les cieux il transporte :
Où est-il le petit nouveau né,
Le verrons-nous encore ?

Toutes, ou presque toutes les pièces de cette *Grande Bible,* se sentent du même ragoût champêtre. Il faudrait tout citer, notamment ce noël :

Ie me suis levay par vn matinet,
Que l'Aube prenoit son blanc mantelet,
Chantons Nolet, Nolet, Nolet,
Chantons Nolet encore.

Que l'Aube prenoit son blanc mantelet,
I'ay pris ma jacquette et mon haut bonnet,
. . . .

Mais il faut savoir s'abstenir à temps, malgré qu'on en ait, se resserrer pour ne pas donner trop de développements à ces notes.

Le Recueil qui va suivre n'est point une œuvre collective, c'est le travail particulier d'une femme, d'une lyonnaise, de Françoise Paschal enfin.

Françoise Paschal a produit un assez grand nombre de pièces : Agathonphile, martyre, tragi-comédie, en 1655; Endymion, tragi-comédie, 1657; l'Amoureux extravagant, 1657; Sésostris, tragi-comédie, 1661; le Vieillard amoureux, pièce comique, en 1664.

Ses noëls parurent à Paris en 1670, et semblent être un produit de son âge mûr. Le lecteur pourra les juger dans un instant; la première édition de Troyes vit le jour vers 1682.

La Grande Bible renouvellée

ou noels nouveaux, tant sur les vieux airs que sur les plus nouveaux de cour, où tous les misteres de la naissance et de l'enfance de Jesus Christ sont expliquez par dialogues, d'une manière très-intelligible.

Juvenes et Virgines; senes cum junioribus laudent nom. Domini Psal. 148.



A Troyes, chez Edme Prevost (1) *imprimeur et libraire, rüe du Temple.*

In-8o sans date, 160 pages. Une épître dédicatoire signée : Votre très-humble et très-obéissante servante, F. P. fille, met ce livre sous la protection de Mademoiselle de la Riviere.

— La même, *à Troyes, et se vendent à Paris, chez la veuve Nicolas Oudot, rüe Vieille Bouclerie, 1711.* In-8o.

— La même, *Troyes et se vendent à Paris, 1723.* In-8o.

Constatons, avant d'aller plus loin, que les noëls de Françoise Paschal furent seuls, entre tant d'autres, choisis par Pierre Garnier, quand, en 1723, il adopta définitivement les *Grandes Bibles* divisées en quatre parties.

L'immense quantité de ces recueils, que Pierre Garnier et ses successeurs vendirent, prouve que le choix était bon, tellement bon, qu'aucun poète, le plus ambitieux

(1) Edme Prevost était le fondateur d'une importante maison où pendait l'enseigne du *Grand Prevost*. Il se faisait en cette maison, outre l'imprimerie et la dominoterie, c'est-à-dire les cartes à jouer et l'imagerie grossière, une vente active de librairie. Nous avons la preuve de ce détail dans un compromis que Prevost fit avec Pierre Bourgoin, alors apprenti, par lequel il est reconnu de consentement mutuel, que Bourgoin ne devait point travailler au domino, mais s'exercer seulement en l'art de l'imprimerie et à la librairie. Cette pièce est datée du 27 juin 1697.

C'est de la maison d'Edme Prevost que sortirent, vers 1687, les premières gazettes qui s'imprimèrent à Troyes.

Les détails du marché passé avec les fils de Renaudot, se trouveront consignés dans un appendice, à la fin de notre dernier volume des *Livres Populaires de Troyes*.

des poètes, n'oserait rêver, pour ses œuvres choisies, une popularité semblable à celle-là. S'il faut dire que la poésie reçoit parfois, dans les vers de notre lyonnaise, des atteintes assez fortes, il faut dire aussi que la morale n'y perd jamais rien. Ce qui leur manque en pureté de langage, ils le regagnent en sentiment.

A cette époque, la pudeur déjà s'éloignait des mœurs pour venir tout entière se reléguer dans les mots : aussi, avec Françoise Paschal, jamais de ces termes trop verts ni trop crus; plus d'équivoques grossières comme ses devanciers en semaient avec profusion dans leurs vers; toutes choses d'ailleurs défendues à son sexe. Et puis, comment dédier ces chants à une fille d'honneur de la reine, s'ils n'avaient été purs comme le sujet même qu'ils peignent?

Les conversations que tiennent ensemble les bergers et les bergères de Françoise Paschal, ne sont ni triviales, ni communes. Sans cesser d'être naturels et convenables en la circonstance, les personnages parlent d'une manière polie et aisée, qui fera toujours plaisir à entendre.

L'emmailloterez-vous, Madame?
Il tremble : hélas! faisons du feu ;
Mais pendant que le bois s'enflamme,
Que chacun lui rende son vœu.

Nous n'avons pas en abondance
Des biens, pour faire des présens,
Nous en donnons à son enfance,
Qui sont communs aux pauvres gens.

Je vous donne, troupe adorable,
Un pot de beurre, un pot de lait,
Le beurre doit être admirable,
Car il ne vient que d'être fait.

Et moi, pour faire mon hommage,
Je vous donne ce panier d'œufs,
Cette poule, et ce beau fromage;
Les œufs marqués sont frais pondus (1).

(1) Dans un ancien mystère joué à Paris au XV[e] siècle, on remarque parmi les naïvetés pro-

Et ailleurs, une bergère incrédule hésite à suivre ses compagnes à Bethléem, et ne peut croire qu'elles vont voir un Dieu né dans une étable.

La garde à la porte
Nous repoussera,
Et de cette sorte
Qui y entrera?
Non les simples femmes,
Non la pauvreté,
Mais les grandes Dames,
Et de qualité.

La croyante répond :

Crainte mal fondée,
Inutile soin ;
Puisqu'à cette entrée
Tu ne verras point
Ny de grosses gardes
Ny de hoquetons,
Ny de hallebardes
Ny de mousquetons.

La grange est déserte
Ils sont seuls dedans ;
La porte est ouverte
Aux plus simples gens :
L'on entre sans presse,
Et sans compliment;
Chez cette princesse,
Elle est pauvrement.

Peu après, le maître de la grange survient, et en

pres à ce temps, une conversation entre les pastoureaux assemblés, dans laquelle ils s'entretiennent des dons qu'ils prétendent faire à l'Enfant-Dieu :

Pelyon.

« Bref il aura mon flagollet
» Tout neuf il n'est pas de reffus
» Onc puis en Bethleem ne fus
» Qua ung de ces petits merciers
» Il me cousta deux bons deniers,
» Se sera pour lenfant esbattre
» Homme nya qui leust pour quatre
» Mais neamoins fust il plus riche
» Il aura.

Aloris.

» Le don nest pas nice
» Mais est digne de grand guerdon.

Ysambert.

» Jay aduise un autre don
» Qui est gorgias et doucet.

Rifflart.

» Mon amy quesse.

Ysambert.

» Mon hochet
» Si tres bien fait que cest merueilles
» Qui dira clit clit aux aureilles
» Aumoins quant lenfant plourera
» Le hochet le rapaisera
» Et se taire sans faire pose.

(Le mistere de la Coception : nativité : mariage et annunciation de la Benoiste Vierge Marie. 1547. Paris, Pierre Sergent. In-4°, Goth.

conteste la propriété aux occupants. Cet épisode est le sujet d'un noël qui se chante sur trois airs différents (dit le livre) : 1º sur l'air nouveau : *Quand le dépit ou la colère, nous ont séparez tout un jour;* ou sur le vieux air : *Noël pour l'amour de Marie, nous chantons joyeusement;* ou bien encore sur l'air : *O levez-vous, belle endormie.*



Le recueil s'ouvre ainsi :

Joseph revenant un jour
Peu satisfait
D'un long et pénible tour,
Qu'il avoit fait,
Pour rendre certain ouvrage,
En soucy
A peu près dans son langage
Parle ainsy :
Marie quelle douleur
Vous va saisir
Et pénétrer votre cœur
De déplaisir.
Maintenant je viens d'entendre
Un arrest
Qu'il faut quitter (sans attendre)
Nazaret.
Le temps presse.....

Joseph prépare, pour partir, les instruments de son métier, et au milieu de la nuit

Une lueur paroissoit
Déja dans l'air.

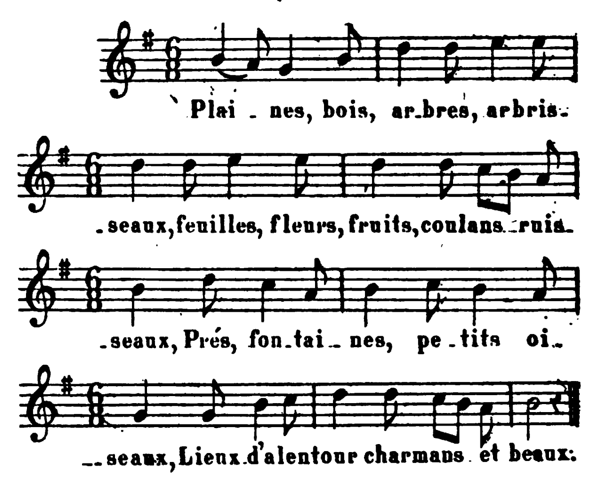
Il invite la Vierge à se mettre en chemin; ils partent enfin. Leur entretien roule sur les prophéties annoncées.

La Vierge alors commençoit
À se lasser,
Et le bon Joseph pensoit
Où reposer,
Quand ils virent dans la plaine
Un ruisseau,
Qui couloit d'une fontaine
De belle eau.
Notre Dame s'y repose
Près de l'eau
Et le bon Joseph pose
Son fardeau.

Assis en ce lieu, ils s'y entretiennent des louanges de Dieu, et y forment un concert

D'une voix
Plus douce que n'ont les anges
Mille fois.

C'est ce qui fait le sujet du deuxième cantique, ou suite du voyage, qui se chante sur l'air ancien du *Conditor alme siderum*.



Vous representez ce beau lieu,
Où la grande bonté de Dieu
Avoit mis le sixième jour
L'homme pour y faire séjour.

Le Seigneur au commencement
Crea le brillant firmament
Pour y faire une sainte cour,
Et son admirable séjour.

Tous les noëls de Françoise Paschal sont dans ce goût; ils ne sont point, comme on voit, dénués d'intérêt. On y trouve surabondamment la simplicité rustique, aussi bien que cette saveur printannière que l'on aime tant à rencontrer, et qui toutes deux font le charme de ce genre de poésie. (1).

Tout au plus reprocherait-on à Françoise Paschal (non sans apparence de justice), l'abondance et la prolixité qu'elle a données à ses chants populaires.

Mais ce qui est longueur insupportable pour quelques-uns, est, pour d'autres, une qualité très-appréciée. Consultez à ce sujet les habitués des soirées villageoises où se teille le chanvre et se file le lin; ils seront de ce dernier avis. A ce propos, il me souvient d'une soirée passée chez des cultivateurs de Villiers-sous-Praslin, dans laquelle j'ai entendu trois fois la fastidieuse complainte de *Damon et Henriette,* sans que l'assistance ait montré la moindre impatience.

Edme Prévost donna encore dans le même temps (1686) deux recueils de noëls sans nom d'auteur. L'un, de 110 pages, contient 68 cantiques; l'autre, de 63 pages et 27 cantiques. In-8o sans date, tous deux avec le titre qui suit :

La Grande Biblē des Noels tant vieils que nouveaux augmentée et corrigée de plusieurs beaux noëls sur la nati-

(1) Françoise Paschal n'est pas la seule femme qui ait composé des Noëls. Voici le titre d'un petit volume, très-rare, dû à la plume d'une dame de qualité du XVII[e] siècle : *Odes spirituelles svr l'air des chansons de ce temps. Par Anne Picardet, vefue du feu sieur de Moulières et d'Essartines. Dédiées à M[e] Le Grand. Paris, chez Sebastien Hvré, rüe S. Iacques au Cœur-Bon, M.DC.XIX.*

vité de nôtre seigneur iesus-christ, sur le chant de plusieurs belles chansons de ce tems.



A Troyes, chez Edme Prevost imp. lib. rüe du Temple,

La plus grande partie des noëls composant ces deux recueils n'a pas été reproduite. On ne les retrouve plus dans les éditions postérieures fournies par les Garnier.

L'imprimeur-éditeur n'a pas manqué à la vérité en plaçant sur les titres de ses Grandes Bibles : *Noels tant vieils que nouveaux;* on en remarque en effet quelques-uns dont l'origine remonte au moyen-âge, et tous sont empreints d'une naïveté de croyance et d'expression qui n'appartient qu'à cette époque de foi vive,

Le lecteur pourra en juger par le court échantillon qui suit :

NOEL NOUVEAU.

SUR LE CHANT : *Bastiment vous auez changé.*

Ioseph si mena Marie,
Sur son asne en Bethleem,
Pleine estoit du fruict de vie,
Le bon Ioseph le sçait bien,
Logis ne peurent trouver,
N'a presté,
Sur mon ame,
Chantons tous Noël de hait (1)
De cœur gay
Sans diffame.

En une estable commune,
Sont mis pour passer la nuict,
Où n'avoit ne lit ne plume,
Fors la terre pour gesir,
Où le doux Iesus fut né,
Et posé aupres de l'asne.
Chantons tous Noël de hait, etc,

L'Ange par diuin mistere,
L'annonça aux pastoureaux,

(1) Mot usité au XIVe siècle signifiant joie, santé.

Lesquels estoient en Judée
Gardant aux chans leurs troupeaux,
Leur brebis et leur agneaux,
Chantons No,
Tous ensemble,
Chantons tous Noël de hait, etc.

Robin, Guillot et Grimbelle,
Perrolin, Michaut, Bruant,
Prenons tous nos chalumelles,
Et dansons ioyeusement,
Auec Bietrix et Margot,
Tous d'accord,
Et Joanne,
Chantons tous Noël de hait, etc.

Roger luy donna du beure
Plein un petit coffineau,
Jacqueline tout à l'heure,
Luy donna un grand tourteau,
Ils n'avoient autres joyeaux
Chantons No,
Tous ensemble,
Chantons Noel de hait, etc.

Trois Roys de haut parentage
Des parties d'Orient,
Sont venus faire hommage,
Au bon Roy celestien
Lui offrant mirrhe et encens,
Qui bon sent,
Et du beaume.
Chantons tous Noël de hait, etc.

Il fit un tres beau mistere
Aux noces d'Architiclin,
Quand de tres belle eau claire,
Il en fit de très bon vin.
La compagnie en tasta,
Et goûta
Maint dragmes,
Chantons tous Noël de hait, etc.

Prions tous à claire lire,
L'enfant qui est nouveau né,
De la Benoiste Marie,
Qu'en repos veille poser,
Et loger,
Nos pauvres ames,
Chantons tous Noël de hait,
De cœur gay
Sans diffame.

Par rang de date, il faudrait placer ici une note sur un recueil de noëls troyens de la fin du XVIIe siècle; mais, comment? n'en ayant sous les yeux qu'un mince fragment de huit pages avec ce titre :

La Grande Bible de Noels Reformez, tant vieils (sic) *que nouveaux.*

Composez a la loüange de Dieu et de la Vierge Marie, sur le chant de plusieurs hymnes et belles chansons.



A Troyes, chez Jacques Oudot, Rve Nostre Dame, 1694 (1). in-12.

Jacques Oudot a sans doute voulu exprimer par *Noels Reformez,* des noels choisis, ou un choix de noëls, fait par lui dans les *grandes Bibles* publiées par ses ancêtres. Le court fragment que nous en avons vu laisse dans l'incertitude à cet égard. Le fameux noël *Noble fleur de la Vigne,* dont il sera parlé plus loin, est indiqué ici sur l'air : *Hélas! je l'ay perdue;* ce qui n'a pas lieu dans les éditions postérieures. Puis un autre petit cantique n'ayant rien de remarquable, sinon cet air d'opéra qu'on trouve seulement dans notre édition :

Peut on mieux faire,
Quand on sait plaire, etc.

Les Oudot, dont l'imprimerie était si prospère alors, ont laissé plusieurs recueils de noëls dont les exemplaires sont aussi rares aujourd'hui qu'ils étaient répandus au XVIIIe siècle.

Voici les titres de ceux qu'il nous a été possible de voir :

La Belle Bible des cantiques de la naissance et des autres mysteres de Notre Seigneur, tant anciens Réformés que nouveaux, imprimés et non imprimés; sur les plus beaux airs du temps, le tout pour la consolation des âmes pieuses.

Chantez des cantiques au Seigneur, et bénissez son saint nom. publiez de jour en jour son œuvre salutaire.

(1) Jacques Oudot, fils de Nicolas II, imprimait dès 1649, comme il nous l'apprend lui-même dans l'avant-propos d'un livre de 1650. L'imprimerie de Jacques Oudot était située dans la Petite-Tannerie; sa librairie s'étendait rue Notre-Dame, et formait ainsi l'angle des deux rues.

Il continua dignement l'impression des livres de la *Bibliothèque Bleue*, qu'avait inaugurée son grand'père, Nicolas I. Les romans in-4° sortis de ses presses sont très-rares aujourd'hui et recherchés à l'égal de ceux de ses prédécesseurs.

Il fit paraître un nombre considérable d'*Almanachs* et de *Prédictions* dont les exemplaires sont introuvables. Travaillant en même temps que son père et son frère Jean III, il n'avait pu conserver la vieille enseigne de famille, le *Chapon d'or;* aussi avait-il adopté celle-ci : *A Saint-Edme;* il mourut très-âgé en 1711, et laissa un fils qui fut Jean IV, et le dernier imprimeur du nom de Oudot.

TROISIÈME ÉDITION.

A Troyes, chez la veve Jacques Oudot, imprimeur et m^e lib. rüe du temple. 1717.

In-8° de 115 pages, contenant 67 cantiques.

A la fin est une permission signée *Legrand* et datée du 13 avril 1717. En regard du titre, on voit une gravure représentant la naissance du Christ. Cette gravure est signée L dans le coin inférieur gauche, et d'une R, près d'une croix de Lorraine, à droite.

C'est en cette troisième édition, datée de 1717, que nous apparaissent pour la première fois la fameuse pastourelle *des Paroisses d'Orléans,* ainsi que cette autre, non moins connue, *des Paroisses de la ville de Tours.* Quant à celle des

Bourgeois de Chartres
et de Mont-le-Hery,

elle avait paru dans l'édition troyenne de 1681.

Afin de donner aux possesseurs d'éditions récentes de *Bibles de Noëls* une idée des changements apportés par le temps et les lieux à ces chants populaires, nous publions ci-dessous le poème orléanais, tel qu'il se trouve dans notre édition troyenne relativement primitive. On voit en ce noël du XVIIe siècle défiler les unes après les autres les paroisses de la ville d'Orléans, suivant l'ordre de préséance qu'elles occupaient à cette époque.

NOUVELLE PASTOURELLE DES PAROISSES DE LA VILLE D'ORLÉANS.

SUR L'AIR ; *Amans, aimez vos chaines.*

Sortons de nos Tannieres,
Je pense qu'il est jour,
Un brillant de lumieres
Paroît tout à l'entour,
Qui dit quelque merveille,
Bergers, qu'on se réveille,
J'entens comme des voix
Qui viennent de ces bois.

Oüi, pasteurs, sont les Anges,
Qui vous font à sçavoir
Un Sauveur dans les Langes,
Allez tous pour le voir
Dans une crêche immonde
Le Monarque du Monde,
Qui naît dans ces bas lieux
Pour vous rendre des Dieux.

Gloire à ce Dieu suprême
Dans son plus haut séjour,
Qui donne son fils même
Par un excès d'amour,
Et que ses saintes flâmes
Repandent dans les âmes
De bonne volonté
Sa paix et sa bonté.

Au bruit de ces nouvelles
Les Pasteurs animés,
Et de ces voix si belles
Dont ils étaient charmés,
Sans tarder davantage,
S'en vont pour rendre hommage
A ce divin Sauveur,
Et gagner sa faveur.

D'une ville de France
Il y vint des Bourgeois,
Du lieu de leur naissance
Nommés Orléanois,
Apporter pour étrennes
Du bled, du vin, des laines,
Et force coins confis
Pour la mere et son fils.

Des deux corps plus Augustes
Sainte Croix, saint Agnan,
Dans des distances justes
Chacun tenoit son rang,
Chantant au divin Verbe
Couché sur un lit d'herbe
Dans ce lieu tout désert
Leurs motets de concert.

En parfaite concorde
Saint Paul veut s'y conter :
Et que l'orgue en accorde,
Afin de mieux chanter
Tous les divins cantiques,
Que les cœurs Angéliques
Avoient sur leurs claviers
Entonné les premiers.

De Sainte Catherine
Les marchands bien connus
En drap de laine fine,
Sont ensemble venus
Faire de leurs richesses
Amplement leurs largesses.
A la mère, à l'enfant
Dans ce jour triomphant.

L'on vit venir ensuite
Saint Pierre, et Saint Michel
Pour rendre leur visite
A ce Dauphin du ciel,
Puis en cérémonie
Tous deux de compagnie
Ont donné des joyaux,
Et nombre de flambeaux.

Au brillant d'un étoile
Saint Hilaire est venu
Apporter de la toile
Pour vêtir l'enfant nud,
Et bien plus d'une paire
De colets pour la mère,
Avec les plus beaux fruits
De son riche pourpris.

Saint Maclou, Saint Sulpice,
Se sont mis en devoir
D'aller en sacrifice
Offrir tout leur pouvoir,
Et leur tapisserie,
Et leur patisserie,
Gâteaux molets et fins
Pour venir à leurs fins.

Saint Pierre en pont s'assemble,
Saint Mémin, Saint Eloy,
Pour aller tous ensemble
Faire leur cour au Roy;
Et chacun d'eux s'empresse
D'aller fendre la presse,
Pour frayer le chemin
A Saint Pierre Lentin.

Saint Victor, Saint Euverte
Ont fait porter du bois
Dans cette Etable ouverte,
Du moins pour quelques mois,
En dessein charitable
Dans le temps favorable,
De lui faire un logis
Au lieu de ce taudis.

Une troupe s'avance
De Saint Pierre Puillier,
Qui vient en diligence
Offrir de sanglier
Un pâté magnifique
D'une riche fabrique,
Qui fit ouvrir les yeux
A tous les curieux.

Ceux de Bonne nouvelle,
Et la Conception
Sont venus d'un grand zèle
Tous en procession,

Mais n'ayant rien en poche,
Benoist vint qui s'aproche,
Et leur fournit de l'or
De son riche tresor.

Saint Liphard alla prendre
La Dame du chemin
A dessein de s'y rendre,
Tenant tous dans la main,
Pour faire des fanfares,
Leurs luths et leurs guittares,
Trompettes et tambours,
Durant tout ce beau cours.

Saint Germain, Saint Estienne
Les suivoient pas à-pas,
Avec un peu de peine,
Parce qu'ils étoient las;
Mais tandis que la foulle
Passoit l'eau qui s'écoule,
Ils firent reculer,
De peur de s'aculer.

Les gens de Saint Paterne,
Pour en avoir leur part,
Ont porté la lanterne
De peur d'être trop tard,
Tous suivoient la lumière
D'une ferveur entière,
Mais les bons compagnons
Venoient à pas mignons.

Saint Laurent, Recouvrance :
Qui ne font qu'un tous deux
Tinrent leur conférence
Pour mener avec eux,
Crainte de la famine,
De la fleur de farine
La charge d'un asnon,
Et l'offrit en leur nom.

Une troupe dévote
Partit de Saint Marceau,
Qui chantoit dans la note,
Vive le saint berceau,
Et rendit ses hommages
De quantités d'herbages,
De fromage et de lait
Des vaches d'Olivet.

D'une façon fleurie,
L'on vint de Saint Vincent
Presenter à Marie,
Un bouquet tout récent
De Rose très-vermeilles
Dans deux belles corbeilles,
Et quantité de fleurs
De diverses couleurs.

De Saint Marc à la file,
L'on vit venir sautant
Une bande subtile,
Et qui beuvoit d'autant,
Faisant des cabrioles
Au son de leurs flageoles,
Dont chacun fut lassé,
Pour avoir trop dansé.

Le troupeau de Bionne
Est venu par après,
D'une intention bonne
Protester tout exprès,
A Jesus et sa Mère
De leur être sincere,
Et ne retourner plus
A leurs anciens abus.

Lorsqu'a la Compagnie
Eut fait son compliment
A Jesus et Marie
Et Joseph son Amant,
Elle fit sa demande
D'un Amour et foi grande
De les voir dans les cieux
Pour comble de leurs vœux.

Nous avons, en commençant, assigné le milieu du XVIIe siècle comme l'époque de la composition de ce noël orléanais; notre assertion repose simplement sur une date qu'on trouve approximativement fixée dans l'avant-dernière strophe :

Le troupeau de Bionne.

. . . .

On voit qu'il s'agit là de protestants, auxquels l'intérieur de la ville était sans doute défendu, et qui se réunissaient dans un temple élevé par eux à Bionne.

Les édits de Louis XIV (1), au sujet de ceux de la religion prétendue réformée, mirent fin à cet état de choses; et ce qui resta de ces malheureux promit *de ne retourner plus à leurs anciens abus.*

Les poètes populaires de l'Orléanais et de la Beauce ont fourni pour ces *Grandes Bibles* un notable contingent de noëls et de pastourelles. Ils formeraient, à eux seuls, un petit recueil qui ne serait pas des moins curieux; mais nous n'en donnerons que les titres :

PASTOURELLE D'ORLÉANS,

SUR L'AIR : *Mon cher Baccus tout est perdu, etc..*

Chantons, mon cher Laurent, Noël,
Chantons d'un zèle extrême.

PASTOURELLE DE SAINT DONATIEN D'ORLÉANS,

SUR L'AIR : *de Pienne,* ou *Belle Bergère.*

Venez peuple, je vous prie
Voir Marie,
Et le fruit que cette nuit,
Cette vierge et mère pure
Sur la Dure,
A Divinement produit.

AUTRE : *sur les Triolets d'Orléans.*

Pour adorer le Roi des Rois
Qui nous est né en cette nuit sainte,
Assemblez-vous Orléanois,
Pour adorer le Roi des Rois.

(1) Ces édits se multiplièrent à l'infini de 1680 à 1687. Je n'en citerai que quelques-uns : On en trouve un de 1681, qui enjoint aux greffiers, notaires, etc., de la religion P. R., de se défaire de leurs charges.

Une déclaration du Roi, de la même année, porte que les enfants de la R. P. R. pourront se convertir à l'âge de 7 ans.

Une autre déclaration de 1682, dit que les enfants bâtards de la R. P. R. seront élevés en la religion catholique.

Le 23 juin 1685, Déclaration du Roi portant que les temples où il sera célébré des mariages entre catholiques et des gens de la R. P. R., et ceux où dans les prèches il sera tenu des discours séditieux, seront démolis.

14 août 1685. Déclaration portant que ceux de la religion ne pourront aller à l'exercice aux temples hors des bailliages où ils sont demeurant.

6 septembre 1685. Arrêt du Parlement pour l'exécution de l'édit du Roi, qui ordonne la suppression des livres faits contre la religion catholique.

Puis vient : *la Pastourelle ancienne, réformée de quelques paroisses de la Beauce :*

Les Bourgeoises de Châtre
Et du Mont le Hery,
S'en alloient quatre-à-quatre
En chassant le soucy,
Cette journée icy.

qu'il ne faut point confondre avec le chant

SUR L'AIR : *Nous nous mismes à jouer.*

Les Bourgeois de Chartres
Et de Montlhery
Menez tous grande joie
Cette journée icy.

ni celui d'une variante sur le même motif,

AVEC CET AIR : *Un jour me voulant enroller, etc.*

Puis cette pastourelle ancienne, qui sent si bien le terroir de la Beauce :

En Brave Compagnie
Partons joyeusement
Faisant la symphonie
Pour aller voir l'enfant;
C'est le petit fils de Marie,
Le petit Roi triomphant,
Sous l'épinette
La Bergerette
Ouït le son
De l'oisillon,
Dessous l'hormeau
Du Pastoureau
Fut entendu
Le chant nouveau,
Allez-voir la Pucelette,
Disoit le petit oiseau ;
O Dieu! comment
Derindelindoles gringoterons-nous :
Et vous Derindelindoles gringoterez bien,
Puisqu'à bien gringueloter,
C'est à nous Pastoureaux!
. . . .

Cette *Belle Bible des Cantiques,* de 1717, contient encore un bon nombre de pièces mystiques, en vers efféminés et mondains, comme en produisait au XVII[e] siècle

le R. P. Honoré de Champigni, dans son livre : *Les Emblêmes d'Amour divin et humain* (1).

En voilà un échantillon :

SUR L'AIR : *Catin la belle jardinière, etc.*

O petite bouche vermeille
Toujours pleine en toute saison
Du miel que la mystique Abeille
Amasse en sa douce maison.

Montrez-moi vos doux yeux qui dardent
Mille petits feux savoureux
Dans les cœurs de ceux qui regardent
Leurs petits flambeaux amoureux.

Mais, où suis-je, ô Dieu, je me pâme,
Hélas ! je tombe sans vigueur,
A l'aide, on me dérobe l'âme !
Ah ! je meurs par trop de douceur.

Mignon, détournez votre face,
Vos yeux me font évanouir,
Mais, non faites que je trépasse
Pour à jamais de vous jouir.

Puis cet autre :

SUR L'AIR : *Quel bel astre nous éclaire.*

L'Enfant sa mere regarde
Pleine de ses divins attraits,
Et d'un œil brillant lui darde, lui darde, lui darde,
Mille amoureux traits.

Joseph qui se baigne d'aise
De voir ce Dauphin des cieux,
A tout bout de champ lui baise, lui baise, lui baise,
La bouche et les yeux.

Il cueille dessus sa jouë
La neige de tant de lys,
Que l'Enfant d'aise se jouë, se jouë, se jouë,
Les voyant cueillis.

Tantôt il succe les roses
Et le lait de son menton,
Où les grâces sont encloses, encloses, encloses,
Comme en leur bouton.

Ces vers sentent le cloître à n'en pas douter. Si ce n'était que nous voulons rester fidèle à notre plan, qui consiste à citer des *livres populaires* seulement, il ne nous serait pas difficile de procurer à nos lecteurs des poésies

(1) Les Emblèmes d'Amovr Divin et Hvmain ensemble, expliquez par des vers françois, par un Père Capucin. Paris, chez Ieau Messager, rüe S. Iacques, à l'Espérance, avec privilége du Roy. In-8° sans date.

parfumées et mielleuses, comme celles-ci, sinon faites, mais certainement chantées dans les couvents des Ursulines et des Carmélites de Troyes (1).

Nous arrivons à une édition dont les exemplaires ne sont pas faciles à rencontrer :

La Grande Bible des Noels, tant vieux que nouveaux, corrigée et augmentée de plusieurs noels sur la nativité de nôtre seigneur Jesus-Christ, sur le chant de plusieurs beaux airs de ce temps,



A Troyes, chez la veuve de Jacques Oudot et Jean Oudot fils, imprimeur lib. Rüe du temple, 1727.

In-8°, 190 pages. L'approbation est datée du 21 avril, et le privilége accordé à Jean Oudot est du 18 octobre 1725.

— La même, *chez la veuve de Jacques Oudot et Jean Oudot fils, 1728.*

In-8° de 190 pages, gravure sur le titre, qui n'a pas été conservée. A la fin, approbation du 22 avril et privilége accordé à la veuve de Jacques Oudot, le 7 may 1723.

(1) Voici le titre d'un gros volume rempli de Noëls et de Cantiques dans le goût des précédents qu'on peut voir à la Bibliothèque de la ville de Troyes : *Cantiques Spirituels faits à la Visitation Sainte-Marie.* In-8° de 550 pages.

L'approbation donnée pour cet ouvrage est très-significative ; elle fait voir quelle quantité de ces livres il se vendait au siècle dernier : « J'ay lû par ordre de Mon- » seigneur le Garde des Sceaux, *la Grande Bible des* » *noëls tant vieux que nouveaux*. Le débit que les libraires » ont de ces ouvrages de piété fait voir que le public » en est content, et qu'on en peut permettre l'im- » pression.

» Fait à Paris ce 22 avril 1723.

» L'abbé RICHARD, *Censeur Royal*. »

On le voit, il y eut deux éditions de cette *Grande Bible,* tirées à une année d'intervalle, peut-être à dix mille exemplaires chaque fois. C'est là un chiffre éloquent qui nous dispense de nous étendre davantage sur la popularité de ces ouvrages.

Nous sommes ici en pleine production d'auteurs inconnus, et sans la moindre indication du pays de provenance. Aucun des auteurs n'a signé son œuvre, et l'imprimeur ne dit point où il a pris sa copie.

Il est bien certain cependant que plusieurs noëls de ce recueil ont été composés dans la dernière moitié du XVIIe siècle, que plusieurs autres furent, à la même époque, rajeunis ou refaits ; mais on ne reconnaît dans aucun d'eux la manière de l'un des poètes officiels de la cour du grand roi.

On ne reprochera pas à ces auteurs, quels qu'ils soient, anciens ou modernes, l'affectation de langage ou le fleuri de leurs vers, — on pourrait plutôt leur reprocher l'excès contraire. — Mais ces vers sont d'une naïveté si franche, et la gaîté qui les anime de si bon aloi, que l'on sourit en même temps qu'on pardonne aux expressions parfois un peu libres qui s'y rencontrent.

Dans quelques-uns de ces poèmes rustiques, saint

Joseph est pris à partie. L'on y parle de lui d'un ton un peu goguenard :

Baissant les oreilles
Ces gentils galans,
Tant que ces merveilles,
S'en vont murmurant
Disant c'est dommage
Que ce pere gris
Ait en mariage
La Vierge de prix.

L'Ange ayant annoncé à Marie l'incarnation mystérieuse :

A cette parole
La Vierge consent,
Le fils de Dieu vollé,
En elle descend
Bientôt fut enceinte
Du prince des Rois
Sans mal ni complainte
Le porta neuf mois.

La noble besogne
Joseph n'entend pas,
A peur quelle ne grogne
S'en va murmurant,
Mais l'ange célcste
Lui dit en dormant
Qu'il ne s'en dehaitte (1)
Car Dieu est l'enfant.

Ailleurs, Joseph et Marie, arrivés à Béthléem, cherchent un gîte dans différentes hôtelleries, d'où ils sont repoussés :

Joseph ci regarda un homme
Qui l'appella mechant paysan,
Où veux-tu mener cette femme,
Qui n'a pas plus de quinze ans.

On trouve, dans ce même recueil, un noël déjà paru dans les éditions des Oudot de 1681, 1727, 1728, et, depuis 1705, dans toutes les éditions publiées par les Garnier. Il est très-populaire sous le nom des *Grâces*,

(1) Qu'il ne se chagrine point, qu'il ne conçoive aucune inquiétude.
(Glossaire de Roquefort.)

et nous constatons qu'on le chante encore aujourd'hui dans certaines localités de la Côte-d'Or, de la Haute-Marne, de la Marne et de l'Aube, à la fin des repas de noces et de baptêmes.

En voici l'air et les paroles :



Adam nôtre pere
Nous mit en danger
De la pomme chere
Qu'il voulût manger,
Il nous mit en voye
De la damnation,
Et Dieu nous envoye
A salvation,
Alleluya, alleluya,
Kyrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

Dieu donne bonne vie
A nôtre bon Roi,
Le garde d'envie
Et mortel déroy,
Lui donne bonne victoire
De ses ennemis,
A la fin la gloire
De son Paradis.
Alleluya, alleluya,
Kyrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

Lui étant fideles,
Nous conservera,
Et toute querelle,
Il appaisera,
Rendant la justice
Aux petits et grands,
Punissant le vice,
Nous rendant contens,
Alleluya, alleluya,
Kyrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

Graces nous faut rendre
Aux trois Rois aussi
Qui de lieux étranges
Noël acompli,
Sont venus par bande
Voir le doux Jesus
Pour lui faire offrande
Et humble salut.
Alleluya, alleluya,
Kyrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

Nous ferons prières
Generallement
Pour pere et pour mere
Freres et sœurs et parens,
Pour toutes les ames
Qui sont en prison,
Que Dieu par sa grâce
Leur fasse pardon.
Alleluya, alleluya,
Kyrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

Graces aussi faut rendre
Au sauveur Jesus,
Qui de sa viande
Nous a tous repus,
Pain, vin et fruitage
Et bon feu aussi,
Pour lui rendre hommage
Crions lui mercy,
Alleluya, allelnya,
Kyrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

Voisins et voisines
Bien venus soyez,
Pour chacun chopine
Ne vous enfuyez,
Car suivant les traces
De nos pères vieux,
Faut boire après gràces
Pour être joyeux,
Alleluya, alleluya,
Myrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

Quoique l'on s'en aille
De cette maison,
Qu'un chacun ne faille
Avec raison,
De verser à boire
Encore un bon doigt,
Puis que l'on s'envoise,
Et que la paix nous soit,
Alleluya, alleluya,
Kyrie Christe
Kyrie eleyson. } *Bis.*

L'air sur lequel on chantait ce noël au temps passé n'est indiqué dans aucune des éditions précitées ; cette circonstance nous porte à croire que, ayant été de prime abord fort goûté par le peuple des campagnes, la

tradition s'en est perpétuée, et l'a apporté sans changements jusqu'à nos jours.

Nous les offrons l'un et l'autre à nos lecteurs, tels que nous les avons entendus dans maintes fêtes de villages, où les jeunes gens n'obtenaient permission de quitter la table pour la danse, qu'après l'audition entière du noël chanté par une seule voix, et du refrain par toute l'assistance.

Nous touchons enfin aux *Bibles de Noëls* données par les Garnier, c'est-à-dire aux éditions les plus répandues et les plus populaires de l'imprimerie troyenne ; nous ajoutons : les plus populaires de la librairie de colportage de la France entière. Charles Jacob imprimait à Orléans, vers 1725, des *Bibles de Noëls* qui ne pouvaient qu'à grand'peine soutenir la concurrence avec celles que Letourmy, libraire, place du Martroy, son compatriote, faisait imprimer par Pierre Garnier, de Troyes.

Pierre Rouzeau, rue de l'Ecrevinerie, à Orléans, et P. P. Charles, à Blois, ont aussi, à différentes époques, donné quelques éditions de *Bibles de Noëls,* entièrement copiées sur celles de Troyes.

Les imprimeries de Rouen, Limoges, Montbeillard, Bar-le-Duc, ont, nous assure-t-on, fourni leur contingent de *Bibles,* mais aucun de ces produits n'entravait la vente des livres de P. Garnier.

Le dirai-je ? avant nos recherches dans les registres de l'état-civil de Troyes, Pierre Garnier, reçu maître imprimeur en 1683, reliait pour nous la chaîne de cette famille, interrompue pendant plus d'un siècle. Claude Garnier, dit Saupiquet, imprimeur en 1582, en formait le premier anneau, et Noël Garnier, graveur sur bois, établi à Troyes vers 1650, était l'anneau du milieu de cette chaîne imaginaire.

Nous aimions à nous représenter Pierre comme le descendant de Claude, et comme fils et successeur de cette veuve N. Garnier, dont le nom et le temps d'exercice resteront, peut-être longtemps encore, des énigmes inexpliquées.

Mais aujourd'hui toutes nos illusions à ce sujet sont détruites, et la généalogie d'imprimeurs et de graveurs que nous nous nous étions plu à lui former, est tombée à l'état de chimère.

Il y eut un Pierre Garnier, graveur sur bois, c'est incontestable; nous verrons tout-à-l'heure de ses œuvres. Il y eut aussi, dans le même temps, un libraire du nom de Pierre Garnier jeune. Son nom n'est cité ici que pour mémoire, et afin d'éviter toute confusion.

Quant à Pierre Garnier, graveur, il était déjà connu quand Pierre Garnier l'imprimeur entra dans la carrière; quoi qu'en ait dit Papillon dans son *Traité historique et pratique de la gravure en bois,* le graveur n'était point le frère de l'imprimeur.

Pierre Garnier, né en 1662, était fils de Claude Garnier, maître tisserand de la paroisse Saint-Jean-au-Marché, Il reçut, en 1683, à l'âge de vingt et un ans, son brevet de maîtrise, mais il n'entra pas en exercice aussitôt sa réception. Il se maria, le 29 avril 1687, à Elisabeth Guilleminot, âgée de quinze ans, avec laquelle il fut le fondateur de cette famille d'imprimeurs, dont nous avons vu de nos jours le nom et l'industrie s'éteindre et disparaître complètement. (Le nom en 1831, et l'imprimerie en 1863.)

On ne connaît qu'un petit nombre de livres des premiers temps de l'établissement de Pierre Garnier. Sa presse (car alors il n'en possédait qu'une seule) fonctionnait sans doute pour la fourniture des travaux de ville : affiches, billets de mort, etc.

Le premier ouvrage daté et portant son nom, venu à notre connaissance, est un in-8o de 8 pages portant ce titre :

Memoire chronologique des foires de Champagne et de Brie établies en la ville de Troyes capitale de la Champagne.

On lit à la fin : *Chez Pierre Garnier, imp. lib. rüe du temple, aux trois marchands. M.DC.XCVI, avec permission.*

Pierre Garnier paraît ne s'être adonné à l'impression des livres de colportage qu'en 1705. C'est de cette époque seulement que nous apparaissent ses premières productions en ce genre, et particulièrement les *Bibles de Noëls,* dont nous avons spécialement à nous occuper.

Les titres rapportés ci-dessous sont ceux des trois éditions-types, fournies par Pierre Garnier, de 1705 à 1738.

1o. *La Grande Bible des Noëls tant viels que nouveaux, augmentée et corrigée de plusieurs noëls sur la nativité de Notre Seigneur J. C. sur le chant de plusieurs belles chansons de ce tems.*

A Troyes, chez Pierre Garnier, imprimeur et md libraire, rüe du temple.

In-8° sans date, 64 pages. Gravure sur le titre, représentant l'étable de Béthléem, signée des initiales P. G.

A la fin : *Veu et corrigé par Monsieur C. Mallement de Sacé, à Paris, ce* 23 *octobre* 1705. Signature de A à D II.

Ce cahier se vendait seul, ou augmenté à volonté d'une suite sans titre particulier, jusqu'à la page 128, et signature H a. (Très-rare.).

2o. *La Grande Bible renouvellée ou Noëls nouveaux, augmentée de plusieurs beaux noëls sur la naissance de Notre Seigneur Jesus-Christ.*

A Troyes, chez Pierre Garnier, imp. lib. rue du temple.

In-8° sans date, 64 pages non chiffrées, gravure ovale sur le titre représentant l'Adoration des Mages. (Rare.)

3°. *La Grande Bible renouvellée de Noels nouveaux, où tous les mysteres de la naissance et de l'enfance de Jesus-Christ sont expliquez.*

A Troyes, chez Pierre Garnier, imprimeur lib. 1723.

In-8°, 4 parties de 64 pages. Chacune avec un titre particulier.

La gravure du frontispice représente la Visitation. Elle est signée des initiales P. G. La première partie contient, au verso du titre, une permission datée de 1725. C'est la première édition avec date.

On connaît donc, de Pierre Garnier et de sa veuve; de Jean Garnier, leur fils; de Jean-Antoine Garnier, leur petit-fils; d'Etienne Garnier, leur arrière-petit-fils et de sa veuve; enfin, de la veuve Garnier (Garnier, le dernier du nom, n'a pas imprimé de noëls), on connaît, dis-je, des éditions de *Bibles de Noëls,* datées et non datées, avec les pages chiffrées et non chiffrées, dont les exemplaires complets sont toujours composés de quatre cahiers de 64 pages chacun. Jusqu'à Jean-Antoine Garnier (de 1766 à 1777) les exemplaires de *Bibles* sont revêtus d'une permission accordée au chef de la famille en 1728, 1729, 1736 et 1738.

Depuis 1723, époque de l'adoption des recueils divisés en quatre parties, jusqu'à l'année 1824, qui est celle de la dernière édition des noëls par *Madame Garnier,* le premier cahier de chaque recueil s'ouvre invariablement par le cantique qui suit, et qui est aussi le premier de l'œuvre de Françoise Paschal :

SUR L'AIR : *Vous qui désirez sans fin ouïr chanter.*

Joseph revenant un jour
Peu satisfait,
D'un long et penible tour
Qu'il avoit fait,
Pour rendre certain ouvrage,
En souci,
A peu près dans son langage
Parle ainsi

Le frontispice de l'édition de la *Grande Bible* de 1705 est orné d'une gravure représentant la naissance de Jésus ; elle est signée P. G. Le bois n'a pas été conservé.

On voit, sur le titre des éditions de 1723 et 1737, un bois gravé du même maître, avec les mêmes initiales, représentant la Visitation.

Nous donnons la gravure qui suit comme point de comparaison, parce qu'elle fait partie de la même série que les précédentes. Il y a d'autant plus de raison de les accorder toutes les trois à Pierre Garnier, graveur, qu'elles se rapportent, par leurs entourages ornementés, à une suite de gravures sur la vie de Jésus-Christ, citées par Papillon comme appartenant au burin de notre troyen.



La gravure ci-après est placée sur le frontispice de

la *grande Bible Renouvellée,* donnée par Pierre Garnier en 1736.



Le deuxième cahier débute par ce cantique, qui est encore, ainsi que nous l'avons dit, le travail de Françoise Paschal,

SUR L'AIR : *Les Bourgeois de Châtres, et ceux de Montlhery*, etc.

Monsieur sans vous déplaire
Puis-je avec liberté
Quelques questions vous faire
Sur la Nativité
De notre Rédempteur,
Qu'on nomme le Messie :
Notre Réparateur, Sauveur,
Lequel nous est donné, et né
De la Vierge Marie?

Vous le pouvez Bergere,
Vous me ferez plaisir
Je dois vous satisfaire,
J'en ai tout le loisir :
Je sçai un peu la loi,
J'ai lu la prophêtie,
Aux prophêtes pour moi je crois,
Mais bien mieux par la foi je vois
La promesse accomplie.

Suivent vingt-six strophes semblables à celles-ci, dans lesquelles *le rabin, qui sait un peu la loi,* explique *à Esther,* ignorante et incrédule, les prophéties, la naissance de Jésus et les autres mystères de la Religion.

La gravure du frontispice du troisième cahier nous manque, ainsi que celle du deuxième. Dans toutes les éditions, la troisième partie commence par le noël suivant :

Sur l'Air : *Pour avoir vû l'objet dont mon âme est ravie,* etc.

Tu ne sçais pas Silene, une grande nouvelle
Que je te veux apprendre à ton heureux retour:
Notre Messie est né pour le peuple fidelle,
Et c'est dans ces lieux d'Alentour.

Enfin donc, le Seigneur nous a fait cette grâce,
Le Sauveur est venu, mon cher ami Tyrcis,
Approche toi de moi, viens donc que je t'embrasse,
Est-il vrai comme tu le dis?

Il n'est rien de si vrai, et pour te satisfaire,
Nous pouvons si tu veux le voir dès aujourd'huy
Nous le trouverons seul, car il n'a que sa mère
Et Joseph son père avec lui.

Enfin, la quatrième partie porte, sur son titre, la gravure qui suit :



et commence par le noël latin *Conditor alme siderum,* sur lequel on fait la remarque suivante, c'est que dans les éditions des Oudot et de Pierre Garnier, le mot *noël* est répété seize fois à la fin de chaque strophe, et seulement huit fois dans les *Grandes Bibles* des derniers Garnier.

Jean Garnier a mis, sur le frontispice de ses *Grandes Bibles,* des gravures que nous n'avons plus.

Jean-Antoine a beaucoup varié les gravures de ses titres ; cependant il ne nous reste que celle-ci :



Elle se trouve sur le titre de la plus récente édition de *la Grande Bible renouvellée ou Noels nouveaux,* sur laquelle Jean-Antoine n'a plus inséré aucune permission.

Etienne Garnier s'est abstenu de placer des gravures sur les titres des *Bibles de Noëls* qu'il publia, d'ailleurs, en petit nombre.

Madame Garnier, veuve du dernier Garnier, a mis le boïs suivant sur le seul recueil de noëls en 64 pages qu'on connaisse d'elle, et qu'elle donna, en 1824, sous le titre déjà annoncé.



La Grande Bible renouvellée, etc.

à Troyes, chez fme Garnier. imp. lib. rue du Temple.

A la suite de cette nomenclature de noëls imprimés à Troyes, il est juste et convenable de parler d'un livre qui se présente à nous avec toutes les apparences d'un produit champenois. Il est intitulé :

Nouveaux Noels ou Cantiques spirituels sur les mystères de l'Incarnation et de la naissance du fils de Dieu, par Nicolas Pourvoyeur, Auteur Troyen.

A Troyes, chez Garnier le jeune (Etienne Garnier) *imprimeur lib. Rue du temple.* In-12 sans date.

Mais il contient une permission de 1737, signée : *Dievre,* et une approbation de 1734; une autre permission signée : Huez, et datée du 2 décembre 1734 ; enfin, deux approbations du 7 décembre 1734.

Malgré ce luxe d'approbations et de permissions, nous croyons fort que ces apparences sont trompeuses, et que ce *Pourvoyeur* est un pseudonyme sous lequel l'imprimeur s'est lui-même caché.

Quel qu'il soit, nous constatons que l'auteur, pour composer son recueil, ne s'est pas fait faute de puiser à pleines mains dans les *Bibles* de ses prédécesseurs.

On y trouve cependant deux noëls vraiment originaux; le premier, qui est le sixième du livre :

Cessons, MM. de chanter des calemberdaines;
Il est temps de renoncer aux chansons mondaines

n'a rien de très-attrayant. Il explique, comme le dit son titre, *les grands avantages de l'Incarnation du Verbe.*

L'autre noël (le 17e du recueil), sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie, etc.,* est bien plus étendu que le précédent. Il passe une revue de tous les corps de métiers que possède toute ville importante. Les représentants de

ces corps apportent alternativement leurs présents aux hôtes de la crèche de Bethléem.

Encore que dans la liste de tous les donateurs cités, il n'y en ait aucun de plus particulier à Troyes, Reims ou Orléans, on y reconnaît néanmoins que l'auteur, peut-être troyen, mais très-certainement champenois, n'a pas voulu restreindre son travail à une seule ville ; il a nagé entre deux eaux, et, pour se faire lire et chanter ailleurs, il a pris le parti de ne point s'en tenir exclusivement à la fabrique troyenne.

L'auteur a employé soixante-deux couplets pour faire défiler devant lui cinquante-quatre métiers divers ; nous ne le suivrons point en cette longue revue. Deux strophes suffiront pour donner une idée de sa façon d'écrire :

Deux imprimeurs et deux libraires,
Avec respect et gravité
Ont fait présent de deux Breviaires
Au nom de leur Communauté.

Les ciriers de belles Bougies,
Embrasés d'une sainte ardeur,
Offrirent à l'auteur de la vie,
Avec encens de bonne odeur.

Ces vers nous remettent en mémoire un volume manuscrit portant le titre suivant : *Noëls anciens et novveaux a l'vsage de Père Onezyme de Donchery, capucin,* dans lequel se trouve un curieux noël où l'on voit venir se prosterner tour à tour les ordres religieux de France.

Nourris comme gens de Cocagne
Chanoines Curez et prélats
Fourrez comme vrays chats d'Espagne
Y vinrent, mais à petits pas.

Vn Celestin de bonne mine
Vint adorer cet enfant Dieu
Mais ne voyant point de cuisine
Il délogea sans dire adieu.

Vn Cordelier pret à tout faire
Entonna forces chants joyeux
A ce bruit, l'âne vint a braire,
Ils s'accordèrent bien tous deux.

Pieds nuds auec son camarade
Vn Capucin vint de fort loin,
Le beuf voyant sa grande barbe
La voulut broutter pour du foin.

Mais ne nous laissons point entraîner à citer les trente-cinq couplets de ce noël facétieux, et puisque aussi bien nous ne devons parler que des noëls de l'imprimerie troyenne, *tant anciens que nouveaux,* arrivons enfin aux derniers qui nous restent à décrire ; c'est d'abord :

La Grande Bible Renouvellée de Noëls nouveaux.

A Troyes, chez A. P. F. André, imprimeur libraire et ft de papier, Gd Rue.

In-8o, sans date. Vers 1782, époque de l'installation de cette imprimerie.)

Adrien-Paul-François André, lui, le dernier venu de l'imprimerie de colportage, n'a rien trouvé de mieux à faire qu'à imiter en tout les Garnier, ses concurrents et prédécesseurs. C'est pourquoi il donna à ses *Bibles* le même format et la même division.

Néanmoins, il faut le dire à sa louange, et sans pouvoir affirmer qu'il en fut récompensé par une plus forte vente, il imprimait ses livres sur de meilleur papier que ne l'avaient fait les Garnier du temps passé, et même les imprimeurs ses contemporains.

C'est le cas de rendre encore justice à cet imprimeur en disant qu'il n'a pas changé un iota à ses modèles. En ouvrant sa *Bible,* on y retrouve les noëls de Françoise Paschal, puis quelques autres — les mêmes qu'y avait ajoutés P. Garnier — sans doute afin de grossir le volume.

Parmi ces derniers, nous avons choisi les deux noëls suivants, pour en présenter à nos lecteurs les paroles et la musique.



..Joseph est bien ma- ri..



-é, Joseph est bien ma-ri - é, A la



fil-le de Jes - sé, A la fil - le de Jes-



-sé C'était chose bien nou-velle Que d'ê-



-tre mère et pu-cel-le Dieu y a bien o - pé-



-ré Jo-seph est bien ma - ri - é.

Et quand ce vint au premier *bis.*
Que Dieu nous voulut sauver *bis.*
Il fit en terre descendre,
Son cher fils Jesus pour prendre
En Marie humanité :
Joseph est bien marié.

Quand Joseph eut apperçu, *bis*,
Que Marie avoit conçu, *bis*.
Il lui dit ma douce amie
Certes digne ne suis mie,
D'être à vous apparié :
Joseph est bien marié.

Mais Gabriël lui a dit,
Joseph tu es en crédit,
Car ton épouse Marie
Est grosse du fruit de vie
Par prophètes publié :
Joseph est bien marié.

Change donc ton pensemant
Et l'approches hardiment;
Car par divine puissance
Tu es durant son enfance
A le servir dédié ;
Joseph est bien marié.

A Noel sur la minuit,
La Vierge enfanta son fruit,
Sans lit, traversin ni couché
De ce lieu elle ne bouge,
Où son âne étoit lié :
Joseph est bien marié.

. . . .

Françoise Paschal aurait fait parler ses bergers d'une manière plus polie, et les Carmélites de Troyes n'eussent point laissé passer de ces gros mots, que la pruderie anglaise repousse encore de son vocabulaire.

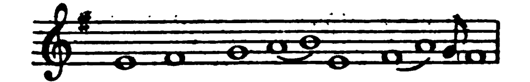
Sans doute Joseph est bien marié! qui le conteste? Eh! mon Dieu, ce sont tous ces bergers-chanteurs des siècles passés! Ils ne se faisaient faute d'en agir ainsi à l'égard de l'époux de Marie, et lui jetaient sans cesse à la face, comme une tache matrimoniale, sa position à l'égard de la mère du Christ (1).

(1) L'auteur du mystère déjà cité, fait ainsi parler Joseph :

Joseph.

Je nauoye point aperceu :
Du grand cas que ie voy en vous
Comment Marie mon cueur doulz
Vostre ventre est fort engrossy
Je ne puis entendre cecy
Vous montrez vous ainsi par fainte
Ou se de faict estes enceinte
Depuis que depart faict auez
Comment Marie vous scauez
Depuis que ie vous espousay
Oncques ie ne vous atouchay :
Ains de commune volunte
Auons voue virginite
A quoy ie ne vueil contredire
Parquoy vous ne pouez pas dire
Si aucun fruyt en vous sengendre
Quil n'est pas venu de mon gendre :
Car ce seroit abusion
La plus humble la plus scauant
Qui soit en ce monde viuant
Vous estes enceincte tout oultre :
Cler est : vostre ventre le monstre
Quel grand mal vous est survenu
Au moins si vous est mal venu
Excusez vous pour vostre honeur.

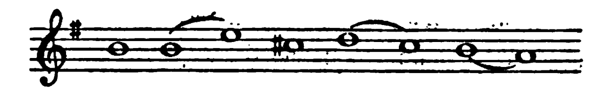
Le deuxième noël qui suit n'ayant rien de remarquable dans son texte, nous en donnerons seulement la musique, qui nous paraît posséder un caractère d'ancienneté bien tranché.



Du L'vant au couchant du Soleil



Chantons pour Christ en notre acquit



Le-quel par un cas



nom - pa-reil



De Ma-rie la Vier - ge naquit.

Tout compte fait, un seul livret nous reste à mentionner, il est intitulé :

Noëls Nouveaux sur le chant de plusieurs Hymnes et Cantiques.

A Troyes, chez A. P. F. André, imprimeur libraire et fabricant de papiers. In-12 sans date. permission de 1728.

Ce livret est composé de quinze noëls, qui, soit par hasard, soit par choix, sont pris parmi les plus connus des différentes *Bibles* que nous venons de passer en revue. On y remarque le long cantique suivant, tout empreint de sentiment chrétien et de couleur locale :

Noble fleur de la Vigne,
Qui porta le Raisin,
C'est la Vierge bénigne
Conjoincte au Roy Divin.
Très honorablement
Chantons de bon courage,
Les prophètes longtemps
Crièrent l'avant-garde :
Pour notre sauve-garde
Souffrit le chevalier
D'Enfer la grand Bataille
Il nous vint délivrer :
Noble fleur, etc.

Du viel Testament,
Adam le premier homme,
Nous mit à damnement
Par le mord de la pomme :
Mais le vrai fils de l'homme
Nous a tous rachetez,
Et a payez la somme
A quoi étions livrez ;
Noble fleur, etc.

Cependant, l'idée ne nous serait point venue de parler de ce dernier noël, plutôt que de tout autre, si Grosley, qui le cite dans ses *Mémoires sur les Troyens célèbres,* à l'article *Imprimeurs,* ne l'avait fait avec un peu d'ironie. Il insinue que l'auteur était champenois, ou peut-être même troyen.

Ce *météore poétique,* comme il l'appelle, l'avait si vivement frappé, qu'il écrit de mémoire, en son âge mûr, ce souvenir de ses jeunes années.

Malgré le souvenir qu'il a gardé du noël : *Noble fleur de la vigne,* et dont il nous parle en riant, Grosley a, suivant son habitude, passé légèrement sur cette affaire, et il ne nous a point dit le nom de l'auteur, ni le temps où il vivait. Tout porte à croire, cependant, que ce noël est un produit troyen du XVIIe siècle.

Dans le même livret se trouve un noël, bien évidemment cette fois, de fabrique troyenne. Mais la muse champenoise a fait défaut à l'auteur, ou plutôt elle l'a

très-mal inspiré en la circonstance. Ce morceau n'est, d'un bout à l'autre, qu'un plagiat, une copie servile de la fameuse pastourelle si connue : *les Bourgeois de Chartres*. Afin de mettre nos lecteurs à même de juger avec connaissance de cause du litige en question, nous mettons les deux pièces en présence avec la musique de l'une, qui se trouve ainsi naturellement celle de l'autre :



NOEL CHARTRAIN.

Les Bourgeois de Chartres,
Et de Montlhéry,
Menez tous grande joye
Cette journée icy:
Que nâsquit Jesus-Christ
De la vierge Marie,
Où le beuf et l'asnon, don, don,
Entre lesquels coucha, la la,
En vne bergerie.

Les anges ont chanté
Une belle chanson,
Aux Pasteurs et Bergers
De cette région,
Qui gardoient les moutons
Paissant la prairie,
Disant que le mignon, don, don,
Etoit né près de la, la la,
Jesus le fruit de vie.

Laissèrent leurs troupeaux
Paissant parmy les champs,
Prindrent leurs chalumeaux,
Vindrent dançant, chantant,
Et droit à Saint-Clément,
Menant ioyeuse vie,
Pour visiter l'Enfant si grand
Luy donnant des ioyaux si beaux,
Jesus les remercie.

Puis ceux de Sainct Germain,
Tous en procession,
Partirent bien matin,
Pour trouuer l'enfançon
Et oûyrent le son
Puis la douce harmonie
Que faisoient les pasteurs joyeux,
Lesquels n'étoient pas las, la la,
De mener bonne vie.

Les farceurs de Bruyères
N'estoient pas endormis,
Sortirent des tannières
Quasi tous étourdis,
Les rueurs de Boissy,
Passèrent la chaussée
Cuidant avoir oûi le bruict
Et aussi le débat, la la,
D'une très grosse armée.

Puis eussiez vû venir,
Tous ceux de *Saint-Yon*,

NOEL TROYEN.

Les Bourgeois de Troyes.
Ne soyez en souci,
Menez tous grande joie,
Cette journée ici,
Que nâquit Jesus-Christ
De la vierge Marie,
Où est le bœuf et l'anon, dondon,
Entre lesquels coucha, la la,
Jesus le fruit de vie.

Les Anges ont chanté
Une belle chanson,
Aux Pasteurs et Bergers
De cette région,
Qui gardoient leurs moutons
Paissant dans la prairie,
Disant que le mignon, don don,
Etoit né près de là, la la,
En une Bergerie.

Laissèrent leurs troupeaux
Paissant parmi les champs,
Prirent leurs chalumaux,
Et droit à *Saint Clement* (1)
Vinrent dansant, chantant,
Menant joyeuse vie,
Pour visiter l'Enfant si gent,
Lui donnant des joyaux si beaux,
Jesus les remercie.

Puis ceux de *Saint Martin*,
Tous en procession,
Partirent de grand matin
Pour trouver l'enfançon,
Ayant ouï le son
Et la douce harmonie
Que faisoient les pasteurs joyeux,
Lesquels n'étoient pas las, la la,
De mener bonne vie.

Les bons enfans de *Preize*
N'étoient pas endormis,
Sortirent de leurs tannières,
Quasi tous étourdis,
Ceux des *Trevois* aussi,
Passèrent la chaussée,
Croyant avoir ouï le bruit
Et aussi le débat, la la,
D'une grande compagnie.

Aussi n'ont pas failli
Ceux de *Saint Pantaléon*,

(1) Quartier inconnu à Troyes.

NOEL CHARTRAIN.

Et ceux de *Brétigny*,
Apportant du poisson,
Les barbeaux et gardons,
Anguilles et carpettes,
Etoient à bon marché croyez,
A cette journée là, la la,
Et aussi les perchettes.

Lors ceux de *Sainct-Clément*,
Firent bien leur deuoir,
De faire asseoir les gens,
Qui venoient voir le Roi,
Joseph les remercie,
Et aussi fait la mère
Les eussiez veu dancer, chanter,
Et mener grand soulas, la la,
En faisant tous grande chere.

Bas des Hymnes a ioüé
De son beau tabourin,
Car il étoit loüé
A ceux de *Sainct-Germain*,
La grand bouteille au vin
Ne fut pas oubliée,
Ratissant le rebec joüoit,
Car avec eux alla, la la,
Cette digne journée.

Lors un nommé *Corbon*
Faisoit du bon broüet
A la souppe à l'oignon
Cependant qu'on dançoit
Lapins et perdreaux,
Alloüettes rôsties,
Canards et cormorans frians,
Gillet-Badau porta, la la,
A Joseph et Marie.

Avec eux estoit
Un *pays d'Amont*,
Qui de luth résonnoit
De très belles chansons,
De *Chartres les Mignons*
Menoient grande rusterie;
Les Echevins menoient portoient
Trompettes et clairons, don don,
En belle compagnie.

Messire Jean Guyot (1),
Le vicaire d'Egly

NOEL TROYEN.

Ceux de *Jaillard* aussi
Apportant du poisson;
Les barbeaux et gardons,
Anguilles et carpettes
Etoient à bon marché, croyez,
En cette journée là, la la,
Et aussi les perchettes.

Aussi ceux de *Saint Jean*
Firent bien leur devoir,
De faire asseoir les gens,
Qui venoient voir le Roi;
Joseph se tint tout coi,
Si les regardait faire,
Les eussiez vu chanter, danser,
Et mener grand soulas, la la,
En faisant bonne chere.

Jean Garrois a joué
De son beau tambourin,
Car il étoit loué,
A ceux de *Saint Martin* :
La grande bouteille au vin
Ne fut pas oubliée;
Jean Rebelle de Rebec jouoit
Car avec eux alla, la la,
Cette heureuse journée.

Lors un nommé *Corbon*
Faisoit de bon brouet,
Trempoit son pain au pot,
Cependant qu'on dansoit :
Lapins et perdreaux,
Alouettes rôties
Canards et cormorans friands,
Pierrot Martau porta, la la,
A Joseph et Marie.

Puis avec eux étoit
Guillot de Culoison,
Qui du luth raisonnoit
Une très belle chanson;
De *Troyes les Mignons*
Menoient grande rusterie;
Les Echevins menoient portoient
Trompettes et clairons, don don,
En belle compagnie.

Messire *Jean Guiot,*
Curé de Saint Denis,

(1) Guyot était et est encore un nom très-répandu dans la Champagne.
Il y avait un ménestrel de ce nom à la cour du Roi de Navarre, à Troyes, au commencement du XIII[e] siècle; il y eut encore Guyot, de Provins, chansonnier satyrique, qui vivait dans le même temps.

NOEL CHARTRAIN.	NOEL TROYEN.
Apporta plein vn pot	Apporta plein un pot
Du vin de son logis	Du vin de son logis,
Messieurs les Escoliers,	Prêtres et Ecoliers
Toute icelle nuictée,	Toute cette nuitée,
Se sont pris à chanter de hat,	Se sont pris à danser, chanter
Vt re mi fa sol la, la la,	Vt re mi fa sol la, la la,
A gorge desployée.	A gorge déployée.
Puis il en vint trois autres,	Puis il en vint trois autres,
Lesquels n'estoient pas las,	Lesquels n'étaient pas las,
Qui dedans vne chausse	Qui dedans une chausse
Lui firent de l'Hypocras,	Faisoient de l'Hypocras,
Et Jesus étoit-là	Et Jesus étoit-là,
Qui les regardoit faire,	Qui les rrgardoit faire,
Le morveux le passa, coula,	Pastoureau le passa, coula,
En dressant en tasta, la la,	Fin étrange en tâta, la la,
Joseph en voulut boire.	Puis à tous en fit boire.
Se sont pris à dancer,	Se sont pris à danser
De si bonne façon,	De si bonne façon,
Et puis en ont fait boire	Et puis en ont fait boire
Au gentil Rattisson,	A *Messire Samson,*
Lequel le trouva bon,	Lequel le trouva bon
Comme il nous fit accroire,	Comme il nous fit accroire,
Puis demanda pardon très bon,	Puis demanda pardon si bon
Et les remercia, la la,	Et si remercia, la la.
Jésus aussi sa mere.	Jesus aussi sa mère.

On le voit, notre *auteur troyen,* non-seulement ne s'est pas mis en frais d'invention, mais il a cherché à vieillir son *œuvre,* en enregistrant à la fin du livret une permission de 1728, dans laquelle il est dit : que *eu égard à leur antiquité,* on autorise l'impression de ces noëls.

Le noël troyen dont il est question serait-il même de 1728, que cette date ne pourrait détruire la présomption de plagiat qu'on reproche à notre compatriote inconnu, puisque le noël chartrain apparaît pour la première fois dans une édition troyenne de 1684.

On va lire ci-après le titre et la condition d'un *Recueil de Cantiques pour l'Avent,* mis de côté jusqu'ici, et pour cause.

Ce volume ne sortant point de l'officine des fournisseurs ordinaires de la librairie de colportage, semble un

riche bourgeois fringant et parfumé, fourvoyé par hasard dans une réunion de gais paysans.

Ce petit recueil, peu connu, peu commun, rare même, n'a cependant point les qualités requises pour être admis au rang des *livres populaires*. Mais afin de terminer, aussi complètement que possible, la série des noëls troyens, et pour qu'on ne nous reproche aucune négligence à leur égard, nous accordons à celui-ci l'asile d'une page.

Il porte ce titre :

Cantiques nouveaux sur les O de l'Avent et sur la naissance de J.-C., tirés de l'Ecriture sainte.

A Troyes, chez la veuve L. G. Michelin, imprimeur du Roi, grande Rüe.

In-12 de 36 pages, sans date. A la fin : Permis d'imprimer, donné à Troyes, le 20 novembre 1753. Signé *Massey*.

Dans un avis au lecteur, l'auteur de ces cantiques s'exprime d'une façon assez crue à l'égard des vieux noëls : « Un deffaut assez commun qu'on remarque, » dit-il, dans les anciens noëls, c'est qu'on n'y fait point » assez connoître le mystère de la naissance de J.-C., » les avantages inestimables, les instructions qu'il ren- » ferme et le fruit qu'on en doit tirer suivant l'esprit de » l'Eglise. »

Je ne pardonnerais point à l'auteur des *Cantiques nouveaux*, qu'il fût troyen ou orléanais, sa dédaigneuse critique des anciens, si je ne découvrais dans son recueil un noël dont l'air (1), plus et mieux que les paroles, possède un entrain irrésistible, qui s'est conservé en faveur jusqu'à nos jours.

(1) Voyez : *Airs notés pour le Manuel du Saint-Rosaire*, nos 17 et 18.

Je veux parler de ce cantique sur lequel on a brodé tant de thèmes nouveaux et fait des variantes à l'infini :

Venez, divin Messie,
Changer nos jours infortunés;
Jesus source de vie,
Venez, venez, venez.

Luisez sur nous, Soleil levant,
De Justice, Soleil brillant,
De Lumière tout éclatant :
Venez, divin Messie, etc.

Avant de commencer la description d'un autre genre de cantiques populaires, et afin de clore la présente série d'une façon digne et convenable, j'aurais aimé, par exemple, signaler aux amateurs de noëls une *grande Bible* presque inconnue, ou tout au moins leur indiquer un ou plusieurs de ces noëls qu'on voit dans toutes les mains et que toutes les bouches redisent, de ceux qu'on a chantés dans sa jeunesse, et qu'on aime encore entendre dans l'âge mûr.

Dans cette idée, j'avais jeté les yeux sur le fameux noël devenu classique :

Silence Ciel, silence Terre,
Demeurez dans l'étonnement,
Le fils de Dieu se fait enfant,
Pour nous tirer de la misère,
Il naît pauvre aujourd'hui,
Tandis que toute la Terre,
Que toute la Terre est à lui,
Que toute la Terre est à lui.

L'air grave et majestueux sur lequel on chante ce cantique m'avait depuis long-temps frappé. J'espérais le trouver, en compagnie du précédent, dans quelque recueil des Garnier. De ce côté, mes recherches ont été vaines; aucune *Grande Bible* ne le recèle.

Je puis cependant en signaler l'existence dans un curieux livret, intitulé :

La Grande Bible de Noëls, vieux et nouveaux, avec plu-

sieurs Cantiques sur la Naissance de N. S. Jesus-Christ, composés par M. l'abbé Pellegrin.

A Bar-le-Duc, chez jean Richard Briflot fils, 1764. In-8o.

Il se peut que ce petit poème soit l'œuvre du fécond auteur dont on vient de lire le nom; mais comment démêler, dans le recueil lorrain, ce qui est véritablement dû à la plume de l'abbé Pellegrin, avec ce qu'on lui attribue assez légèrement? On y trouve côte à côte des noëls du XVIe siècle avec des pièces en patois lorrain, que l'abbé Pellegrin, qui était marseillais, et habitant Paris, n'a pas dû écrire.

Il y a encore, dans le même recueil, un *Noël nouveau de Verdun-sur-Meuse,* fait à l'instar et sur l'air : *Les Bourgeois de Chartres,* puis deux noëls sur les religieux et les religieuses (de Verdun) qui sont allés voir Jésus naissant. Tout cela est local, et n'a été écrit que par un poète du crû. Ce qui réduit considérablement la part d'auteur de l'abbé.

Mais Bar-le-Duc n'est point Troyes, et l'abbé Pellegrin n'est point des nôtres, puisqu'il a négligé la popularité dont l'imprimerie troyenne aurait doté ses noëls.



SAINT MARC.



Spécimen de Gravure dû au burin de PIERRE GARNIER, *Graveur troyen de la fin du* XVIIe *siècle.*



Cette deuxième partie est entièrement composée de cantiques et de *poésies,* qui ont eu leur temps de popularité et de vogue.

Mais la durée de cette vogue n'a pas été la même pour tous.

Les complaintes sur les miracles, sur les guérisons extraordinaires de l'époque du diacre Pâris, ou des convulsionnaires, n'eurent qu'une renommée relative et très-limitée.

Les sujets bibliques, tels que Joseph vendu par ses frères, la chasteté de Suzanne, Judith et Holopherne, sont restés les types du genre. Le Moyen-Age les vit naître, la Renaissance les rajeunit et les remit en honneur; à ce point que la vogue, pour eux, s'est maintenue presque jusqu'à nous.

Les pélerinages fameux de Saint-Jacques de Compostelle ou de Rome firent éclore, de siècle en siècle, des chants, dont quelques-uns, les derniers seulement, sont connus, mais dont les exemplaires imprimés sont rares.

Toutefois, il faut l'avouer, si les uns et les autres ont eu leur temps, ce temps est passé; et ces œuvres populaires sont désormais tombées dans le domaine de l'histoire.

Les gens qui vendaient les complaintes, et que l'on appelait *Revenants de Saint-Jacques*, les montreurs de châsses de sainte Reine ou de saint Hubert, sont des races aujourd'hui complètement disparues. Ces industriels de carrefour ont emporté avec eux la tradition des airs lamentables. Ils ont aussi emporté le secret de cette poésie barbare et bizarre, où, avec un sans-gêne remarquable, ils écorchaient toujours la rime et souvent la raison. Ils ont emporté la recette de leur façon de psalmodier avec des larmes dans la voix, la fameuse *lettre envoyée du Ciel de la part du bon Dieu.* L'original de cette lettre était, disaient-ils, écrit en lettres d'or; mais par contre, Dieu le Père y parlait un langage en désaccord avec des caractères d'un aussi haut goût, langage que n'auraient approuvé ni Vaugelas ni l'Académie.

C'est donc de ces productions singulières, originales et populaires de l'imprimerie troyenne d'un autre temps, qu'il va être question ici.

Déjà leurs feuilles légères, dispersées, emportées par tous les vents, ne se retrouvent plus. Les ayant à grand'-peine rassemblées, — dût-on m'accuser de faire mon livre avec les œuvres des autres, — je les soumets, ainsi qu'elles me sont venues, aux amateurs des productions de la muse foraine.

LES

CHANSONS DE SAINT JACQUES.

Le pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle commença dès le IXe siècle à prendre de l'importance. Les libéralités du roi Alphonse-le-Chaste contribuèrent beaucoup à l'embellissement de la capitale de la Galice, qui se groupa dès lors autour du sanctuaire vénéré où repose le corps du saint patron de l'Espagne.

Au XIIe siècle il se forma, sous le règne de Ferdinand II, un ordre de Saint-Jacques-de-l'Epée, dont la mission consistait à défendre les pélerins se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, contre les pillages des infidèles. Ces chevaliers-religieux bâtirent en Galice un hôpital spécialement destiné à recevoir les pélerins français.

L'inquisition, établie à Carcassonne vers le XIIIe siècle, en vue de sévir contre l'hérésie des Albigeois, condamnait à diverses pénitences les personnes qui avouaient leurs relations avec des ministres hérétiques, ou qui déclaraient avoir cru de bonne foi que ces ministres étaient des amis de la vraie religion.

Cette inquisition comptait le pélerinage à Compostelle au nombre des pénitences majeures. Elle l'infligeait surtout aux personnes entachées d'hérésie, qui rentraient d'elles-mêmes dans le giron de l'Eglise catholique. Les condamnés devaient porter pendant un temps fixé, et notamment durant l'accomplissement du pélerinage forcé, une croix en feutre jaune, ostensible et apparente sur les habits.

Parmi les personnages de distinction qui ne dédaignèrent point le pélerinage à Saint-Jacques, on cite, vers le milieu du XIVe siècle, Ulfon, prince de Néricie, marié à Brigitte, princesse de Suède, célèbre par sa sainteté et par ses *Révélations*. Ulfon tomba malade à Arras, au retour de son pélerinage, et se fit moine de Citeaux.

Le sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle ne reçut pas toujours des pélerins d'aussi noble race, et tous n'étaient pas animés d'une ferveur semblable.

Si l'on s'en rapporte à des mémoires de la fin du XVIe siècle, on voit que ce saint lieu servit quelquefois de prétexte pour commettre le vol et la fraude, et que de faux pélerins, qui n'étant jamais allés à Compostelle, paraissaient toujours en train d'en revenir. C'est de ceux-là, sans doute, qu'il est parlé dans le *iargon ov langage de l'Argot réformé*.

« Les Coqvillards sont les Pélerins de Saint Iacques,
» la plus grande part sont véritables et en viennent, mais
» il y en a aussy qui truchent sur le coquillard, et qui
» n'y furent jamais, et qu'il y a plus de dix ans qu'ils
» n'ont fait le pain bénit en leurs paroisses, et ne peu-
» vent trouver le chemin a retourner en leurs logis, ils
» ne fichent que floutière au grand Coësro. »

Je demanderais pardon pour cette citation argotique, si un autre livret troyen, très-curieux et peu commun,

n'était là pour appuyer mes dires : *L'istoire* (sic) *et le caractere de la malice et des fourberies de ceux qui courent le monde aux despens d'autruy.*

Ce livre consacre un chapitre à la description de toutes les variétés de fripons, voleurs, fourbes et mendiants que l'auteur a pu connaître en France et en Italie.

Les faux pélerins n'y sont point oubliés, et leurs fourberies sont mises à découvert.

De 1670 à 1690, il y eut parmi le peuple une étrange manie de pélerinages lointains. On vit quantité de gens quitter leurs parents, délaisser leurs femmes et leurs enfants; des domestiques voler leurs maîtres et des apprentis s'enfuir de chez leurs patrons, pour aller vagabonder en pays étranger sous le prétexte de faire le voyage de Saint-Jacques de Compostelle ou de Notre-Dame de Lorette.

Ces abus prirent une telle extension, qu'il ne fallut rien moins que deux déclarations, l'une de 1671, et l'autre de 1686, pour défendre les pélerinages sans permission du roi et des évêques diocésains. La dernière déclaration s'exprime ainsi :

« Tous ceux qui voudront aller en pélerinage à Saint- » Jacques en Galice, Notre-Dame de Lorette et autres » lieux saints, hors de notre royaume, seront tenus de » se présenter devant leur évêque, pour être par lui » examinez sur les motifs de leur voyage et de prendre » de luy une attestation par écrit, outre laquelle ils » retireront du lieutenant général du bailliage ou séné- » chaussée dans lesquels ils feront leur demeure, en- » semble des maires, échevins, jurats, consuls et syn- » dics des communautes, des certificats contenant leur » âge, qualités, etc. »

Ces entraves ne pouvaient arrêter le zèle des vrais pélerins, et le clergé ne s'opposa jamais à ces démons-

trations populaires, quand elles étaient convenablement motivées : aussi pensons-nous que, dans tous les temps, la ville de Troyes dut servir de point de ralliement aux pélerins, qu'ils s'y assemblaient en caravane, et qu'ils s'y fournissaient de *cantiques à chanter pendant le voyage*.

Ils pouvaient y trouver encore les ouvrages suivants :

La grande Guide des Chemins pour aller et venir partout le royaume de France...., augmenté du voyage de S. Jacques, de Rome, de Venise et Hiérusalem. Troyes, Nicolas Oudot, 1623.

Le fidele Condvctevr povr le voyage de France.... par le sieur Coulon. Troyes, Nicolas Oudot, 1654.

Le fidele Condvctevr pour le voyage d'Espagne, par le sievr Coulon, Nicolas Oudot, 1654.

Troyes offrait encore aux pélerins-voyageurs des ressources de plus d'un genre; car, dès le XVIe siècle, il y avait un hôtel leur servant d'asile. Courtalon nous apprend qu'on recevait anciennement dans l'hôpital Saint-Bernard les pélerins de Saint-Jacques et les passants étrangers, pour une nuit seulement. Que depuis (vers 1617), ils furent reçus à l'hôpital Saint-Nicolas aux mêmes conditions. Quant aux Michelots, ou pélerins du Mont Saint-Michel, ajoute le même auteur, il leur devait être donné aumône de pain, sans les laisser séjourner dans la ville, s'il n'y avait excuse valable et légitime.

Les pélerins pieux pouvaient, en passant à Troyes, commencer leurs dévotions à la cathédrale de la ville, puisque le trésor de cette église renferme une parcelle du corps de l'apôtre-martyr qu'ils allaient implorer en Espagne.

Cette précieuse relique est un bras de saint Jacques, rapporté de Constantinople à Troyes, suivant Desguerrois, vers l'an 1209.

Les *Manuels* imprimés au commencement du XVIe siècle, contiennent tous la bénédiction du sac et du bâton des pélerins, et l'on trouve dans les *Heures a l'usaige de Troyes,* un chapitre intitulé : *Le Testament du Pélerin.*

Enfin, l'imprimerie troyenne a fourni à ses nombreux clients plusieurs éditions d'un livret très-rare aujourd'hui. Quelques exemplaires seulement, de deux éditions différentes, sont venus jusqu'à nous.

Les cantiques ou complaintes qu'ils contiennent, sous le nom de *chansons,* sont certainement l'œuvre de pélerins inconnus ou de poètes populaires, plus remplis de foi que de science poétique. Ils racontent, comme on va le voir, dans une prose plus ou moins rimée, les accidents de leur voyage en Espagne.

Voici le titre de cette curieuse production :

Les chansons des Pelerins de S. Jacques.



S'imprime à Compostelle.

In-24. 10 petits bois, grossièrement gravés, se trouvent en tête de chaque *chanson*. A la fin est une approbation datée de Troyes le 7 août 1718, signée *Grosley*, *av.,* et une permission du 12 août, signée *Grand.*

— Les mêmes, avec cette différence dans la composition du titre : *sur l'imprimé à Compostel.*

Cette dernière édition se fait encore remarquer de la précédente par des gravures d'un faire plus barbare, si c'est possible ; et, à la fin, par une approbation seule, sans la permission.

Les chansons des pélerins de Saint-Jacques sont citées parmi les in-12 du catalogue des livres qui se vendaient chez la veuve Oudot, de Paris.

Ne serait-ce point sur le frontispice d'un volume de ce genre, que l'un des imprimeurs troyens a placé cette figure de saint Jacques, conservée parmi les bois gravés venus jusqu'à nous ?



On a peut-être remarqué, dans le volume précédent de nos *livres populaires*, la poésie plus que singulière à l'usage des chanteurs de carrefour du dernier siècle. On a vu comment ils célébraient les louanges de saint Hubert des Ardennes, et dans quel style ils rédigeaient leurs requêtes à saint Roch.

Par ce qui suit, le lecteur pourra juger si les complaintes adressées à saint Jacques de Compostelle sont d'un meilleur aloi.

Mais toutes les dissertations, commentaires et remarques qu'on pourrait faire sur les *chansons de saint Jacques*, n'équivaudraient pas au plus mince extrait, et ne donneraient point une idée exacte du style de ces chants populaires. Il les faut lire soi-même pour en savourer à l'aise la bizarrerie originale. C'est pourquoi nous les donnons intégralement ci-après :

LA GRANDE CHANSON DES PÉLERINS DE SAINT JACQUES.

Quand nous partimes de france en grand désir,
Nous avons quitté Père et Mère, tristes et marris;
Au cœur avions si grand désir
D'aller à saint Jacques,
Avons quitté tous nos plaisirs,
Pour faire ce saint voyage ;
Nous prions la Vierge Marie, son fils Jesus.

Qu'il lui plaise de nous donner sa sainte grace;
Qu'en paradis nous puissions voir
Dieu et monsieur saint Jacques.
Quand nous fûmes en la Saintonge,
Hélas! mon Dieu,
Nous ne trouvâmes point d'Eglises,
Pour prier Dieu ;
Les Huguenots les ont rompues par leur malice,
C'est en dépit de Jésus-Christ,
Et la Vierge Marie.
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes au port de Blaye près de Bordeaux,
Nous entrâmes dedans la barque, pour passer l'eau ;
Il y a bien sept lieues par eau,
Bonnes me semble,
Marinier, passe promptement
De peur de la tourmente :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes dedans les Landes,
Bien étonnés,
Nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambes,
De tous côtés,
Compagnons, nous faut cheminer
En grandes journées,
Pour nous tirer de ce pays:
De si grandes rosées;
Nous vous prions, etc.

Quand nous fûmes à Bayonne,
Loing du pays,
Changer nous fallut nos couronnes (1)
Et Fleurs-de-Lys;
C'étoit pour passer le pays
De la Biscaye,
C'est un pays rude à passer,
Qui n'entend de langage :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à sainte Marie,
Hélas! mon Dieu,
Je regrettois la noble france
De tout mon cœur;
Et j'avois un si grand désir
D'être auprès d'elle
Aussi de tous mes grands amis
Dont je suis en mal-aise :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à la montagne
Saint Adrien;
Au cœur me vint une pensée
De mes parents;
Et quand ce vint au départir
De cette ville,
Sans dire adieu à nos amis,
Fîmes à notre guise :
Nous prions, etc.

Entre Peuple et victoire
Fûmes joyeux
De voir sortir des montagnes
Si grande odeur,
De voir le romarin fleurir,
Thim et lavande,
Rendîmes grâce à Jesus-Christ,
Lui chantâmes louanges :
Nous prions, etc.

Quand nous fumes à saint Dominique,
Hélas! mon Dieu,
Nous entrâmes dedans l'Eglise,
Pour prier Dieu :

(1) Ou écu couronné du poids de deux deniers quatorze grains, valant quatre livres 13 sols.

Le miracle du pélerin,
Par notre adresse ;
Avons oui le coq chanter,
Dont nous fûmes bien aise :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à Burges en Espagne
Hélas! mon Dieu,
Nous entrames dedans l'Eglise
Pour prier Dieu
Les Augustins nous ont montré
Un grand miracle,
De voir le crucifix suer (1),
C'est chose véritable :
Nous prions, etc.

Quand nous fumes dedans la ville,
Nommée Léon,
Nous chantâmes tous ensemble
Cette chanson ;
Les dames sortoient des maisons
En abondance,
Pour voir chanter les pélerins,
Les enfants de la france :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes hors de la ville,
Près de saint Marc,
Nous nous assîmes tous ensemble
Près d'une Croix,
Il y a un chemin à droite
Et l'autre à gauche,
L'un mene à saint Salvateur,
L'autre à monsieur saint Jacques :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes au Mont-Etuves,
Avions grand froid,
Resentîmes si grande froidure,
Que j'en tremblois ;
A saint Salvateur sommes allés,
Par notre adresse,
Les Reliques nous ont montré,
Dont nous portons la lettre :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes au pont qui tremble,
Bien étonnés,
De nous voir entre deux Montagnes,
Si oppressés,
D'ouïr les ondes de la mer
En grande tourmente,

(1) La tradition rapporte que ce crucifix est l'œuvre de Nicomède. Cinquante lampes brûlent nuit et jour dans la chapelle où les Religieux Augustins conservent cette précieuse relique.
(*Le fidèle conducteur en Espagne*).

Compagnons, nous faut cheminer
Sans faire demeurance :
Nous prions, etc.
Quand nous fûmes dans la Galice,
A Rivedieu,
On vouloit nous mettre aux Gallères,
Jeunes et vieux ;
Mais nous nous sommes défendus
De notre langue,
Avions dit qu'étions Espagnols,
Et nous sommes de France :
Nous prions, etc.
Quand nous fûmes à Mon-Joie,
Fûmes joyeux
De voir une si belle Eglise,
En ce saint lieu,
Au glorieux ami de Dieu,
Monsieur saint Jacques
Qui nous a toujours préservés
Durant ce saint voyage :
Nous prions, etc.
Quand nous fûmes à saint Jacques
Grace à Dieu,
Nous entrâmes dedans l'Eglise
Pour prier Dieu,
Aussi ce glorieux Martyr,
Monsieur saint Jacques,
Qu'au pays puissions retourner,
Et faire un bon voyage :
Nous prions, etc.

AUTRE CHANSON DES PÉLERINS DE S. JACQUES.

Quand nous partimes pour aller à saint Jacques,
Pour faire pénitence,
Confessés avons nos péchés
Avant que de partir de France,
De nos Curés primes licence,
Nous ont de sortir du lieu,
Nous ont donné pour pénitence,
Un chapelet pour prier Dieu :
Prions Jesus-Christ par sa grace
Que nous puissions voir face a face
La Vierge et S. Jacques le grand.
En Dieu nous sommes confiés ;
Lui présentant d'un cœur très humble,
Nos amis pour les conserver :
De nos cœurs faisant ouverture
Mettant nos corps à l'avanture
Portant la Croix de Jesus devant,
Sur son Bourdon chacun s'apuie,
Disant adieu d'un cœur dolent :
Prions Jesus, etc.

Nous nous mîmes à cheminer
Droit à Paris pour nous rendre :
C'est pour la Saintonge passer,
Prions Jesus qu'il nous défende
Des ennemis par sa puissance,
Ceux qui voudroient par hérésie,
Empêcher nos bons désirs :
Prions Jesus, etc.

A Lusignan avons passé,
De Saintes à Pont, puis à Blaye,
Là où nous faut embarquer :
Pourvu que nous ayons monnoie,
Puis à Bordeaux la claire voie,
Aux Jésuites sommes allés,
Qui nous ont donné grand'joie,
Pain et vin pour notre souper :
Prions Jesus, etc.

Mais nous fûmes bien étonnés
Quand nous fûmes dedans les Landes,
Tous mes compagnons et moi,
De nous voir l'eau jusqu'à mi-jambes,
Mes compagnons, que l'on s'avance,
Et prions Dieu dévotement,
En lui mettons notre espérance,
Et en saint Jacques le grand :
Prions Jesus, etc.

Changer falut nos gros blancs,
Quand nous fûmes dans Bayonne,
Nos quarts d'écus qu'on nomme Francs,
Avec notre monnoie en somme,
Semblablement notre Couronne,
C'est pour la Biscaye passer,
Où il y a d'étrange monde,
On ne les entend pas parler :
Prions Jesus, etc.

Quand nous fûmes à saint Jean de Luz
Les biens de Dieu en abondance ;
Car ce sont gens de Dieu élus,
Des charités ont souvenance,
Donnant aux pauvres chevance ;
Et de leurs biens en abondance,
Disant : Vous aurez souvenance,
Dieu vous conduise à sauvement :
Prions Jesus, etc.

Mais nous fûmes bien étonnés,
Quand nous fûmes à sainte Marie,
Là tous mes compagnons et moi
Dîmes adieu à la France jolie,
En pleurant nous nous mîmes à dire :
Adieu les nobles Fleurs-de-Lys,
En Espagne nous faut suivre ;
C'est un etrange pays ;
Prions Jesus, etc.

Nous avons cheminé long-temps
Dans les montagnes de Biscaye,
Cheminant toujours rudement
Par les pays en droites voie,
Jusqu'au Mont saint Adrien :
Prions Jesus, etc.

Nous fûmes grandement joyeux,
Entre Peuple et Victoire
De voir fleurir le Cicador,
Et égrener la lavande,
Et tant de Romarin qui branche
D'où sortoit si grande odeur,
Nous chantâmes tous ensemble
Pour en louer le Créateur :
Prions Jesus, etc.

Ah! que nous fûmes joyeux
Quand nous fûmes à saint Dominique,
En entendant le coq chanter,
Et aussi la blanche Geline;
Nous sommes allés vers la Justice,
Où resta trente-six jours l'enfant,
Que son pere trouva en vie,
De saint Jacques en revenant!
Prions Jesus, etc.

Quand à Burges fûmes arrivés,
De grande dévotion portés,
Avons été à l'Eglise,
Priant Notre Sauveur très digne,
Le suppliant qu'il nous conduise,
Et par voie nous préserve :
Nous avons vu un grand miracle,
Le crucifix suer :
Prions Jesus, etc.

Quand nous fûmes dedans Léon
De la vieille Castille,
Nous chantâmes cette Chanson,
Au beau milieu de la ville,
Les hommes, femmes et filles
De toutes parts nous suivoient,
Pour entendre la mélodie
De ces bons Pélerins François :
Prions Jesus, etc.

Jamais nous n'eûmes si grand froid
Que quand nous fûmes au Mont-d'Etuves,
Etions transis jusques au cœur,
Ne voyant Soleil ni Lune
Le vent, la pluie nous importune,
Mon Dieu, le vrai Médiateur,
Nous a délivrés de la pluie
Jusques dans saint Salvateur ;
Prions Jesus, etc.

Quand nous fûmes à saint Salvateur,
Avons vû les saintes Reliques;

Qui sont si précieuses et dignes,
On les montre a tous les passans!
Nous en portons les écrits
Pour contenter les mécroyans :
Prions Jésus, etc.

Là nous fûmes bien étonnés,
Quand nous fûmes au Pont qui tremble,
Tous mes Compagnons et moi,
De nous voir entre deux Montagnes,
De voir la mer en grande tourmente,
Sans faire longue demeurance;
Compagnons, nous faut cheminer,
C'est pour à saint Jacques aller :
Prions Jesus, etc.

Hélas! que nous fûmes joyeux
Quand nous fûmes à Monjoye,
Tous mes compagnons et moi,
De voir ce lieu tant désiré,
C'étoit de voir la sainte Eglise;
Où rendîmes graces à Dieu,
A la Vierge et à saint Jacques,
D'être arrivés en ce saint lieu :
Prions Jésus, etc.

Dieu bénisse ceux qui font du bien aux pauvres Pélerins.

CHANSON DU DEVOIR DES PÉLERINS

SUR L'AIR : *Or sus, peuple de France.*

Pour à Dieu satisfaire
Des maux que j'ai commis,
Je désire vœu faire,
Malgré mes ennemis,
A saint Jacques l'Apôtre,
En Galice honoré,
Où le Seigneur Dieu nôtre,
En lui est adoré.

Implorons la hautesse
De Dieu souverain Roi;
Je tiendrai ma promesse,
Ainsi comme je crois;
D'une ame vertueuse
Je m'en vais pour le mieux,
Et qu'enfin bienheureuse,
J'aie un retour joyeux.

Avant que je m'en aille
Il faut penser à moi;
Je romprai la muraille,
Qui me retient en moi,
C'est le temps de l'offense;
Où je suis renfermé,
Tant que par pénitence,
Sois en bien confirmé.

Des choses nécessaires
  Il faut être garni,
A l'exemple des Peres
  N'être pas défourni
De Bourdon, de Mallette,
  Aussi d'un grand chapeau,
Et contre la tempête
  Avoit un bon manteau.

Je défendrai ma vie,
  Etant ainsi armé,
De la cruelle envie,
  Du serpent animé,
Qui toujours en embûche,
  Est pour nous decevoir,
Nonobstant son astuce,
  Je ferai mon devoir.

Ruminant du voyage,
  Ce qu'il contient en soi,
J'aurai en ce passage
  L'ame de vive foi,
Le bâton d'espérance,
  Ferré de charité,
Revêtu de constance,
  D'amour et chasteté.

D'achever l'entreprise
  J'ai le cœur désireux,
Quand j'aurai la voie prise,
  Je fermerai les yeux
Du voile de prudence,
  Afin de ne voir plus
Du monde l'insolence,
  L'erreur et les abus.

J'avois perdu mon Maître,
  Mais je l'ai recouvert :
Avec lui je veux être,
  Parce qu'il m'a couvert;
Du manteau de bonnes œuvres,
  Me donnant ses trésors,
Que je porte à toutes heures,
  Tant dedans que dehors.

J'ai la Bourse et Mallette,
  Où ils sont renfermés,
Et toutes choses honnêtes :
  Parfois sont employées,
D'eau de vive fontaine,
  Pour me soulager,
Ma Callebasse est pleine,
  Me souvenant du danger.

Allons par compagnie.
  A saint Jacques le grand,
Quant à moi j'ai envie
  De passer plus avant:

Plusieurs pélerinages
 Faisoient nos peres vieux,
Et de ses saints voyages
 Etoient fort désireux.

Aucuns poussés de zèle,
 Alloient à Montferat
Pour y voir la Pucelle
 Qu'au peuple servira :
Qui va en cette place,
 Ores soit-il pécheur,
Toujours il trouve grace
 Envers notre Seigneur.

Oui, de cœur et pensée,
 De ce lieu serviteur,
J'ai la voie passée,
 Pour à saint Salvateur
Aller voir les reliques
 De ce célèbre lieu,
Des Corps Saints et pudiques
 Amis de notre Dieu.

N'appréhendons la peine,
 Ni le labeur aussi,
Car ce n'est chose vaine,
 De travailler ainsi;
Si vous désirez vivre
 Au ciel heureusement,
Les peines il faut poursuivre
 De votre sauvement.

De volonté bien sainte
 Il faut servir à Dieu,
Sans aucune contrainte,
 De ce terrestre lieu,
Delaissant Pere et Mere,
 Et parens et amis,
Pour mériter la gloire,
 Ainsi qu'il est promis.

D'une ame libre et sainte,
 Renoncez aux plaisirs
Que vous preniez en France,
 Or vous aurez loisir,
Cheminant en Espagne,
 Bien que maintes Montagnes
Il vous faudra monter.

En ces tristes demeures,
 Vous n'aurez pas souvent
Pain et vin à vos heures,
 Quand n'aurez pas de l'argent,
De coucher sur la dure,
 Ne vous ennuyez pas,
Quoique déjà vous dure,
 Même jusqu'au trépas.

Pensez je vous supplie,
 De quel contentement

On a l'ame ravie,
Quand bien et saintement,
L'on peut à Compostelle,
Ses faits purifier,
Et dans l'Eglise belle,
Son cœur sacrifier.

De coutume ancienne,
On y prend la portion,
Mangeant le pain des Anges,
Par grande dévotion,
Qui descendit du Ciel
Pour notre salvation,
Rendant mille louanges
Au grand Roi immortel.

Puis après une chose,
Qui ne veut séjourner,
Un chacun se dispose,
A vouloir retourner;
Lettres de témoignage (1)
Et d'attestation,
Qu'on prend en ce voyage,
Pour la confession.

Qui fait ce saint voyage
Peut beaucoup mériter;
Mais si d'esprit volage
Il s'en vouloit vanter,
Ne lui prête l'oreille,
Corrigeant doucement
Soit qu'il veuille ou ne veuille,
Son cœur très-promptement.

S'il vouloit par audace,
A tous les préférer,
Faut qu'il entende et sache
Cela se référer
A Dieu première cause,
Auteur de notre bien,
Et que l'orgueil nous cause,
Nos faits ne valoir rien.

(1) L'un de nos exemplaires porte sur la couverture un certificat délivré à un nommé Jean Morel, attestant que ce pélerin s'est confessé et a reçu la Communion à Saint Jacques de Compostelle, le 16 avril 1617.

Voici la teneur de ce certificat :

D. F. Ferdinandus de Vera, Dei et Apostolicæ sedis gratia, Episcopus Bugiensis, Regiusque Consiliarius, Cardinalis Maior, atque Pœnitentiarius almæ Ecclesiæ Compostellanæ, Salutem in Domino sempiternam. Cum itaque sicut accepimus deuotus in Christo JOANNES MOREL GALLUS peregrinus, confessus, et absolutus fuit : atque Dominicum corpus in prædicta Ecclesia recepit, in eiusdem rei testimonium has nostras præsentes literas, nomine et signo nostris solitis, et consuetis, roboratas, et munitas eidem concessimus. Datis Compostellæ, anno 1617 die vero 16 Mensis Aprilis.

EPISCOPUS BUGIENSIS CARD[lis]. MAIOR COMP.

Prions Dieu par sa grace
Nos prières ouir;
Là sus au ciel nous fasse
Après la mort jouir
De sa vision sainte.
Et que par son amour
Vivions selon sa crainte,
Jusques au dernier jour.



HISTOIRE ARRIVÉE A DEUX PÉLERINS.

SUR LE CHANT : *De la Boisle.*

Au nom du Seigneur souverain,
Secourez ces deux Pélerins,
L'entreprise et le bon voyage,
Ayant fait vœu dévotement,
D'aller à saint Jacques le grand,
Se sont montrés prudens et sages.

Ces chers Pélerins François,
Tous deux se promirent la foi,
De vivre et mourir l'un pour l'autre,
Dans toute adversité,
Qu'il viendroit l'un à l'autre
En leur nécessité.

Quand ils furent sur le chemin,
L'entretien de ses Pélerins,
Etoit de paroles très-saintes,
Des vies des Saints par amour;
Ils s'entretenoient chaque jour,
Leurs ames à Dieu étant sans feinte.

L'un dit, qu'il avoit des parens
Sur le grand chemin passant,
Il supplia son camarade
De le suivre jusqu'au logis
De ses parents et amis,
Qu'il lui en feroit le semblable.

Le pauvre pélerin honteux,
N'ayant pas connoissance d'eux,
Fort humblement le remercie;
Son compagnon voyant cela,
Le conduit tout d'un même pas
Dans une Hôtellerie.

Incontinent qu'il fut arrivé,
Très-doucement il a posé
Son Bourdon derrière la porte
Puis il demanda à souper,
Et fut aussi-tôt se coucher,
Ainsi que l'histoire rapporte.

Il avoit quantité d'argent,
L'hôte du logis très-méchant,
Par une infâme perfidie,
Et sa femme étant avec lui,
Au pélerin, sur le minuit,
Méchamment ôtérent la vie.

Le lendemain de bon matin,
Son camarade, pour le certain,
Demande en l'hôtellerie,
Mon compagnon est-il parti,
L'hôte lui répond qu'oui,
Il est bien loin je certifie.

Mais il apperçut le Bourdon
Et le sac de son compagnon,
Pareillement une Gondole :
Le pélerin en grand souci,
Dit : Votre discours est frivole,
Et mon camarade est ici.

Pour en mieux savoir la raison,
Il a fait mettre en prison
Le maitre et la maitresse ;
La servante tout soudain
Le confessa à pur et à plein,
Ayant le cœur plein de tristesse.

Ils furent d'abord condamnés
D'être pendus et étranglés,
Ayant fait amende honorable,
La servante, pour le certain,
En sortit sans lui faire rien,
Du meurtre n'étant pas coupable.

Ce pélerin de Dieu aimé,
Son compagnon fit embaumer,
Et le fit mettre en bière,
Et le porta légerement
Jusqu'à saint Jacques le grand,
D'un amour très-particulier.

Etant à saint Jacques arrivés,
Tout doucement l'a posé,
Et fit célébrer une Messe :
En sortant de ce lieu sacré,
Un ombre le vint embrasser,
Avec grande amour et tendresse.

Une voix lui dit doucement,
Tu m'as retiré du tourment,
Mon camarade fidele,
Tu as fait le voyage pour moi,

Et je vais prier pour toi
Jesus dans la gloire éternelle.

Nous prions Dieu dévotement,
Et monsieur S. Jacques le grand,
Qu'un jour avec les Archanges,
Nous puissions chanter hautement
Et crier tous ensemblement
Vive Jesus, le Roi des Anges.

SUR UN GENTILHOMME QUI A FAIT LE VOYAGE DE SAINT JACQUES, ET S'EST RENDU CAPUCIN.

SUR LE CHANT : *Réveillez-vous, belle dormeuse.*

Puisque le monde je quitte,
Pour vivre au ciel heureusement,
Il faut que mon Jésus j'imite,
La Vierge et S. Jacques le Grand,

Vive Jesus, vive Marie,
Prions le Sauveur maintenant,
Qu'il nous fasse à tous la grace
D'aller à saint Jacques le grand.

J'aime Jesus, j'aime Marie,
J'aime ces agréables noms,
Et veux passer toute ma vie,
A leur faire mes Oraisons.

Je ne porterai d'autres armes
Sinon la Croix de mon Sauveur
Pour combattre à toutes allarmes
Le démon, ce malin trompeur.

Adieu mon pere, adieu ma mere
Adieu mes amis et parents,
Je vous quitte sans plus attendre
Je vais à saint Jacques le grand.

Adieu le bal, adieu la danse,
Adieu les festins et banquets,
Je vous quitte sans répugnance,
Pour servir Jesus à jamais.

J'ai un grand feu dedans mon amé,
De la part de mon doux Sauveur,
C'est le Saint Esprit qui m'enflamme,
Je le veux servir de bon cœur.

Je prierai la Vierge Marie,
Et Jesus-Christ son cher enfant,
Qu'il nous fasse à tous la grace
D'aller à saint Jacques le Grand.

Adieu le musc, adieu bel ambre,
Le fard et toutes les senteurs,
Je vous quitte sans plus attendre,
Pour servir Jesus mon sauveur.

Adieu Gentilshommes de chambre,
Tous mes laquais semblablement,
Je vous quitte sans plus attendre,
Je vais à saint Jacques le Grand.

Adieu les princes et les dames,
Adieu les bonneurs de la Cour,
Car je m'en vais sans plus attendre,
En un couvent finir mes jours.

Je donne toutes mes richesses
Aux pauvres tout présentement,
Afin qu'un jour avec liesse,
Nous ayons part au Firmament.

Nous prions la Vierge Marie,
Et Jésus-Christ son cher enfant,
Qu'il nous fasse à tous la grace
D'aller à saint Jacques le Grand.

On est dans ce pieux voyage
Delivré de tout accident,
Et c'est par ce pélerinage
Qu'on peut aller au Firmament.

AUTRE CHANSON DES PÉLERINS DE SAINT JACQUES.

SUR L'AIR : *Ma Calebasse est ma Compagne*, etc.

Quand nous partimes de France,
Nous dimes adieu à nos femmes,
Et à nos petits enfants,
A Dieu je les recommande,
Et à saint Jacques le Grand.
Nous prions la Vierge Marie,
Et son cher enfant,
Qu'il nous fasse la grace
De voir saint Jacques le Grand.

Quand il nous fallut partir,
Nous dimes adieu à nos amis,
Tant aux petits qu'aux grands;
A Dieu je les recommande,
Et à saint Jacques le Grand,
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes en la Saintonge,
Le meilleur pays du monde;
Mais il y a de méchantes gens,
Ils s'en vont sur les passages
Pour nous voler notre argent ;
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes dans les Landes,
Avions l'eau jusqu'à mi-jambes,
Moi et tous mes Compagnons,
Pour accomplir le voyage
De saint Jacques le Baron :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à Bayonne,
Changer fallut nos couronnes,
Nos écus et nos blancs,
C'est pour passer la Biscaye,
Où l'on n'entend point les gens;
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à Sainte Marie,
Adieu la France jolie,
Et les nobles Fleurs-de-lys,
Car je m'en vais en Espagne,
C'est un étrange pays :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à la montée
Saint Adrien est appellée,
Il y a un Hôpital fort plaisant,
Où les Pélerins qui y passent
Ont pain et vin pour leur argent :
Nous prions, etc.

Entre Peuple et Victoire,
Il me souvient de ma mere,
Et aussi de mes parents,
A Dieu je les recommande,
Et à saint Jacqnes le Grand :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à Saint Dominique,
Vîmes le Coq et la Geline,
La justice de l'Enfant,
Où tous les pélerins qui passent,
En ont le cœur fort dolent :
Nous prions, etc.

Quand nous partîmes de Léon;
Avec moi et mes Compagnons,
Trouvâmes deux chemins,
L'un à Saint Salvateur mene,
L'autre à Saint Jacques le Grand,
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes au Mont Etuve,
Qui est si froid et si rude,
Et fait plusieurs cœurs dolents,
Ont fait plusieurs femmes veuves,
Orphelins, petits enfants :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes au Pont qui tremble,
Nous étions bien vingt ou trente,
Tant François comme Allemans,
Nous nous disions l'un à l'autre,
Compagnons, marche devant ;
Nous prions, etc.

Marche devant, je t'en prie,
Compagnon, ne t'ébahis mie,
Si j'ai mué mon semblant,
En passant les Monts Etuves,
Et les bois qui sont dedans :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à Montjoie
Mon cœur tressaillit de joie
De voir saint Jacques le Grand,
Du vin de ma Callebasse,
Alors j'en ai pris d'autant :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à Monferrat,
Mon compagnon devint malade,
Dont j'eus le cœur très dolent
Du pain de ma malette,
J'en donnai du plus blanc,
J'allois le reconfortant ;
Nous prions, etc,

Quand nous fûmes à la Ravelle,
Mon compagnon fut mis en terre,
Dont j'en ai le cœur dolent,
J'ai cherché dans sa pochette,
Je n'y ai trouvé qu'un blanc,
C'est pour écrire une lettre
Pour écrire à ses parents :
Nous prions, etc.

Quand nous fûmes à s. Jacques,
Nous n'avions denier ni maille,
Ni moi ni mes Compagnons ;
Je vendis ma Callebasse,
Mon compagnon son Bourdon,
Pour avoir du fallotage
De s. Jacques le Baron :
Nous prions, etc.

Ma Callebasse, ma Compagne,
Mon Bourdon, mon Compagnon,
La Taverne m'y gouverne,
L'Hôpital c'est ma maison.

Il fallait être doué d'un certain courage et d'une grande constance à souffrir l'adversité, pour entreprendre des pélerinages à la fin du XVIe siècle et même au commencement du XVIIe, quand l'effervescence religieuse était portée à son comble. Aussi doit-on croire, d'après leurs relations, que nos pélerins-auteurs étaient amplement pourvus de ces qualités. Ils avaient, de plus, une foi vive et ardente qu'on ne niera pas, ceux qui chantaient en de pareils vers la gloire et les vertus de leur saint patron.

Mais dire que ces auteurs populaires ont eu le don de poésie, et qu'ils ont traduit leurs sentiments religieux

en des vers élégants ou harmonieux : c'est ce qu'il n'est pas possible d'admettre; tout le monde leur déniera ces mérites, et la simple lecture de leurs *chansons* suffit comme preuve.

Cependant les pélerins à Compostelle ne sont point les seuls bons catholiques et mauvais poètes dont l'imprimerie troyenne ait conservé les œuvres; voici un livret in-24, de 8 pages, qui nous arrive fort à propos pour faire le digne pendant du précédent. Il est sans titre, sans lieu ni date, et contient *un cantique du pelerin de S. Jacques à Rome* avec une oraison.

Ces pélerins à Saint-Jacques de Rome ont pourtant un mérite sur les précédents, c'est qu'ils ne laissent aucun doute sur le pays d'où ils sont et sur celui d'où ils partent; ils sont Bourguignons, cela est certain, tandis que l'on ignore encore si les *Revenants de Saint-Jacques de Compostelle* sont Champenois ou Normands.

Les pélerins à Saint-Jacques partent d'Auxerre, traversent Dijon, puis Chalon et Lyon. Ils parcourent enfin la route que tout voyageur doit inévitablement suivre pour aller par terre de la province de Bourgogne à Rome.

Mais si l'itinéraire de ce voyage à la ville sainte est bien tracé, on n'en peut dire autant du récit.

Les vers de ce cantique (si l'on peut appeler ainsi une prose plus que médiocre) sont imprimés à longues lignes dans l'original, et ce semblant de rimes étant peu ou mal ponctué, force notre typographe à donner sa copie telle qu'il la tient du vieil imprimeur troyen.

CANTIQUE DU PELERIN DE SAINT JACQUES A ROME.

AIR : *De saint Jacques.*

Quand nous partimes d'Auxerre Notre pays, avons dit un adieu sincerè A nos amis, Disant : c'est pour l'amour de Dieu qu'il s'est fait homme; allons visiter les saints lieux de Loretle et de Rome.

Priant que Dieu nous accompagne, nous fûmes droit à Dijon; nous vimes l'hopital Saint-Beaume, parfait et bon. Nous nous mimes étant à Châlons, dessus la Saône pour nous rendre droit à Lyon, pour y passer le Rhône.

Nous traversâmes la Savoie par Chambery, par Montméliant primes la voie, du Mont-Cenis; d'aller à Turin tout de bon; primes l'envie de traverser le Piémont pour voir Alexandrie.

Dessus le chemin de Tortonne en Milanais, la passade n'y est pas bonne pour les Français; il nous fallait à chaque pas, faire connaître que nous étions du Pays-Bas, en leur montrant nos lettres.

Etant à Milan, qu'on renomme, fûmes passer, afin d'y honorer saint Charles de Borromée; nous entrâmes dans le Milanais jusqu'à Plaisance; à Parmes nous allons tout droit pour nous rendre à Modène.

Etant à Boulogne-la-Grasse, l'on nous reçoit dedans l'hopital de saint Blaise et saint François, où tous les Pélerins et Pélerines vont voir le corps miraculeux de Ste Catherine.

Depuis Boulogne jusqu'à Lorette il y fait bon, pourvu qu'on ait dans sa pochette quelques testons. Les Italiens nous disent *En date en passe;* il faudrait bien de ces mots-là pour remplir nos besaces.

Delà nous prenons la carrière de Tolentin pour y faire notre prière aux Augustins; du bien-heureux St Nicolas, où il repose, beaucoup de Reliques avons vu et plusieurs autres choses.

Partant de cette sainte Eglise, nous sommes allés tout droit à Saint-François d'Assises pour l'honorer; la sainte chapelle nous avons vu, ou Dieu lui-même lui accorda ce grand pardon par sa bonté suprême.

Partant de Notre-Dame-des-Anges, nous en allons en chantant de Dieu les Louanges, à Monte-Fiascon; et nous avons vu partout choses précieuses, le corps entier on nous montra de sainte Claire glorieuse.

A Viterbe plusieurs choses, parfaitement l'on voit le corps de Ste Rose entièrement : nous supplions d'affection en son Eglise, quelle obtienne la rémission de nos fautes commises.

Vîmes les cachots dans la terre, et bien profonds, où saint Paul et saint Pierre furent en Prison; de là nous fûmes visiter la sainte colonne où Jésus-Christ fut flagellé pour les péchés des hommes.

La Confession est achevée; nous espérons; les sept Eglises l'on visite pour le pardon. Nous montâmes à deux genoux l'échelle sainte où notre Sauveur Jesus monta pour nous sans crainte.

Nous vimes dans St Paul ensuite le Crucifix qui parla a Ste Brigitte, sa bonne amie. L'on voit partout dans ces Lieux saints tant de reliques; ce qui rend content et joyeux les fidèles catholiques.

Avant que de partir de Rome, nous faut tâcher d'aller à la table du Pape pour y diner : avons été servis et traités par des Evêques; la médaille nous est donnée bénite du Saint-Père.

Les cantiques qui vont suivre sont propres à tous les états de la vie; ils n'ont jamais été, comme les précédents, spécialement consacrés à des confréries particulières : aussi ont-ils eu plus de vogue, plus de popularité, et les exemplaires de ces cantiques ayant, par cela

même, été tirés à plus grand nombre, sont aujourd'hui moins rares.

L'Histoire de Joseph mise en cantiques, sur l'air : *de la Samaritaine,* ou bien : *Jesus plein d'amour extrême,* etc.
Troyes, Pierre Garnier. Sans date.
In-12, de 12 ff. permission de 1705.

— La même, *Pierre Garnier,* permission de 1728.

— La même, *veuve Garnier,* permission de 1731.

— La même, *ve Pierre Garnier,* permission de 1738.

— La même, *J. A. Garnier,* approbation et permission de 1731.

— La même, *Me Ve Garnier,* sans date, vers 1810.

Telle est la liste des exemplaires que nous avons vus. Mais qui pourrait dire aujourd'hui le nombre des éditions de *l'Histoire de Joseph* livrées au public par les imprimeurs troyens?

Après avoir été joué en plusieurs journées pendant le XIVe et le XVe siècle, par quelque confrérie de la Passion, et imprimé, au commencement du XVIe siècle, sous le titre de la *Vendition de Joseph, à quarante personnages,* ce drame antique est venu jusqu'à nous avec sa simplicité d'action, presque tel qu'il était en ces temps de naïve croyance.

Le *Cantique de Joseph* n'a pas changé depuis deux cents ans qu'il est entré dans l'imprimerie troyenne. Le premier acte, ou la première journée, porte ce titre : *Joseph vendu;* le deuxième acte : *la chasteté de Joseph. Joseph élevé aux honneurs de l'Egypte* est le titre du troisième acte ; et enfin le quatrième : *Joseph reconnu de ses frères.*

Avec cet air ancien, avec cette allure franche et simple, *l'Histoire de Joseph* devait singulièrement charmer la lon-

gueur des veillées ou écreignes de villages, quand elle avait pour accompagnement obligé le rouet et le fuseau des villageoises assemblées.

Mais ce n'est pas un cantique vulgaire, dans lequel l'auteur raconte au lieu et place des personnages; ici l'action s'explique seule, et chacun des acteurs y parle à son tour, comme au théâtre. En voici un court spécimen :

JOSEPH *à ses frères.*

Permettez qu'avec franchise
    Je vous dise
Ce que j'ai vû cette nuit :
Ne condamnez pas mon songe
    De mensonge ;
Car c'est Dieu qui l'a produit.

SES FRÈRES.

Tu veux faire le Prophète,
    De ta tête,
Et tu nous rends plus jaloux ;
Tout ce que tu dis nous choque,
    Et provoque
Contre toi notre courroux.

Joseph continue de raconter le songe qu'il a eu. A ce récit, Jacob lui-même croit son autorité de père compromise; il répond fièrement :

Tu crois donc que chaque frère,
    Père et mère,
Te doivent un jour adorer?
Chasse loin ta propre estime,
    Comme un crime,
C'est à toi de m'honorer.

JOSEPH.

De bon cœur, mon très-cher Père,
    Je révère
Tout ce qui dépend de vous,
Vous serez toujours le maître,
    Je veux être
L'humble serviteur de tous.

Jacob alors ordonne à son fils Joseph d'aller voir en

quel état sont les troupeaux dont la garde est confiée à ses autres enfants.

Joseph part, et va remplir la commission que lui a donnée son père, sans craindre les dangers de la route. Un pasteur le prévient même qu'il peut rencontrer des bêtes féroces, ou s'égarer en des contrées inconnues. Mais le fils de Jacob marche plein de confiance en la Providence. Il trouve enfin ses frères au *Quartier de Dolhain*, lesquels, en l'apercevant, s'écrient :

Voici celui qui nous fâche
Sans relâche,
Il nous le faut terrasser :
Punissons ses rêveries,
Ses folies
En feignant de l'embrasser.

RUBEN.

Oseriez-vous vous défaire
D'un tel frère,
Sans épargner votre chair?
Je n'y saurois condescendre
Ni me rendre
Cet innocent m'est trop cher.

Malgré cet avis, les enfants de Jacob descendent Joseph dans une citerne, puis l'en retirent pour le vendre à un Ismaélite de passage. Ruben seul jette des lamentations sur la perte de son frère dont il ignore la vendition.

Cet acte ou journée se termine ici ; mais que dire encore après ces prolégomènes qui donnent une idée exacte et suffisante de la qualité de ce poëme biblique. Il n'est pas utile, pensai-je, d'allonger les citations ; car les amateurs de poésies populaires possèdent, ou voudront posséder *l'Histoire de Joseph*, les indifférents n'ont rien à y voir, et me croiront sur parole. Toutefois, il faut dire, pour les premiers, que les imprimeurs troyens donnèrent encore le même ouvrage sous le titre suivant :

L'Histoire de Joseph mise en musique, sur l'air : *de la Samaritaine,* ou bien : *Jesus plein d'amour, etc.*

Troyes, Pierre Garnier.

In-12 de 24 pages, sans date; approbation de 1731.

— La même, *chez Jean-Antoine Garnier.* Même approbation.

Notons ceci pour les personnes qui voudront acquérir *l'Histoire de Joseph :* c'est qu'elle n'est pas plus difficile à trouver *en musique* qu'*en cantique.*

Depuis les premières années du XVIIIe siècle, les imprimeurs de Troyes, Pierre Garnier plus que tous les autres, et après lui ses fils et ses petits-fils, ne cessèrent de publier une foule de *Cantiques spirituels,* en cahiers de format in-12, sans titre et avec titre, chiffrés et non chiffrés.

Quelques-uns de ces cahiers ont sans doute échappé aux collectionneurs-bibliophiles; mais il en est resté un grand nombre. Ce sont ces derniers que nous allons passer en revue.

Nouveau Recueil des plus beaux Cantiques spirituels, sur les plus beaux airs de l'opera.

A Troyes, chez Jean Oudot, imp. lib. rüe du Temple.

In-12 de 24 pages, sans date.

— Le même, *chez la veuve de Jean Oudot.*

In-12, sans date.

Ce petit livret contient trois poëmes :

1o *Le Cantique de Judith;* 2o *Cantique nouveau sur la vie de Suzanne ;* 3o *Dialogue entre l'Ange et la Madeleine, à la Résurrection de N. Seigneur.*

Le *Cantique de Judith* est composé de dialogues, mais

non divisé en journées, comme le *Cantique de Joseph.* Il est d'une facture. plus moderne. On sent que ce n'est point le produit d'un poète primesautier du Moyen-Age, et qu'un arrangeur, ou peut-être même plusieurs arrangeurs successifs, ont travaillé à sa transformation.

Quoi qu'il en soit, et tel qu'il est, ce poème dramatique plaît singulièrement à la lecture. En voici la substance :

CANTIQUE DE JUDITH.

SUR L'AIR : *Des ennuyeux,* ou bien du *Confiteor.*

HOLOPHERNE.

Qui est ce peuple, plein d'orgueil,
Qui se prépare à se deffendre ?
Je m'en vais le mettre au cercueil,
S'il ne se dispose à se rendre,
Quel est son Dieu ! quelle est sa loi,
Pour ne point céder à mon Roi ?

ACHIOR.

Ce peuple adore un Dieu puissant,
Qui fit de rien tout ce grand monde,
Un seul d'entre eux en défait cent,
Lorsque la grâce le seconde :
Ils sont gens pour vous renverser,
Si vous tentez de les forcer.

Holopherne, courroucé de rencontrer un contradicteur au lieu d'un flatteur, le renvoie en le menaçant de sa colère.

Je jure qu'avec tes Hébreux,
Tu souffriras des maux affreux.

Achior, ainsi renvoyé, jette des lamentations sur le sort du peuple hébreu. Judith adresse à Dieu une prière en faveur de ses compatriotes, puis elle forme son plan d'attaque contre Holopherne.

Servante apporte mes bouquets,
Mes parfums, mes pendans d'oreilles,
Mes beaux habits, mes affiquets,
Je me veux parer à merveilles,
Le Seigneur scait que j'ai pour but,
De tout son peuple le salut.

Mets dans un sac tous nos besoins,
Pour vivre au camp une semaine,
Laissons à Dieu nos autres soins,
Allons où son esprit nous mène :
Quand on ne cherche rien que lui,
On l'a pour guide et pour appui.

Le Grand-Prêtre n'est point de l'avis de Judith; il veut se rendre dans cinq jours, si Béthulie ne reçoit point de secours. Judith lui fait des reproches sur sa faiblesse; elle engage le peuple à la résistance, et les prêtres et les magistrats à la prière. Enfin elle s'avance vers le camp ennemi; les soldats la conduisent à Holopherne.

Bras de Nabuchodonosor,
Rempart de toute l'Assirie,
Je voudrois une bouche d'or,
Pour vous louer sańs flaterie :
Mais l'éclat vif de vos splendeurs,
M'abat aux pieds de vos grandeurs.

HOLOPHERNE.

Rassurez-vous, ne tremblez pas,
Mes yeux vous ayant apperçûe,
J'ai trouvé sur vous tant d'apas,
Que mon cœur s'est pris par la vûë :
De grace donc relevez vous
C'est moi qui dois être à genoux.

Judith raconte qu'elle s'est enfuie de Béthulie dont elle prévoit la perte ; elle offre d'en faciliter la conquête. Holopherne ébloui, fasciné par ces belles promesses, et épris d'amour aux charmes de la belle juive, s'écrie :

Allez et de jour et de nuit,
A travers toute mon Armée,
Vous portez votre sauf-conduit,
Régnez ô beauté bien-aimée,
Qui vous fera le moindre tort,
Soudain sera puni de mort.

Entrez, Madame, entrez ici,
Venez voir mes trésors immenses,
Ce seront vos trésors aussi,
Gardez la clef de mes finances ;
Je m'en vais dresser un Edit,
Qu'on laisse aller partout Judith.

Vagao, prépare un banquet
Pour tous les plus grands de l'Armée,
J'espère que par ton caquet,
Judith sera bientôt charmée

Va lui dire, et dépêches toi
De venir souper avec moi.

Vagao s'acquitte de sa mission. Judith refuse, et enfin accepte l'honneur de dîner avec Holopherne, lequel continue ses galanteries soldatesques.

Nous allons du moins boire à vous,
Avec tous nos braves gendarmes,
Jusqu'à ce que nous soyons saouls,
Il faut faire tête à vos charmes :
Beuvons, Messieurs, à la santé,
De cette charmante beauté.

Chacun sait ce qu'il advint à la suite de ce dîner. Judith, suivie de sa servante, quitte le camp et va droit à Béthulie.

Ouvrez, mes chers frères, ouvrez,
Le Tout-Puissant a fait des merveilles,
Sa vertu nous a délivrés,
Par des adresses nompareilles :
Il a fait voir qu'un pur néant
Peut avec lui vaincre un géant.

Sa main puissante a contenté
De tous mes désirs l'étendûe,
Le fier Holopherne est dompté,
Voyez sa tête ici pendue :
Voyez le pavillon brillant
Du lit pompeux de ce vaillant.

Puis, après avoir été proclamée :

Des femmes la plus glorieuse,

Judith s'écrie :

Jettons-nous sur nos ennemis,
Allons poursuivre ma conquête,
Ils sont presque tous endormis :
Eveillons-les par une trompette :
Feignons de vouloir les blocquer
Pour avoir lieu de les choquer.

Dès qu'ils verront le coutelas,
Qui du sang de leur chef dégoute,
Les cris horribles des soldats,
Mettront tout le camp en déroute,
Trompettes, sonnez le combat,
Que chacun se montre soldat.

A ce bruit, les sentinelles vont pour réveiller leur général, qu'elles trouvent *décolé*.

Tout est perdu prenons la fuite;
Sauvons-nous du Dieu d'Israël,
Qui nous remplit d'un deuil mortel.

Le pontife et les prêtres de Jérusalem s'écrient :

Vive Judith qu'on crie *Amen*,
Vive cette chaste Princesse,
La gloire de Jerusalem,
De tout Israël l'allégresse :
Vive son bras victorieux,
Par qui Dieu se rend glorieux.

JUDITH.

Montons à la sainte Cité,
En chantant mon nouveau Cantique,
Louons le Dieu de Majesté.
Offrons-lui nos vœux en musique
Il faut le servir désormais,
Avec ferveur plus que jamais.

Je me suis un peu étendu sur le *Cantique de Judith*, parce qu'il mérite d'être connu et apprécié, et parce qu'il est une traduction moderne d'un ancien mystère, faite au profit du colportage troyen.

La pièce suivante n'est qu'une complainte en vers burlesques, qui ne vaut pas la peine d'une analyse, et qui n'a pour tout mérite que de prendre rang à côté des *Chansons de saint Jacques*. Je cite :

CANTIQUE NOUVEAU SUR LA VIE DE SUZANNE.

SUR L'AIR : *Belle Iris, vous avez deux pommes*, etc.

Approchez-vous, Ames fidèles,
Afin d'entendre réciter,
L'histoire que je veux chanter,
Qui est très agréable et belle,
Tirée de l'Ancien Testament,
Et qu'il faut croire assurément.

On voit, par ce préambule, que le cantique de Suzanne était destiné à amasser le populaire autour de la châsse d'un chanteur des rues.

Suzanne très sage et discrette,
Alloit souvent dans son jardin,
Car elle se plaisoit sans destin,
D'être souvent dans son jardin,
Pour prendre l'innocent plaisir
Du Bain, car c'étoit son désir.

Un jour ces deux vieillards infâmes
Se rencontrant par un destin,
Apparament dans le dessein,
De surprendre la noble Dame,
S'interrogeant sur ce sujet,
Qui en ce lieu les retenoit.

Tout le monde connaît cette histoire dramatique; mais notre poète populaire la raconte en de si mauvais vers, qu'autant par pitié pour lui que par égard pour nos lecteurs, nous n'insisterons pas davantage, et bornons notre extrait à ces trois strophes.

La pièce qui suit est la dernière du recueil (qui n'est lui-même que la deuxième partie d'un autre livret dont il sera parlé ci-après). Elle n'est qu'un fragment bien reconnaissable d'un *Mystère de la Résurrection de Jésus*. C'est l'épisode des saintes femmes au tombeau du Christ.

DIALOGUE ENTRE L'ANGE ET LA MADELEINE.

SUR L'AIR : *La beauté la plus sévère.*

L'ANGE.

Que cherchez-vous Madeleine,
Que cherchez-vous en ce lieu?

LA MADELEINE.

Je cherche avec peine,
Mon Roi, mon Prince et mon Dieu,
Réjouissez-vous Marie,
Ne pleurez plus de nouveau,
Jésus a repris la vie,
Il n'est plus dans le Tombeau.

L'ANGE.

Quoi! pensez-vous qu'il demeure,
En la terre comme vous?

LA MADELEINE.

Je crois qu'il fait sa demeure
Où les hommes furent tous,
Réjouissez-vous Marie, etc.

L'ANGE.

Vous le verrez tôt paroitre,
Pour témoigner son amour,

LA MADELEINE.

Hé quoi! j'ai aidé à le mettre,
Au sépulchre il y a trois jours;
Réjouissez-vous Marie, etc.

L'ANGE.

Vous porterez des nouvelles
De sa résurrection.

LA MADELEINE.

Sa face est aussi belle,
Que devant sa passion?
Réjouissez-vous Marie, etc.

L'ANGE.

Il a victoire et Liesse
Il est beau et Glorieux.

LA MADELEINE.

Mais j'ai peur qu'il ne vous laissé
Pour habiter dans les Cieux;
Réjouissez-vous Marie, etc.

Alors à la même place,
S'aparut le Rédempteur,
Et Madeleine eut la grace,
De l'adorer de bon cœur.
Réjouissez-vous Marie,
Ne pleurez plus de nouveau!
Jesus a repris la vie.

Voici venir, de l'imprimerie des Garnier, un recueil divisé en cinq parties, dont chacune pouvait se détacher et se vendre séparément.

Cantiques spirituels sur différents sujets et sur les plus beaux airs, tant anciens que modernes.

Troyes, Pierre Garnier.

In-12, de 120 pages, sans date. (Vers 1725.)

— Le même, *veuve Pierre Garnier.*

In-12, sans date, permission de février 1738.

— Le même, *Jean-Antoine Garnier.*

In-12, permission d'octobre 1738 (imprimé vers 1775). A la fin de la 48e page, une approbation du 28 août 1725, signée *Hérault.*

La première partie de ce livret est composée de cantiques sur la communion, sur le très-Saint-Sacrement de l'autel, d'une exhortation à la jeunesse, d'un cantique sur le *bonheur des Domestiques,* d'un *Cantique spirituel sur la vie et miracles de sainte Geneviève, vierge et patronne de la ville de Paris.*

Je ne laisserai point passer ces deux derniers cantiques, d'un genre bien différent, sans citer quelque chose de chacun d'eux.

Le Bonheur des Domestiques n'est point un sujet commun, usé ni rebattu, et je ne sache pas qu'aucun poète de notre génération se soit jamais occupé d'exploiter cette riche mine. Cependant, si ce cantique n'a pas produit, en son temps, tout le bien que l'auteur était en droit d'attendre, n'est-il pas à craindre que les domestiques d'aujourd'hui, ignorant l'existence de la leçon qui leur est faite, ne viennent point jusqu'ici la chercher?

Je transcris presque en entier ce curieux produit domestique, dans l'espérance que quelques-uns des intéressés pourront le lire, ne serait-ce qu'à la hâte, en faisant la chambre du maître.

C'est une servante qui parle :

. . . .
. . . .

Je dois être bien contente,
De n'être qu'une servante,
J'aurai donc soin d'obéir,
Et servir
Toujours avec grand plaisir,
Et mon Maître et ma Maîtresse,
Sans murmure et sans tristesse.
Je dis au dedans de moi,
Que je croi,
Qu'en ces personnes je voi

Joseph et la Vierge mere,
A qui je dois satisfaire.
Chez eux s'ils ont quelqu'enfant,
Le voyant,
Aussitôt je vais songeant,
Que c'est une vive image
De Jesus dans son bas âge.

. . . .
. . . .

J'applique tous les moments
De mon temps
Pour les rendre plus contens;
Mettant mes plus chers délices
A leur rendre mes services.

J'accommode mon humeur
A la leur,
En étouffant dans mon cœur
Les vices qui me gourmandent,
Pour faire ce qu'ils commandent.

. . . .
. . . .

Jamais ailleurs je ne dis,
Ni médis,
De ce qu'on dit au logis :
Sachant bien que qui revele,
Est un traître, un infidele.

Je conserve et j'entretiens
Tous leurs biens,
Ainsi que s'ils étoient miens:
Les laisser perdre est encore
Une faute que j'abhorre.

. . . .
. . . .

Quand sur la table je sers
Les couverts,
Avec plusieurs mets divers,
Je dis, la nôce éternelle
Sera bien autrement belle.

. . . .
. . . .

En vivant de la façon
J'ai Raison
D'aimer ma condition,
La plus heureuse du monde,
Quoique la nature en gronde.

Voilà un vers qui gâte les bonnes choses précédentes. L'orgueil, caché jusqu'ici, se découvre et prend la place de l'humilité que l'auteur avait mise en évidence.

Mais passons, et voyons un peu la pièce qui suit :

Cantique spirituel sur la vie et les miracles de sainte Geneviève, Vierge et Patrone de la ville de Paris, sur l'air : *Bon jour ma petite Bergère, etc.*

On est fâché que l'illustre vierge de Nanterre ait eu, pour célébrer ses vertus et ses miracles, un chantre aussi médiocre.

Chantons de sainte Genevieve,
La vie et les miracles à présent,
Que Dieu fait voir à tout moment,
Par elle sans réserve:
Que Dieu fait voir à tout moment
Aux pauvres Languissans.

Il est fort à croire que l'auteur n'a consulté, pour composer son cantique, ni Grégoire de Tours, ni Sigebert, ni Aimoin, ni Pierre de Natalibus, ni tous les grands auteurs qui ont traité de la vie de sainte Geneviève. Notre poète s'en est tenu à la version donnée par Ribadeneira en ses *Fleurs des vies des Saints,* lequel pourtant n'a pas connu cet épisode de la vie de sainte Geneviève, à savoir : que ce fut dans les environs de Troyes qu'elle rendit la santé à une femme paralytique.

La légende champenoise raconte encore que la Vierge de Nanterre vint en Champagne par eau, pour y chercher du blé, afin d'approvisionner la future capitale des Francs, où sévissait en ce moment une cruelle famine.

Le cantique dit à ce propos :

Comme elle vivoit, une année
Voyant dans Paris la cherté,
Elle s'en fut acheter du blé,
A la prochaine contrée;
Elle s'en fut acheter du blé,
Pour les pauvres assister.

Arrivant près du Cours-la-Reine,
Quantité de Diables aussitôt
Vouloient faire périr les Bateaux
Dans le fond de la Seine;
Voulant faire périr les Bateaux
Dedans le fond de l'eau.

Mais par la puissance Divine,
La Sainte en prière s'étant mise,

Les Bateaux montèrent à Paris,
Où étoit la famine;
Les Bateaux montèrent à Paris
Sans danger ni péril.

Mais ce que ne dit point le cantique, et que la légende rapporte, c'est que les bateaux vides remontant la Seine, s'engagèrent dans la rivière d'Aube. Sainte Geneviève les fit arrêter à Anglure, Plancy, Pouan et Arcis. Dans tous ces lieux elle remit les malades en santé, fit les aveugles voir, et les boîteux marcher.

Les riverains de l'Aube, émerveillés de ces nombreux miracles, s'empressèrent d'apporter des grains en abondance, et en emplirent onze bateaux que sainte Geneviève conduisit à Paris.

Croirait-on qu'une vie aussi saintement remplie put donner prise à la calomnie? C'est pourtant ce qui arriva, et c'est en ces termes que nous l'apprend le cantique :

Par sa vie sainte et réglée,
Chacun l'estimoit grandement;
Sinon que de méchantes gens
D'une loi réformée,
Sinon que de méchantes gens
L'accusèrent promptement :

En disant quelle étoit sorcière,
Qu'elle enchantoit les Parisiens;
Mais une clef de saint Germain,
Leur fit voir le contraire;
Mais une clef de saint Germain
Les désabusa bien.

Sainte Geneviève meurt,

Agée de quatre-vingt années,
Dieu voulut l'ôter de ce monde,
Afin de la récompenser
De ses peines passées,

Clovis, illustre Roi de France,
La fit enterrer noblement
Au lieu où elle est à présent,
En grande révérence.

Il se fait plusieurs miracles sur le tombeau de la patronne de Paris. Dans les calamités publiques, on sort la châsse contenant ses reliques.

Par un Arrêt et fait de police,
Chacun marche en ordre à son tour,
Les Princes et Seigneurs de la Cour,
Et Messieurs de la Justice ;
Les Princes et Seigneurs de la Cour,
L'accompagnent en ce jour.

Voilà, en substance, le pauvre et mesquin cantique qui termine la première partie de notre livret.

La deuxième partie est entièrement remplie, sauf une courte paraphrase sur l'antienne *Regina cæli,* par des cantiques jansénistes.

Le premier d'entre eux porte ce titre :

Cantique nouveau,

Sur le miracle arrivé le 31 mai 1725, en la personne d'Anne Charlier, femme de M. de la Fosse, maître ébéniste, demeurant rue de Charonne, paroisse de Sainte-Marguerite, faubourg de Saint-Antoine, à Paris.

Sur l'air : *des Ennuyeux,* ou bien : *du Confiteor.*

Ce miracle de guérison, précurseur de ceux qui se firent plus tard sur le tombeau du diacre Pâris, n'est point relaté dans les *Nouvelles Ecclésiastiques* du temps ; mais il fournit matière à plusieurs ouvrages, peu rares encore aujourd'hui.

Le premier de ces ouvrages a été imprimé peu de temps après l'évènement, sous ce titre : *Relation du miracle arrivé le 31 mai 1725, jour de la fête du Saint-Sacrement, à la procession de la paroisse Sainte-Marguerite, au faubourg Saint-Antoine, à Paris, en la personne d'Anne Charlier, femme de Fr. de la Fosse, maître ébéniste. Paris, Fr. Rabuty, 1726,* in-4o.

Le deuxième ouvrage est du P. Laurent, de l'Oratoire, il porte ce titre : *Vie de Madame Lafosse, guérie miraculeusement le 31 mai 1725, à la procession du Saint-Sacrement de la paroisse Sainte-Marguerite, en France, 1769.* In-12.

En 1802 on imprima à Paris une *Instruction sur le miracle de Me de la Fosse, opéré sur la paroisse Sainte-Marguerite, l'an 1725*. In-32.

Donc, tous ces cantiques, au nombre de neuf, racontent plus ou moins poétiquement (moins que plus) la longue maladie de Mme Lafosse, sa guérison, la foi vive et la reconnaissance dont elle était animée après l'accomplissement du miracle.

Depuis vingt ans je languissois,
Et n'attendois ma délivrance
Que de la Parque et de ses traits;
Mais Dieu par sa toute-puissance
M'a délivré dans un moment
Le jour du Très-Saint-Sacrement.

Dieu, le très-Saint-Sacrement et la Parque, placés côte à côte dans la même strophe, font un singulier effet. Le poète s'est permis là une licence un peu choquante.

Je me prosternai à genoux
Pour implorer son assistance,
Et même malgré mon époux,
J'eus la ferveur et la constance
De me faire porter en bas
Pour suivre mon Dieu pas à pas.

Et ailleurs, 3e cantique :

Ainsi étant prosternée,
Fort haut se mit à prier,
Dans un abandon entier.
Le veut suivre sans se taire,
Se voyant fort rejettée,
Et ses habits déchirés.

Elle est enfin guérie, mais cette guérison subite et miraculeuse fait l'étonnement de beaucoup de personnes.

Bien des gens de qualité,
Cordons bleus, et gens d'Epée,
Pour s'assurer du miracle,
Viennent tous a grand hâte,
Et retournant confirmer
De la pure vérité.

Monseigneur le Cardinal,
De sa part l'Official,

Pour confirmer le miracle,
A fait savoir qu'on aille
A l'Officialité,
Pour déposer la vérité.

Le dernier couplet du septième cantique est une apostrophe contre les religionnaires :

Protestans aveuglés,
Ne croyez aux faussetés
De Calvin et de Luther;
Embrassez Jesus-Christ,
Laissez-la l'Hérésie
De ces deux téméraires.

La quarante-huitième page du recueil, et qui est la dernière de la deuxième partie, contient une approbation du 28 août 1725, signée Hérault.

La troisième partie, qu'on trouve souvent seule, contient des cantiques dont il a déjà été donné l'analyse. C'est : 1° *le cantique de Judith;* 2° *cantique nouveau sur la vie de sainte Suzanne;* 3° *le Dialogue entre l'Ange et la Madeleine.*

La quatrième partie est intitulée : *Cantiques spirituels,* et le titre dit vrai. On y compte dix-neuf cantiques plus ou moins longs, appropriés aux enfants qui se disposent à la première communion.

Le *Pater,* l'*Ave Maria,* le *Credo, les Commandements de Dieu et ceux de l'Eglise, etc.*, s'y lisent en vers d'une bonne facture. Ce ne sont plus des poésies de carrefour ; on sent qu'une muse sévère et châtiée a passé par là. Je prends au hasard au milieu du *Dialogue sur les peines des damnés :*

Vains adorateurs du monde,
Où sont toutes vos grandeurs,
Et la gloire que l'on fonde
Sur l'éclat des faux honneurs?

Ah! cette gloire est passée
Comme un songe de la nuit,
Qui trompe notre pensée,
A notre réveil s'enfuit.

Mais je ne puis résister au plaisir de donner en entier

l'avant-dernière pièce de cette quatrième partie; elle est d'une fraîcheur printannière, d'une simplicité charmante, dont ce que nous avons lu jusqu'ici nous a déshabitués.

ÉLÉVATION A DIEU PAR LA VUE DES CRÉATURES.

Bénissez le Seigneur suprême,
Petits oiseaux dans vos forêts:
Dites sous ces ombrages frais,
Dieu mérite qu'on l'aime.

Doux Rossignols, dites de même,
Ou tous ensemble ou tour à tour,
Et que les échos d'alentour
Vous répondent qu'on l'aime.

Triste et plaintive Tourterele,
Bénissez Dieu, rien n'est si doux :
Je devrois plus gémir que vous;
Mais je suis moins fidèle.

Paissez, Moutons, en assurance,
Et bénissez le bon Pasteur,
Voit-il en moi votre douceur?
Ah! quelle différence!

Tendres Zéphirs, qui dans nos plaines
Murmurez si paisiblement,
Bénissez-le à tout moment
Par vos douces haleines.

Entre ces deux rives fleuries,
Bénissez Dieu, petit ruisseau;
Tout passe, hélas! comme votre eau
Passe dans ces prairies.

Dans ces beaux lieux tout est fertile,
J'y vois des fruits, j'y vois des fleurs;
Je le dis en versant des pleurs,
Je suis l'arbre stérile.

Charmantes fleurs, qu'un jour voit naître
Et mourir cet éclat si doux;
Je mourrai bientôt après vous,
Plutôt que vous, peut-être.

Ces vers ainsi égarés au milieu de ceux qui précèdent et de ceux qui suivent, ne semblent-ils pas l'œuvre d'un poète inconnu du dix-septième siècle?

Et pourtant, le dirai-je? malgré la douceur, la gracieuseté de ces vers, je crois qu'ils ont été moins chantés que tous ceux du présent volume.

La cinquième et dernière partie de notre recueil se rencontre très-fréquemment seule; elle n'a que ce titre sur la première page : *Cantiques spirituels,* en 24 pages comme les précédentes. Elle contient : *la Cananée*; *de la Gloire du Paradis; Cantique spirituel sur la Mort et Passion de Jésus-Christ;* et enfin *Le récit de l'innocence de Geneviève reconnue par son mari.*

La *Cananée* n'est, à proprement parler, qu'un épisode distrait de l'un de ces grands drames du Moyen-Age qui se jouaient en plein air, et pour l'audition desquels il fallait plusieurs jours. On n'y reconnaît plus trace du faire primitif, si ce n'est que les auteurs modernes, ayant conservé le dialogue entre les personnages, en décèlent l'ancienneté par cette forme seule.

La Chananéenne ayant sa fille possédée du diable, implore Jésus pour en obtenir guérison. Le Fils de Dieu feint de rester sourd aux prières de cette femme. Elle s'adresse alors aux apôtres, qui, voyant le maître garder le silence, en concluent qu'il ne veut point donner satisfaction aux prières de la mère affligée.

LES APOSTRES *à la Cananée.*

Jesus vous dit par son silence,
 Qu'il ne veut vous rien accorder,
Ne lui faites plus violence
 A force de lui demander;
Vous vous rendez digne de blâme,
 Par tant de discours superflus;
Laissez-nous en paix, bonne femme,
 Allez-vous en, ne criez plus.

LES APOSTRES *à Jesus.*

Seigneur, cette femme importune,
 Qui pleure et qui crie après nous,
Et dont la foi n'est point commune,
 Attend une faveur de vous;
Le Démon tourmente sa fille,
 Elle en est aux derniers abois;
Faites voir à cette famille,
 Que tout l'enfer craint votre voix.

Plus nous lui disons de se taire,
 Et de nous laisser en repos,

Plus elle, en sa douleur amère,
  Pousse de cris et de sanglots;
Elle nous prie, elle nous presse,
  Elle fait tout ce qu'elle peut
Pour exciter votre tendresse,
  Afin d'avoir ce qu'elle veut.

Vous lui faites la sourde oreille,
  Vous l'accablez par vos refus;
Mais elle n'a point sa pareille
  A supporter tous vos rebuts :
Sauveur, dont le cœur est si tendre,
  Laissez-vous toucher à ses pleurs;
Exaucez-la sans plus attendre,
  Nous sommes las de ses clameurs.

Voyez avec quelle constance
  Elle demande la santé;
Voyez sa foi, son espérance,
  Son amour, son humilité :
Voyez sa ferveur et son zèle,
  Voyez en quel état elle est;
Nous demandons grace pour elle,
  Accordez-nous-la, s'il vous plait.

Après cette prière collective des apôtres, Jésus leur répond :

Je suis envoyé de mon père,
  Vers mon cher peuple d'Israël,
Bien qu'en tout il me soit contraire,
  Ingrat, infidèle et cruel ;
L'heure n'est point encore venue
  D'aller vers mon peuple Gentil,
Je cherche ma brebis perdue
  Pour la tirer de tout péril.

JESUS *à la Cananéenne.*

Femme, ta fille est possédée,
  L'ayant justement mérité.
Je dois penser à la Judée,
  Avant qu'à la Gentilité :
Je ne veux la mort de personne,
  Je fais part à tous de mes biens;
Mais est-il juste que je donne
  Le pain de mes enfans aux chiens!

Mais la *Cananée,* tout en reconnaissant la vérité de ces paroles, n'en continue pas moins de s'humilier aux pieds de Jésus.

Permettez-moi (dit-elle) quoique payenne,
  Que je m'abaisse devant vous,
Ainsi qu'une petite chienne,
  Sous votre table, à deux genoux.

Je ne demande que les miettes,
Que vos enfans en vos banquets
Laissent tomber de leurs serviettes;
Pendant que vous les nourrissez.

Tant d'humilité, tant de foi, tant d'abnégation, obtiennent enfin leur récompense. Jésus a exaucé les vœux de la suppliante.

Va-t-en en paix, sois hors de peine,
Et fais profiter mes trésors;
Ta fille est parfaitement saine
De l'ame aussi bien que du corps;
Vous êtes toutes deux en grâces,
Par un effet de mes boutés;
Fuyez sans délai votre race,
Et leurs fausses divinités.

Après cette réminiscence de poésie moderne sur un thème ancien, viennent deux cantiques dont on a vu les titres plus haut, mais sur le compte desquels il ne sera rien dit, sinon que ce sont des cantiques ordinaires, comme il s'en trouve dans tous les manuels de Rosaire.

Il n'en peut être de même à l'égard du cantique qui suit, et qui est le dernier du recueil; à celui-là je dois un examen détaillé, non parce qu'il est d'une poésie transcendante ou merveilleuse, tant s'en faut; mais le sujet qu'il traite est si éminemment populaire, tant connu, tant chanté, et j'ose dire tant aimé et admiré par le peuple des campagnes, et cela depuis cent cinquante ans au moins, que je serais inexcusable de n'en point parler, quand l'occasion naturelle s'en présente.

Récit de l'Innocence de Geneviève reconnue par son mari

SUR L'AIR : *Que devant vous tout s'abaisse, etc.*

Approchez-vous honorable assistance,
Pour entendre réciter en ce lieu,
L'innocence reconnue et patience,
De Geneviève, très aimée de Dieu;
Etant Comtesse
De Grand'Noblesse,
Née de Brabant
Etoit assurément.

Après avoir lu ce prologue, destiné à appeler une nombreuse assistance autour du chanteur, il n'y a plus de doute, on voit que l'on est en face d'un cantique de carrefour, de foires et de fêtes de villages. Toutefois il est l'un des meilleurs du genre.

L'auteur y cite tour à tour les épisodes émouvants racontés par le P. de Ceriziers dans l'*Innocence reconnue*.

L'œuvre de ce jésuite, vue et corrigée par *M. l'abbé Richard*, entra dans l'imprimerie de Troyes en 1726 chez Pierre Garnier, et en 1728 chez Jean Oudot.

Leurs éditions et celles qui suivirent parurent sans le *cantique*, qu'on trouve la première fois dans une édition donnée par A. P. F. André, sans date, mais vers 1782.

L'auteur du cantique prend son héroïne dans le plus bas âge, il nous instruit qu'on la baptisa sous le nom de Geneviève, qu'elle aimait la solitude dès l'enfance, et qu'à dix-huit ans elle fut mariée richement. Il survint une grande *guerre*, que l'auteur fait rimer avec *gloire*. Le comte, obligé de partir pour soutenir l'honneur de sa maison, laisse sa femme

enceinte
D'un mois sans feinte.

Mais je m'approprie les rimes de notre poète forain; il vaut mieux que je le laisse raconter lui-même l'histoire de Geneviève, que nous venons de voir faisant ses adieux au comte, son mari.

Il a laissé son aimable Comtesse,
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui l'a voulu séduire par finesse,
Et l'honneur lui ravir subtilement :
Mais cette dame,
Pleine de charme,
N'y voulut consentir aucunement.

Ce malheureux accusa sa Maîtresse
D'avoir péché avec son Cuisinier,
Le Serviteur fit mourir par adresse,
Et la Comtesse fit emprisonner ;
Chose assurée,
Est accouchée
Dans la prison d'un beau petit garçon.

Le temps fini de toutes ces grand'guerres,
Ce Seigneur s'en revint en son pays;
Golo s'en fut au devant de son Maître,
Jusqu'à Strasbourg accomplir son désir;
Ce téméraire
Lui fit accroire,
Que sa femme adultere avoit commis,

Etant troublé de chagrin dans son âme,
Il enchargea à Golo ce tyran:
D'aller au plutôt faire tuer la Dame.
Et massacrer son petit innocent;
Ce méchant traître
Quittant son Maître,
Va d'un grand cœur exercer sa fureur.

Ce bourreau de Geneviève si tendre,
La dépouilla de ses habillemens,
De vieux haillons lui fit vêtir, et prendre
Par deux valets forts rudes et très puissans,
L'ont amenée,
Et bien désolée,
Dans la forêt avec son cher enfant.

Geneviève prie les valets de la faire mourir la première, mais eux, touchés de compassion, décident qu'ils ne donneront point la mort à leur bonne maîtresse.

Cependant le cantique ne relate point ce fait, qu'ils tuèrent un chien pour en montrer la langue à Golo, au lieu de celle de l'enfant de Geneviève.

La comtesse s'enfonce dans les bois, et n'a d'autre abri qu'une carrière abandonnée, d'autre nourriture que des racines, et d'autre compagne qu'une biche qui sert de nourrice à l'enfant.

Le comte est de retour, il est sombre et triste au milieu des fêtes et des plaisirs que Golo invente pour le divertir; enfin un jour, chassant dans la forêt,

Des chasseurs s'est écarté
Après la Biche,
Qui est nourrice
De son enfant, quelle allaite souvent.

La biche s'enfuit et se réfugie dans la grotte, où le comte l'ayant poursuivie

Vit la figure
D'une créature,
Qui étoit nue auprès de son enfant.

Appercevant dedans ce lieu obscure.
Cette femme couverte de cheveux :
Lui demanda, qui êtes-vous créature?
Que faites-vous dans ce lieu ténébreux?
Ma chère amie,
Je vous en prie,
Dites-moi donc, s'il vous plait, votre nom.

Geneviève, c'est mon nom d'assurance,
Né de Brabant où sont tous mes parens,
Un grand Seigneur m'épousa sans doutance
Dans son pays m'emmena promptement :
Je suis Comtesse
De grande noblesse,
Mais mon mari fait de moi grand mépris.

Il m'a laissée étant d'un mois enceinte,
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui a voulu me séduire par contrainte,
Et me faire mourir semblablement,
De rage felonne,
Dit à deux hommes;
De me tuer moi et mon cher enfant.

Le Comte ému reconnaissant sa femme
Dedans ce lieu la regarde en pleurant,
Quoi! est-ce vous, Geneviève, chere Dame
Que je pleure il y a si long-temps?
Mon Dieu, quelle grace,
Dans cette place,
De rencontrer ma très chère moitié.

Ah! que de joie, au son de la Trompette,
Voici venir la chasse et les chasseurs,
Qui rencontrent le Comte, je proteste,
A ses côtés sa femme et son cœur;
L'enfant, la Biche,
Les chiens chérissent,
Les serviteurs rendent graces au Seigneur.

Le poème s'arrête ici. Le supplice de Golo, la générosité de Geneviève, les détails de sa mort, ne sont point décrits dans notre cantique troyen; en cela il est moins complet que celui de l'imprimerie de Montbéliard, dont M. C. Nisard a donné l'analyse dans le deuxième volume, pages 167 à 178, de *l'histoire des Livres populaires*.

Je dirai, en peu de mots, ce que je sais sur un cantique de fabrique troyenne qui, bien qu'imprimé par les fournisseurs ordinaires du colportage, n'a pas dû être tiré à grand nombre. Contre l'usage habituel, celui-ci

est sur papier fort, avec texte encadré; il est en outre composé d'une façon trop savante et d'une poésie trop relevée pour avoir jamais réussi auprès du populaire.

Il porte ce titre :

*Cantique spirituel sur la vendange, par Mr L*** A.E.P.*

Manè surgamus ad vineas.... ibi dabo tibi ubera mea.
(*Cant. cant.*, cap. VII, v. 12.)

Troyes, chez la veuve Garnier, imp. lib. rue du Temple. M.DCC.LXXXIV. In-12.

L'auteur caché sous ces initiales était peut-être prêtre ou religieux à Troyes. Quoi qu'il en soit, il a puisé le texte de son cantique dans l'Ecriture sainte, en homme qui s'y connaît.

En voici le début :

Sur l'air : *Avec les jeux*, etc.

Eveille-toi, peupe fidele!
La main qui dora tes moissons,
Cette main, toujours paternele,
Veut t'enrichir de nouveaux dons.
Cours aux côteaux; bénis l'ouvrage
Du Vigneron de l'univers,
Et cueille, en lui rendant hommage,
Le fruit dont il les a couverts.

C'est sans doute en souvenir du froid rigoureux de l'hiver de 1783 à 1784, qu'il a écrit les deux strophes suivantes :

Le Ciel pour venger son injure
Et pour punir nos attentats,
Avoit attristé la nature
Par le plus cruel des frimats.
Tout étoit mort dans les campagnes,
Et tout, par sa bonté, revit;
Plaines, vallons, côteaux, montagnes,
Tout peint un Dieu que l'on fléchit.

Plus qu'aucun des plans qu'on cultive
Le sep a paru condamné
A perdre cette sève active
Par qui son fruit nous est donné;
Mais la bénigne Providence
A ranimé les sucs éteints,
Et les trésors de l'abondance
Se sont ouverts pour les humains.

On pourrait peut-être reprocher à l'auteur troyen quelques négligences de rime, plus déplaisantes à l'œil qu'à l'oreille, telles que *emploi* avec *reçoit,* et *saint* avec *fin*. Mais où trouver un cantique irréprochable? D'ailleurs, s'il en existe, il n'est point dans la bibliothèque de colportage troyen, et ma mission actuelle n'est pas de transcrire des chefs-d'œuvre.

Histoires en Cantiques spirituels, sur la vie de plusieurs saints et saintes, etc., augmentés de plusieurs beaux cantiques de la mission et autres très-spirituels, sur les plus beaux airs, tant anciens que nouveaux.

Troyes, Ve Pierre Garnier, sans date. In-12, 24 ff.

— Le même ouvrage, *Troyes, J. A. Garnier, imprimeur libraire et fabricant de papier, rue du Temple.* In-12.

Voilà un livret qui est en même temps le plus rare et le plus curieux des recueils troyens. J'en recommande l'acquisition aux amateurs des produits de la muse populaire.

M. C. Nisard n'a pas connu ce petit volume, mais il en a décrit le premier cantique : *la Conversion de sainte Marie-Madeloine,* d'après une réimpression faite à Tours, chez Placé, en 1839, ce qui m'exemptera d'en dire quelque chose ici.

La deuxième pièce du recueil est intitulée : *Histoire de Lazare et du Mauvais Riche*, sur l'air : *Jésus plein d'amour extrême.* Ce drame biblique n'est certainement qu'un court épisode d'un plus grand drame ou mystère. Il est composé sur le même rithme que *l'Histoire de Joseph,* peut-être même par le même poète, et peut-être aussi tiré de ce fameux mystère *du Vieil Testament,* dont les soixante-deux mille vers ont dû servir à la contexture d'une infinité de pièces diverses.

Comme tous les cantiques destinés à la place publique ou aux veillées villageoises, il commence par une invitation au populaire de s'assembler et d'écouter :

Venez ouïr avec crainte
La complainte
D'un Richard infortuné,
N'ayant aimé que la pompe
Qui nous trompe,
Par sa faute il est damné.

Ecoutons parler Lazare,
Qui déclare
Ses douleurs à des valets :
Gravons bien dans la mémoire
Cette histoire,
Afin de mourir en paix.

Lazare expose aux serviteurs du Mauvais Riche la faim qui le tourmente, en demandant

Un peu de pain
Les seules miettes qu'on roule,
Et qu'on foule.

Il leur fait voir les plaies dont il est couvert :

Remarquez mes meurtrissures,
Mes blessures.

Il leur peint la misère qui l'accable, et les supplie de s'enquérir si leur maître

Voudroit être
Le soutien d'un malheureux.

Mais eux répondent que leur maître est tellement sévère qu'on n'ose l'aborder, qu'il ne lui faut point parler d'aumône, qu'il ne s'occupe que de son ventre, qu'il n'est traitable que pour son cuisinier seul, et qu'enfin ce n'est qu'avec une crainte infinie qu'ils vont le solliciter. A leur prière, le Mauvais Riche répond :

Ne parlez pas davantage,
Car ma rage
Commence de prendre feu ;
Soit la faim ou la froidure
Qu'il endure,
Cela m'importe peu.

Si ce pauvre est à ma porte,
Qu'on l'emporte,
Et qu'on l'en chasse bien loin;
Je défends sur toute chose
Qu'aucun n'ose
Examiner son besoin.

Que si j'entends qu'il résiste
Et persiste
A sans cesse lamenter;
Par mes chiens faites-le mordre,
C'est mon ordre,
Il vient ma porte infecter.

D'après des ordres aussi peu charitables, vient une *Reflection* qui, dans la pièce originale, devait être récitée par le *fol* de la troupe. Mais

Voyons la fin malheureuse,
Très affreuse
Du mauvais Riche damné.

L'enfer s'est ouvert pour lui, il supplie Abraham d'alléger les tourments qu'il endure :

Si je fus envers Lazare
Trop avare,
Considere mes souffrances
Et mes transes
Dans ce lieu rempli d'effroi,
J'enrage dans ces abimes,
Pour les crimes
Que sans cesse j'ai commis.

A ces plaintes amères, Abraham répond :

Te souviens-t-il que Lazare,
Homme rare,
A ta porte n'avoit rien,
Lorsque tes mains inhumaines
Etoient pleines
De toutes sortes de biens?

Il est juste que l'on donne
La couronne
A ce pauvre rebuté;
Il est juste que tu souffre
Dans ce gouffre
Une extrême pauvreté.

Lazare souffroit des peines,
Et des gênes
Qu'on ne sauroit concevoir,
Lorsque parmi les délices
Et les vices
Tu manquais à ton devoir.

Maintenant, Dieu récompense
Sa souffrance,
Et tout ce qu'il eut d'amer;
Tandis qu'un feu de bitume
Te consume
Sans jamais te consumer.

L'abime qui te sépare
De Lazare
L'empêche d'aller vers toi;
C'est vainement que tu cries,
Que tu pries,
Ne t'adresse plus à moi.

Il est évident que cette scène de l'enfer, où l'on voit le Mauvais Riche s'entretenir avec Abraham, ne peut provenir que d'un drame du théâtre ancien, et que le présent cantique en est un calque rajeuni, aussi fidèle que possible, approprié au goût des clients du colportage troyen.

Mais le Mauvais Riche voudrait faire prévenir ses frères, afin qu'ils ne tombassent point dans les mêmes fautes. Puis il convient que l'amour de l'or les retient trop, et que l'apparition même d'un mort ne les corrigerait pas.

C'est alors que le poème se termine par des réflexions sur les fautes du Mauvais Riche, qui, comme je l'ai déjà dit, ne sont autre chose que des monologues récités par le *fol* dans la pièce primitive.

Qui que tu sois qui m'écoutes
Prends les routes
Qui conduisent à ce bon port :
Ce glouton vient de t'aprendre
Qu'il faut rendre
Un très grand compte à la mort.

Fuis de ce Richard le vice
D'avarice,
Donne aux pauvres largement;
Fuis les excès de la bouche
Et ne touche
A tes mets que sobrement.

Fais grand cas de tes misères
Salutaires,
Ainsi que Lazare a fait;
Et supporte avec constance
Ta souffrance,
Si tu veux être parfait.

La troisième pièce de notre recueil a déjà été reproduite page 110, sous le titre : *Elévation à Dieu par la vue des Créatures*. Bien qu'elle soit ici augmentée de quelques stances dans le même goût, je n'en dirai rien de plus.

La quatrième pièce est une légende que je n'ai vue nulle part qu'en ce recueil. Elle est intitulée : *Cantique sur la vie de saint Julien l'hospitalier,* sur l'air : *Cédez, tambours, à ma musette, etc.*

Le cantique troyen ne dit point de quel pays était, ni en quel temps vivait saint Julien l'hospitalier ; mais il raconte en une piteuse poésie la vie extrêmement singulière de ce saint.

Un jour qu'il étoit à la chasse
Et qu'il poursuivoit à la trace
  Un cerf enfoncé dans un bois,
Qui lui dit d'un ton fort sévère :
  Je suis donc poursuivi par toi,
Qui tueras ton père et ta mère.

Que faire après une semblable prédiction échappée de la bouche d'un cerf? s'enfuir de la maison paternelle afin d'éviter le réalisation de cette sinistre prophétie. C'est ce que fit saint Julien.

S'en allant de ville en ville,
Son humeur affable et gentille
  Le fit aimer d'un grand seigneur,
Qui lui fit prendre en mariage
  Une dame pleine d'honneur,
Qui étoit extrêmement sage.

Mais pendant ce temps, le père et la mère de saint Julien, inquiets de ne plus voir leur fils, se mettent en chemin afin d'en apprendre quelques nouvelles.

Ils vinrent au château de la Dame,
Qui fut bien joyeuse en son ame,
  De connoître ces bonnes gens ;
Et puis les fit coucher ensuite
  Dans son lit fort honnêtement,
Faisant voir sa bonne conduite.

Le lendemain la matinée,
Julien s'étant acheminé,
De la campagne à son logis
Crut que c'étoit un adultère
Que l'on commettoit dans son lit,
Les tua tous deux par colère.

Ayant commis ce parricide,
Rien ne conclut, rien ne décide,
Ne sachant où il doit aller;
La passion qui le domine,
Ne lui permet pas de penser
A l'énormité de son crime.

Qui peut douter de sa surprise,
De voir revenir de l'Eglise
Sa femme avec dévotion!
Qui le met dans l'impatience
D'apprendre de son action
Ce qui est en sa connaissance.

Qui sont donc ces gens, je vous prie,
Que j'ai apperçus endormis
Dans notre lit tranquillement?
D'abord j'ai trouvé cela rude
Déclarez moi le promptement,
Pour me mettre hors d'inquiétude.

Je veux vous tirer hors de peine,
Vous dirai la chose certaine,
Pour complaire à votre désir;
C'est votre père et votre mère,
Qui avec un grand déplaisir
Vous cherchent par mer et par terre.

A cette révélation inattendue, saint Julien reste atteré. Il se fait à lui-même mille reproches; il se souvient de la prédiction, et voit qu'il l'a réalisée en croyant venger un adultère. C'est alors qu'il prend la détermination de s'éloigner pour toujours de la maison où il a commis ce double parricide.

Mais sa femme veut désormais partager la bonne et la mauvaise fortune de Julien. Elle ne le laissera point aller seul, elle le suivra partout où il ira. Ils partent donc, et

Ayant avec beaucoup de peines
Passé les forêts et les plaines,
Firent bâtir une maison
Dessus le bord d'une rivière,
Pour loger en toute saison
D'une charitable manière.

Puis firent faire une nacelle
Pour passer avec un grand zele
  Les pauvres pour l'amour de Dieu ;
Car les eaux étaient si rapides,
  Que plusieurs personnes en ce lieu
S'y noyoient par faute de guide.

Un jour dans la grande froidure,
Que la nuit étoit fort obscure,
  A minuit, comme il reposoit,
Il entendit sur le rivage
  Un pauvre qui se lamentoit,
Et qui demandoit le passage.

Le vent faisoit telle tempête,
Que sa timidité l'arrête
  De répondre à ce Pélerin ;
Mais sa femme le sollicite,
  Lui disant : Pour l'amour de Dieu,
Allez le passer au plus vite.

L'ayant préservé du naufrage,
La compassion les engage
  A le très bien faire chauffer,
Quoiqu'il parût désagréable,
  Et à lui donner à manger
D'une façon très charitable.

Celui qui vient de se présenter dans la maison hospitalière de Julien, sous la figure d'un voyageur laid, sale et affamé, est un ange. Cet envoyé de Dieu dit à Julien qu'en considération de la grande charité qu'il a montrée, son crime est effacé.

Il lui dit aussi que sa femme,
Qui bruloit de la même flamme
  De ce beau feu de charité,
Seroit avec lui dans la gloire
  Durant toute l'éternité :
Chrétiens, honorons leur mémoire.

Il y eut deux saints du nom de Julien. Ils eurent tous deux des panégyristes dans l'imprimerie troyenne. Celui dont on vient de lire la vie, était, suivant toute apparence, un bourgeois vivant de son bien. L'autre saint Julien était un soldat engagé dans les légions romaines que Dioclétien tenait dans la Gaule lyonnaise. Il était né dans la ville d'Antioche, et fut martyrisé près de Brioude.

La vie de ce saint a été écrite dans le goût de l'*Inno-*

cence reconnue, par un curé du village de Saint-Julien, près Troyes, qui a gardé l'anonyme. Ce livre, aujourd'hui de toute rareté, porte le titre suivant :

Discovrs svr la vie, mort et miracles de S. Ivlien, martyr; de l'employ qu'il a eu dans l'armée de l'empereur Diocletian; des vertus qu'il a pratiquées durant sa vie, et de son genre de mort. Dédié a Monsieur le Commandeur de La Mote Hovdancovrt.

Troyes, chez Nicolas Oudot, rüe N. Dame, au chappon d'or couronné, 1665. In-8o.

Je reprends le *recueil de cantiques* en voie de description, et je trouve, venant à la suite de la légende de saint Julien l'Hospitalier, *un cantique sur la vie de sainte Marguerite,* sur l'air : *Madame La Valière.*

Ce cantique, destiné à être chanté en place publique, ne peut être confondu avec *la vie et légende de sainte Marguerite,* déjà citée dans le précédent volume *des livres populaires de Troyes.*

On me taxera peut-être d'émettre ici des idées un peu hardies au sujet des noms d'auteurs des poésies sans poésie, des cantiques sans rimes déjà parcourus et qui restent à parcourir ; mais je le dirai : je ne puis croire que les astrologues, gagés par les imprimeurs de Troyes pendant les deux derniers siècles, soient restés étrangers à la rédaction de ces œuvres populaires.

Que François Lorgerot, Jean Breyer, Damien l'Homme, Claude Mollevost, ouvriers imprimeurs chez les Oudot, aient employé leurs loisirs à chanter tour à tour avec Uranie leurs prédictions, et avec Polymnie leurs cantiques pieux, il n'y a rien là que de très-possible.

Quoi qu'il en soit de ces probabilités, et quel que soit l'auteur du cantique, il a suivi pas à pas la légende; mais il est fâcheux qu'il n'ait pas eu à son service le style naïf de son modèle.

Grand Dieu, mon cœur respire
De chanter en tous lieux
L'honneur et le martyre
De vos Saints glorieux;
Mais par Dévotion,
Veuillez que je récite
La mort et Passion
De sainte Marguerite.

De la ville d'Antioche
Native elle étoit,
De parens sans reproche,
Son pere payen étoit:
Sa mère semblablement
Suivoit la loi payenne;
Mais elle saintement
Embrassa la chrétienne.

La bonté souveraine
Permit que cet enfant
D'une femme chrétienne
Fût nourri saintement,
Qui lui fit dans ce lieu,
Dès sa plus tendre enfance,
Apprendre à prier Dieu
Selon notre croyance.

Ayant bien six années
Sa mère la reprit
Pour être élevée
Avec eux au logis;
Toujours Jesus prioit,
D'amour particulière,
Pourquoi son père étoit
Contre elle fort en colère.

Marguerite perdit ses parents peu de temps après son retour dans la maison paternelle. Orpheline en bas âge, elle revint de nouveau chez celle qui l'avait élevée, et là, pour s'éloigner plus sûrement des bruits du monde, elle se plaisait à garder les moutons de sa nourrice, C'est en cette douce occupation que celui qui fut plus tard son bourreau, la vit et l'aima. Olibre envoie en message un de ses serviteurs :

Tu sais bien la Bergere
Qu'avons vue en passant,
La-haut sur ces bruyères,
Va lui dire promptement,
Quelle dise le lieu
D'où elle a pris naissance,
Même qui est son Dieu,
Et aussi sa croyance.

A sainte Marguerite,
  Ce valet promptement,
Sans savoir son mérite,
  Vint dire civilement:
Dame, dites le lieu
  Où vous prites naissance,
Le nom de votre Dieu
  Aussi votre croyance.

Le grand Dieu que j'estime
  Se nomme Jesus Christ,
Naissance légitime
  Dans Antioche j'ai pris;
Le grand Théodosien,
  Certes c'étoit mon père,
Patriarche payen,
  A ses Dieux ne veux croire,

Entendant la réponse,
  Olibre fut surpris,
Sitôt qu'on lui annonce
  Quelle aimoit Jeus-Christ;
Il pensa enrager
  D'une nouvelle haine,
Dit : Je veux sans tarder
  Qu'en ce lieu on l'amène.

Marguerite refuse d'épouser Olibre et de sacrifier aux faux dieux. On la jette dans une prison, où elle soutient un combat avec le démon sous la forme d'un monstre. On la retire de cette prison pour la brûler vive, la jeter dans la rivière, et enfin lui trancher la tête.

Ainsi se termine cette légende. Cependant je ne passerai point sous silence le couplet où sainte Marguerite, sur le point de perdre la vie, est saisie d'une singulière préoccupation pour une enfant de cet âge :

Ayant les deux mains jointes,
  Pria d'affection
Pour les femmes enceintes,
  Qui la reclameront;
Suppliant de bon cœur
  Jesus d'amour extrême,
Donner en sa faveur
  A leurs enfans baptême.

La pièce qui suit la légende de sainte Marguerite est intitulée : *Histoire de l'heureuse conversion de la Samari-*

taine, sur l'air : *Belle Bergère champêtre, etc.* C'est, à n'en pas douter, encore une coupure faite sur l'inépuisable *mystère du vieil Testament.* C'est le même rythme et la même facture employés par l'auteur des cantiques de *l'histoire de Joseph* et de *l'histoire de Lazare.*

Ce que j'ai dit de ces deux épisodes bibliques, et les extraits que j'en ai donnés, me dispenseront de transcrire quelque chose de celui-ci. La constatation de l'existence de cette pièce en des conditions identiques avec d'autres cantiques déjà cités, suffit en la circonstance présente.

Qui croirait que sous ce titre bénin : *Cantique spirituel sur les predictions annoncées par les Juifs,* sur l'air : *Au beau clair de la lune,* on trouve en notre recueil une variante de la légende la plus connue, la plus populaire, et partant la plus chantée de toutes celles de la Bibliothèque Bleue?

Je vais la transcrire, cette variante, mais ce sera pour faire remarquer en combien de villes françaises le Juif-Errant a fait apparition.

> Venez, Ames fidèles,
> Entendre maintenant
> Les Prophéties nouvelles
> Du digne Juif-errant,
> Qui sont, la chose est telle
> Depuis très peu de tems.
>
> Près *Dijon* la Grand-Ville,
> Plusieurs l'ont vû passer;
> Deux Bourgeois très civils,
> Ont été l'arrêter,
> Et d'une voix docile
> Se sont pris à parler.

Tout le monde sait :

> Qu'à *Bruxelles en Brabant,*
> Des Bourgeois fort dociles
> L'accostèrent en passant.

Mais Paris aussi revendique l'honneur d'avoir hébergé le voyageur fameux. Nous trouvons à la fin de l'*histoire*

du Juif-Errant. Troyes, Garnier. In-12, sans date, une *complainte* dans laquelle il est dit :

Dans *Paris* grande ville,
Des Bourgeois en passant,
D'une humeur fort civile,
L'accostèrent un instant,
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Je reviens au cantique de notre recueil, non sans avoir constaté qu'une complainte de 1604, dont j'ai vu une copie manuscrite, dit :

. . . . . . en la rase campagne
Deux gentilshommes en *pays de Champagne*
Le rencontrèrent tout seul et cheminant,
Non pas vêtu comme on est maintenant.

Cependant, les bourgeois de Dijon, sans faire aucune remarque sur l'état de la barbe ou du costume du marcheur perpétuel, racontent ainsi leur entrevue avec lui :

Ils lui ont donc dit, Maître,
On vous prie d'excuser,
On voit bien à votre air
Que vous êtes étranger,
Et nous pourrons peut-être,
Ici vous soulager.

N'y a que Dieu au monde,
Qui peut me soulager,
Sur la terre et sur l'onde,
J'ai fait de grands travaux;
Pour mon péché immonde
Toujours marcher me faut.

Que j'étois misérable
De chasser mon Sauveur;
D'un cœur impitoyable
Et de grande fureur
Lorsque Jesus aimable
Souffrit pour le pécheur.

Vers le mont de Calvaire
Jesus portant sa croix,
Je lui dis de colère,
Comme il se reposoit;
Avance sans distraire,
Et d'ici lèves-toi.

Mais Jesus à l'heure même,
Dit, en me regardant :
Va, lèves-toi, toi-même,
Et marches promptement;
Je te dis que tes peines
Te dureront long-tems.

Cela dit d'assurance,
  Je me lève soudain,
De chez moi sans doutance
  J'ai sorti pour certain,
Ayant pour ma dépense
  Cinq sols soir et matin.

Il n'est ville sur terre
  Là où je n'aye été,
Avec douleur amère,
  Sans pouvoir m'arrêter,
Cheminant d'un grand erre,
  Etant fort attristé.

Outre que notre cantique troyen ne raconte pas complètement la vie du Juif-Errant, on voit, et je suis fâché de le dire, qu'il n'est qu'une pâle copie de la fameuse complainte :

Est-il rien sur la terre
  Qui sois plus surprenant
Que la grande misère
  Du pauvre Juif-errant!
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux.

Quant à l'*Histoire admirable,* en prose, il n'en sera point question ici; elle trouvera place, et viendra en son temps, dans notre volume des *Histoires et Romans.*

Nous arrivons enfin à la dernière pièce de notre recueil; elle est ainsi indiquée : *Cantique spirituel,* et se chantait sur l'air : *du bon Branle.*

Je n'apprendrai rien à personne en disant que le branle était une danse fort en usage au XVIIe siècle, laquelle fut détrônée par le menuet vers le milieu du siècle dernier.

Il y eut le branle de Metz, le branle de Boulogne, et le branle d'Avignon.

Il y eut aussi le branle des lavandières, le branle des chevaux, le branle de la moutarde, etc. On voit que cet

air du *bon Branle* indique une chanson composée à l'occasion, ou pour parodier un branle en vogue alors.

Ne pouvant préciser davantage l'origine probable de cette chanson, plus philosophique que correcte, je vais la transcrire telle que nous la donne le livret troyen, en attendant qu'il plaise à la mort de faire tour à tour, à chacun de nous, danser le *bon Branle*.

Vous qui chantez incessamment
Des chansons du bon Branle,
Un jour au lit agonisant,
Un curé viendra tristement
Vous dire un autre Branle :
Si vous songiez à ce moment,
Ce seroit fait du Branle.

Il faut qu'un fidèle chrétien
Songe à ce dernier Branle;
Qu'il en fasse son entretien,
Afin que quand la mort survient
L'inviter à ce Branle,
Qu'il soit constant et sache bien
Danser le dernier Branle.

Vieillesse, jeunesse, beauté,
Rien n'est exempt du Branle,
Le moment fatal est marqué,
Qui conduit à l'éternité
Du bon ou mauvais Branle;
Lequel avez-vous mérité
Pour le temps de ce Branle.

Quand quatre ais sont votre maison,
Et qu'on vous porte en Branle:
A l'église sur deux bâtons;
Et qu'on met sur un triste ton,
Toutes les cloches en branle;
Adieu plaisirs, filles et garçons,
Voilà la fin du Branle.

A la vallée de Josaphat
Nous danserons le Branle,
Et là chacun découvrira
Les sujets de ce Branle
Et le Souverain jugera
La sentence du Branle.

Hélas! nous devons bien frémir
Pour le jour d'un tel Branle :
Tâchons donc de nous prémunir,
Avec un prompt et saint désir,
Pour gouverner le branle,
En Paradis avec plaisir,
Ce sera le bon branle.

Il me reste à parler de l'Histoire de l'Enfant prodigue. C'est peut-être, dans tous les temps, l'épisode biblique qui a le plus exercé l'imagination et la verve des poètes, le pinceau des peintres, le ciseau des sculpteurs et le burin des graveurs. Aussi l'imprimerie troyenne dut-elle suivre le courant et éditer de bonne heure cette histoire moralisatrice.

Cependant la seule édition que j'en connaisse n'est point de vieille date.

En voici le titre et la condition :

L'Histoire de l'Enfant Prodigue, avec un Cantique sur le même sujet.

A Troyes, chez Garnier, imp. lib. place Saint-Jacques.

In-12, de 6 ff. sans date (de 1796 à 1802).

C'est ici la place du cantique, et c'est lui seul que je vais transcrire :

LE PRODIGUE *sort de la maison de son père.*

Je suis enfin résolu
D'être en mœurs absolu,
Donnez-moi vite, mon père,
Ce qui revient à ma part,
Vous avez mon autre frère,
Consentez à mon départ.

SON PÈRE.

Pourquoi veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend ?
Veux-tu désoler mon âme,
Nos parents et nos amis ?
Je serois digne de blâme,
Si je te l'avois permis.

Le mauvais enfant déclare à son père qu'il

Ne craint ni ciel ni terre,

qu'il ne veut souffrir la dépendance de personne et vivre à sa fantaisie.

Vous me traitez en barbet,
Et je veux vivre en cadet.

Il part enfin, et appelle à lui les libertins, ses amis; il les convie à ses débauches désordonnées, à ses festins et à ses orgies.

Mais cette honteuse vie ne dure guère. Notre cantique la décrit en quatre couplets; c'est de quoi je blâme l'imprimeur, parce qu'il n'a donné là qu'une coupure faite sur un poème plus complet.

LE PRODIGUE PÉNITENT.

O le triste changement,
Après un train si charment,
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisoient la cour,
Tout le monde a pris la fuite,
Pas un n'use de retour.

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain,
Tandis que chez mon cher père
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui en faut.

Le prodigue repentant revient dans la maison paternelle. Il se jette aux genoux de son père, et implore un pardon qu'on ne demande qu'à lui accorder.

LE PÈRE.

Laquais, cherchez des souliers,
Et les mettez à ses pieds,
Cherchez dans ma garde-robe,
Une bague pour son doigt,
Avec sa première robe
Puisqu'il revient comme il doit.

Tout le monde comprendra la nécessité des souliers et de la robe, mais la bague semble un ornement au moins superflu pour la circonstance présente. Cependant le père s'écrie :

Qu'on prépare le veau gras,
J'ai mon fils entre mes bras,
Il avoit perdu la vie,
Mais il est ressuscité,
Chers amis, je vous convie
A cette solennité.

Cher enfant, embrasse moi,
Je brûle d'amour pour toi,
Mes entrailles sont émues
Et de joie et de pitié,
Par ton retour tu remues
Tout ce que j'ai d'amitié.

On trouvera peut-être étrange que je n'aie rien dit de ces livrets sans titre qui existaient encore en grand nombre, il y a quelques années, chez le successeur des Garnier. Mais il suffit que les cantiques contenus en ces exemplaires incomplets se trouvent répartis dans les éditions typiques examinées ci-dessus, pour que notre conscience ait de ce côté repos et tranquillité.

Les cantiques parus isolément, ainsi que les recueils antérieurs à 1700, n'ont pas sans doute tous été vus. Ces derniers sont très-rares ou introuvables; mais le regret de ne les avoir pas connus se trouve diminué de moitié en pensant qu'on en possède les réimpressions exactes dans les éditions sorties de l'officine des Garnier.

Dans ce présent volume je ne suis point, comme dans les précédents, entraîné par le plaisir de mettre encore une fois au jour les vieilles gravures de la vieille imprimerie troyenne. Il n'y a ici que des textes anciens, des œuvres populaires, mais peu de noms propres à mettre en évidence. Encore, ces quelques noms sont-ils profondément oubliés, ou, ce qui revient au même, tout-à-fait inconnus.

Cependant, la plupart des Noëls devaient être une douce expansion en même temps que la véritable expression de la piété du peuple des campagnes aux deux derniers siècles. Les cantiques légendaires n'étaient-ils pas aussi une manifestation de la foi vive qui animait nos pères?

Ces titres suffisent pour mériter à nos produits populaires l'honneur d'être recherchés et conservés, ne serait-ce que par les amateurs de curiosités bibliographiques.

Donc, si j'ai pu un instant attirer l'attention sur ces vieux chants, et en faire revivre le souvenir, si je suis parvenu à en sauver quelques-uns de l'oubli, mon but sera atteint et mon ambition satisfaite.

TABLE

DES LIVRES DÉCRITS, ET DES OUVRAGES CITÉS DANS LE PRÉSENT VOLUME

NOTA. — Les titres des livres décrits sont en italique, et ceux des ouvrages cités sont inscrits en caractères courants.

FIN DE LA TABLE.

Troyes. — Typ. Bertrand-Hu.



ESSE,

iècle.

FINET, Chanoine de la Cathédrale de Troyes.)

